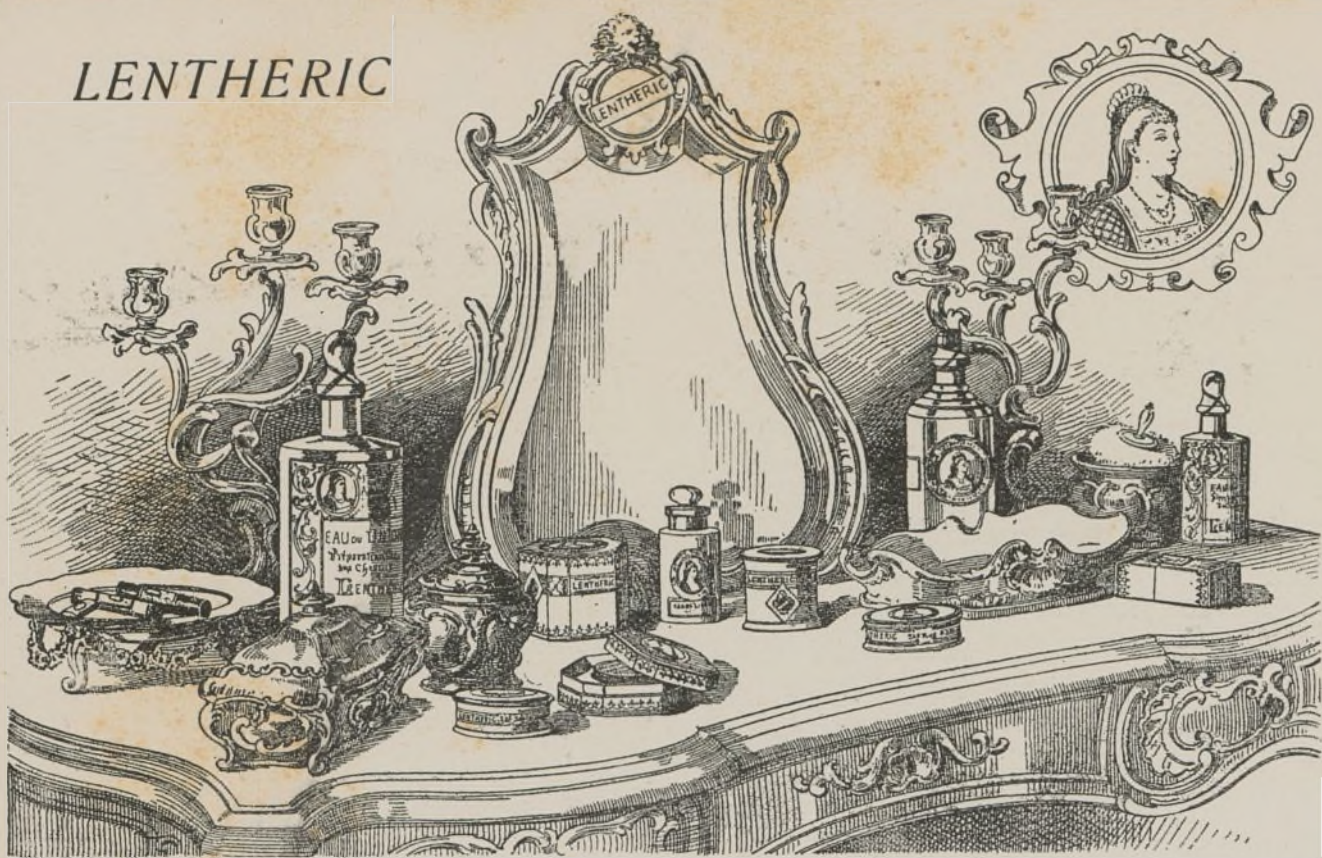




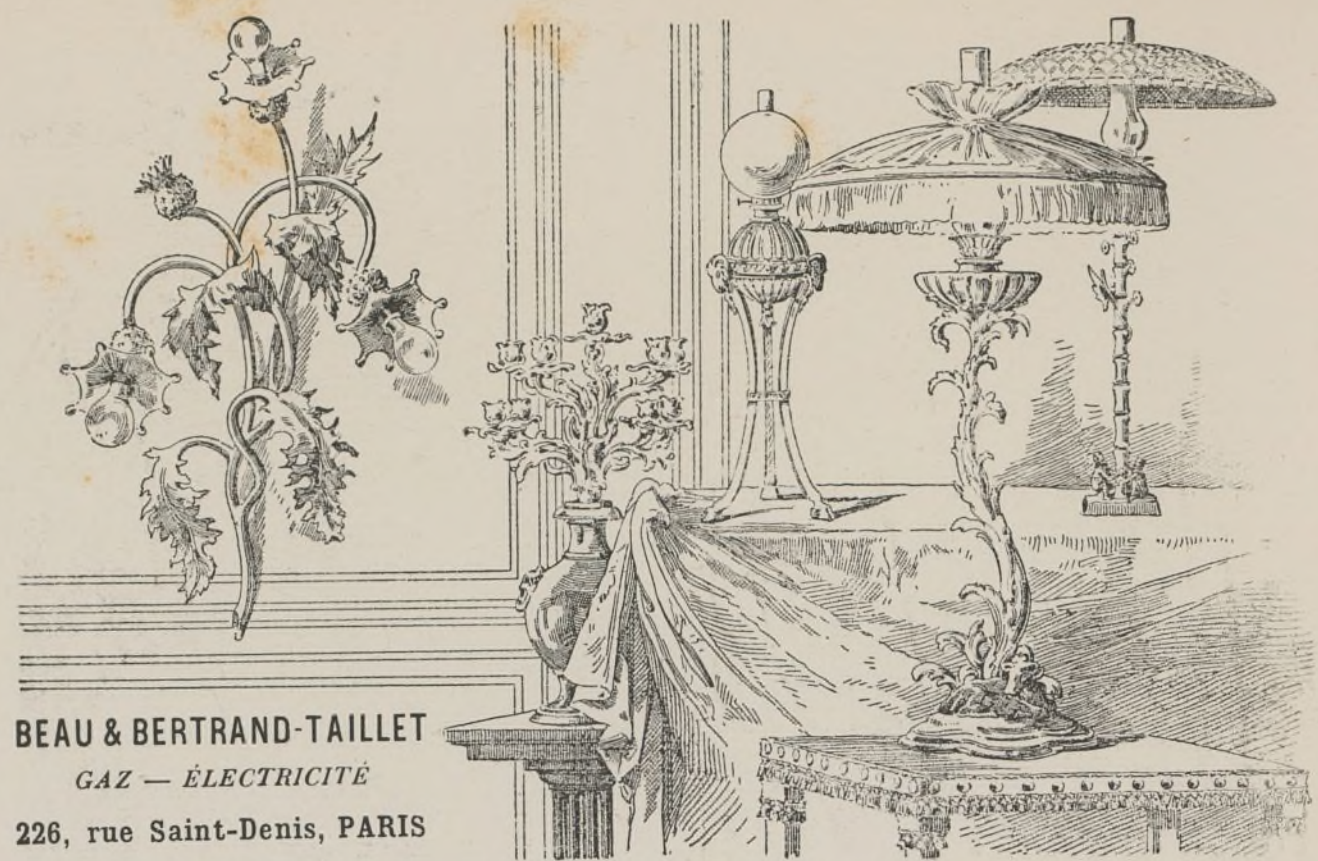
FIGARO ILLUSTRÉ

Ayuntamiento de Madrid

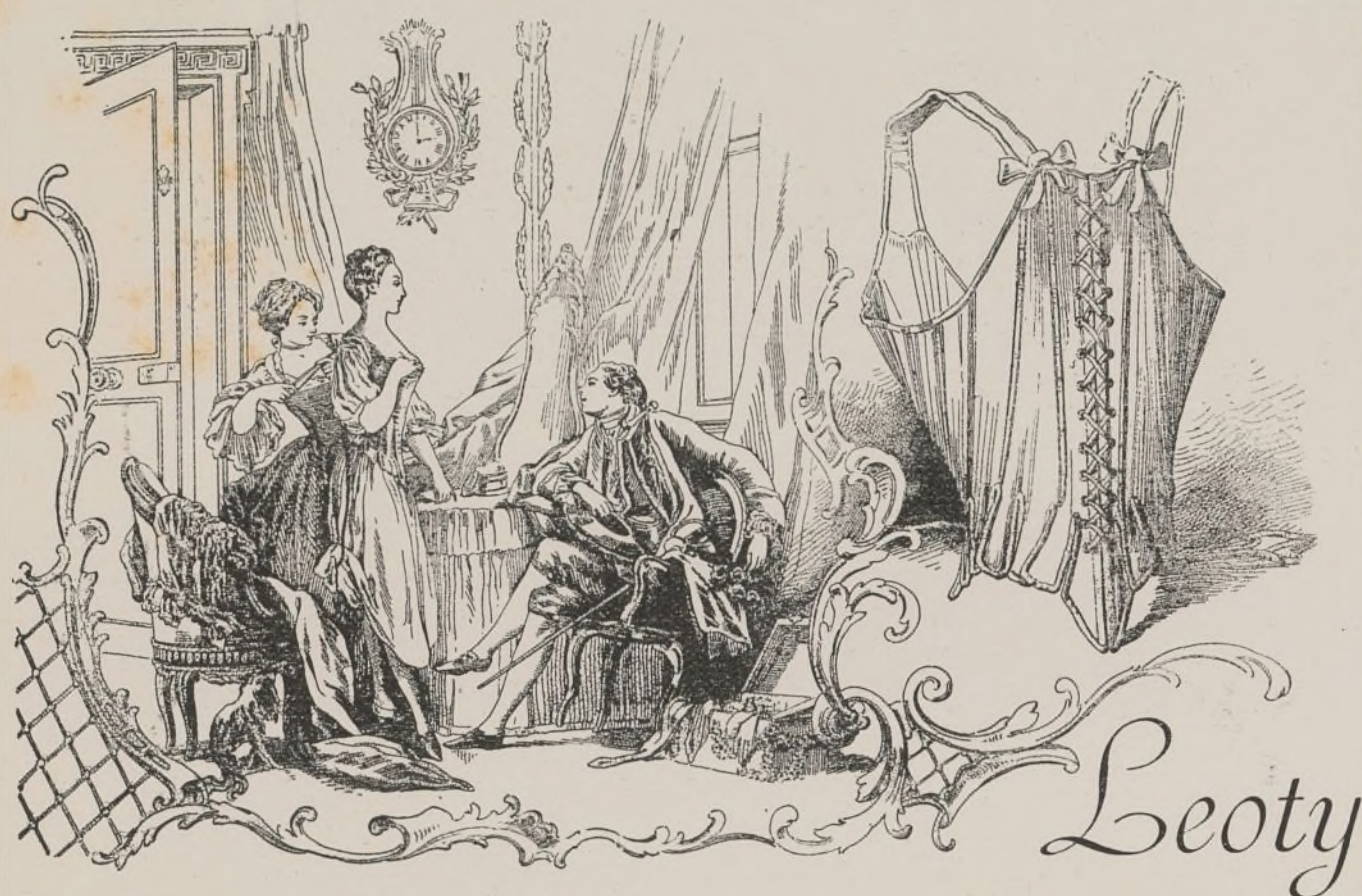
LENTHERIC



FARDS DU TINTORET. — 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS



BEAU & BERTRAND-TAILLET
GAZ — ÉLECTRICITÉ
226, rue Saint-Denis, PARIS

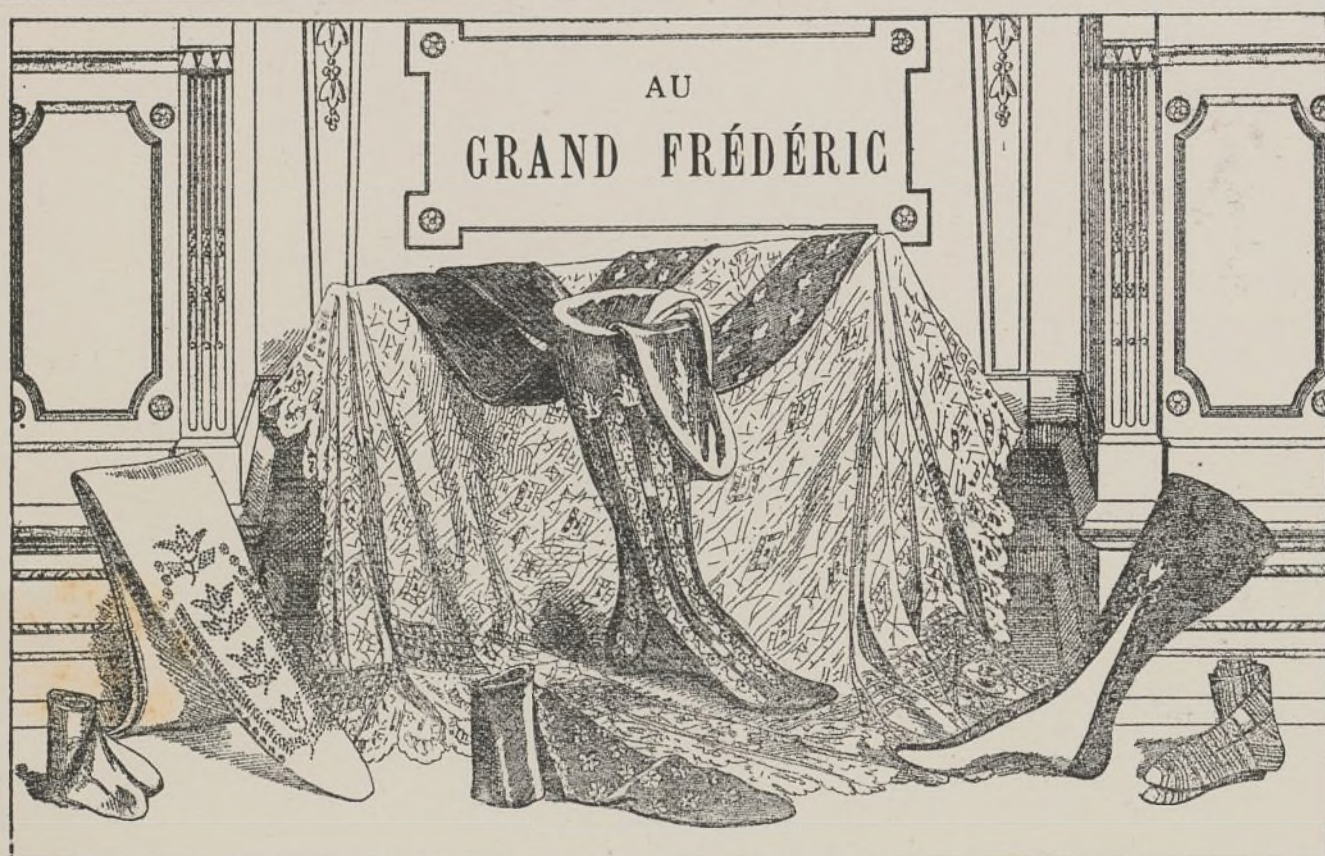


Leoty



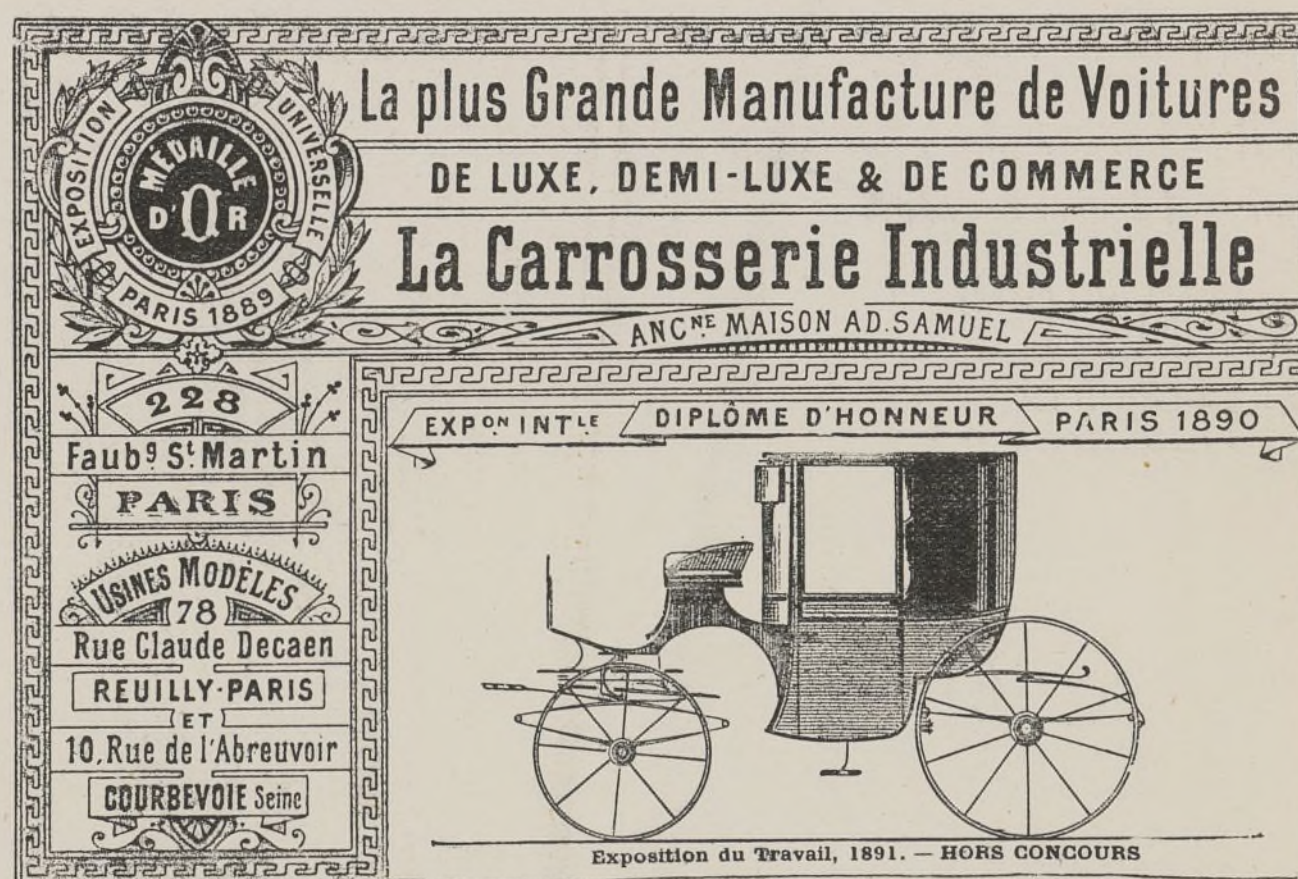
PIHAN

4, Faub. Saint-Honoré



AU
GRAND FRÉDÉRIC

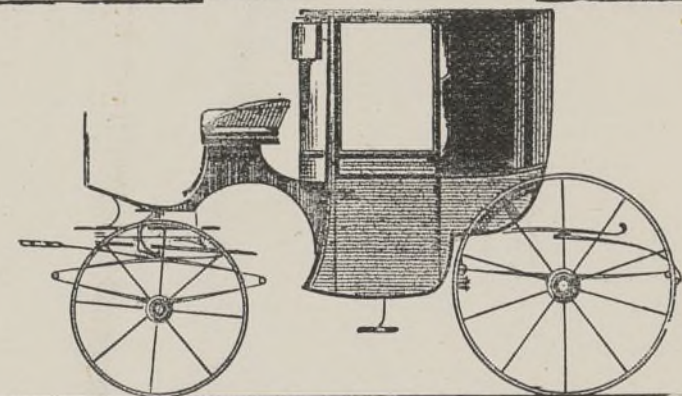
MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle

ANCIENNE MAISON AD. SAMUEL

EXPOSITION INTÉ. DIPLOME D'HONNEUR PARIS 1890



Exposition du Travail, 1891. — HORS CONCOURS

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



Eau, Poudre et Pâte
DE BOTOT

La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.



Le Saint Deur

Par Jean Richepin

Le conte que j'entreprends ici de conter, en toute et naïve simplesses, sans essayer d'en clarifier les fantastiques péripéties ni d'en extraire les abstrus symboles au filtre et dans l'alambic de la science moderne, ce conte, d'où me vient-il? En vérité, et de la meilleure foi du monde, et avec toute la bonne volonté que j'y saurais mettre, voilà ce qu'il m'est absolument impossible de vous apprendre.

Le pays de Thiérache, dont sont issus mes proches aïeux, mi-partie paysans, mi-partie vanniers, les uns de sang celtique, les autres de sang bohémien, est un pays de vieilles légendes.

Il y a trente et quelques années, au temps où j'étais petit, on les y aimait encore passionnément, ces vieilles légendes, et on se plaisait à en égrener le merveilleux rosaire, tout en tressant les éclisses d'osier, devant les grands âtres de jadis, devant leur belle flamme au bois, éteinte à présent, hélas! pour faire place à la noire cuisinière en fonte, bourrée de houille et ronflant de chaleur lourde. Combien j'ai eu la joie d'en entendre, alors, attentif et tout ensemble presque endormi, dans une sorte de rêve éveillé, l'imagination grande ouverte, malgré mes yeux à moitié clos, où le bonhomme Sommeil tamisait à travers mes cils sa cendre fine! Dans ma cervelle aussi pénétrait cette cendre. Mais sous la grise poussière couvent toujours les tisons allumés alors; et je n'ai qu'à souffler dessus pour qu'ils se reprennent à braisiller.

Encore plus vagues, sans doute, mais non pas mortes non plus, je ressuscite de même les fleurs qui servaient de grains au rosaire merveilleux, les fleurs cueillies et respirées par tant de générations conteuses, dont je suis l'enfant. L'arôme de ces fleurs, il roule dans mes veines. Mes plus secrets et plus inconscients instincts sont pétris de leur pulpe fanée. Confusément (mais avec quelle intensité!) je le sens. Bien sûr, mères-grands à la veillée, vanniers bavards à l'ouvrage, merluchons trimardant au rouslis des cantilènes de marche, tous mes ancêtres abolis revivent en moi, évoqués à mon insu, et avec eux s'évoquent et revivent leurs songes que je continue à songer. Où s'arrête ma mémoire personnelle? Où commence leur mémoire obscure, à eux? Qui me le dira?

Tant il y a que, souvent, le courant de mes lointains souvenirs se perd au lac souterrain de ces souvenirs ataviques, et j'y flotte à la dérive. Images, sensations, associations d'idées, paysages apparus, histoires se déroulant en ingénieuse ordonnance, oui, même cela, je deviens incapable de discerner si je l'invente ou si je me le rappelle.

Et c'est précisément ce qui m'arrive aujourd'hui, à l'heure de

conter ce conte qui est au bout de ma plume, qui a surgi tout entier à l'horizon de mon esprit, et duquel pourtant je n'ose pas affirmer que je suis l'unique auteur, duquel je veux encore moins rendre responsable ma grand'mère, et duquel le plus sage est de dire qu'il doit être à la fois et de moi, et d'elle, et de bien, bien d'autres aussi, comme d'ailleurs tout ce que nous croyons imaginer, pauvres poètes que nous sommes en ces jours d'humanité décrépite et radoteuse, dont l'unique besogne consiste désormais à ravauder le vieux bas de ses réminiscences, heureuse quand par hasard elle y trouve quelque antique monnaie sonnante clair le bel or frappé au bon coin de jadis.

A la plus reculée et plus mystérieuse époque de ce jadis, sous le règne du bon Roi qui n'est cité dans aucune histoire, mais qui est célébré dans toutes les chansons populaires, il n'y avait point de forêt au monde pouvant rivaliser avec la forêt d'Ardenne, pour l'étendue, l'épaisseur, l'innombrable végétation, et plus spécialement pour les fées et les enchantements.

Elle était si grande, si profonde, si drue, si vierge, si impénétrable, que le fameux Renard-Sorcier, ayant osé y entrer un jour pour attraper l'Oiseau-Mage aux trois chansons, n'avait jamais su y retrouver son chemin pour en sortir, à telles enseignes qu'il y est toujours et y demeurera probablement jusqu'à la consommation des siècles.

Elle était si fourmillante d'esprits, de génies, de fées, bien ou malfaisants, qu'on y avait chance d'en éveiller inmanquablement quelqu'un, fût-ce à prononcer la première parole venue, de n'importe quelle langue. Car il s'en rencontrait là de tous les pays, et de tous les temps, et de tous les éléments: Izeds et Jotes, Emols et Farfadets, Ondines et Salamandres, Sylphes et Péris, Brownies et Mantes, et Dracs, et Courils, et Lutins, et Gobelins, et Gnômes, et Dvergars, et Mumies, et Trolls, et Cucufas, et de mille autres noms encore, Mires, Servants, Termagants, Sulèves, Fades, Cauquemares, Empuses, Elfes, Korrigans, Brucolaques, dont la liste serait interminable, sans compter qu'il y faudrait ajouter la nomenclature de toutes les cours faisant cortège aux plus illustres souveraines de cet univers surnaturel, Viviane, Urgèle, Morgane, Arie, Mélandre, Alcine, Holda, Titania, Urgande la déconnue, Habonde, Féringuette et Mélusine (veuillent me pardonner celles qu'en mon ignorance j'oublie!)

Et que nul ne s'étonne ou ne plaisante à voir de la sorte tant

d'esprits, génies et fées si divers, connus en tant de contrées différentes, en tant d'époques ne concordant pas, et tous réunis dans la seule forêt d'Ardenne, sous le même règne du bon Roi dont je parle ! Car celui qui s'étonnerait ou plaisanterait de chose à ce point véritable, serait tout simplement un pauvre sot et un mal instruit n'ayant jamais ouï dire et ne pouvant comprendre que la forêt d'Ardenne était et est toujours la fantastique forêt éternelle, sans limite dans la durée comme dans l'espace.

A l'orée de cette forêt sont donc situés tous les pays, et plus particulièrement étaient situées toutes les provinces appartenant au royaume du bon Roi, et plus particulièrement encore les deux Thiéraches, comme le prouve le nom, resté à l'une d'elles, de Thiérache ardennaise. Que cela soit noté pour l'édification des savants !

En cette Thiérache, si proche d'une telle forêt, les châteaux étaient, on peut le penser, bâtis de solides murailles, entourés de fossés profonds, munis d'un donjon très haut et à triple enceinte, et protégés contre les enchantements non seulement par des murailles, des fossés et un donjon, mais aussi et surtout par une bonne chapelle, riche de quelque sainte et efficace relique. Or, de tous les châteaux thiérachois, nul, assurément ne possédait murailles plus solides, fossés plus profonds, donjon plus haut, plus épais et de plus sûre enceinte, ni meilleure chapelle, ni plus précieuse relique, que le château de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Il était le bien nommé, la Hourgnie ayant là-bas signifiante de hérissone ; car, tel que la brave bête aux mille piquots pointus et dardés, il n'offrait guère de prise à qui aurait voulu l'assaillir, et il dressait en l'air et dans son pourtour une véritable broussaille de clochetons, flèches, tourelles, guérites, poivrières, créneaux, pignons, contreforts et chevaux-de-frise, où les nuages se déchiraient le ventre en passant. Et non moins bien nommé de son nom de Saint-Elme, à cause des oriflammes qui, partout à ses faites, se tordaient dans le vent en rouges langues claquantes cependant qu'il faisait jour, tandis que, durant la nuit, y veillaient des flammes réelles, échevelant dans l'ombre leurs aigrettes d'or et pareilles aux feux Saint-Elme dont s'empanache et s'illumine la pointe des mâts parmi les

Oriflammes et flammes flam-
le garder des maléfices autant
contres ; mais des premiers sur-
tout ; car, à l'égard des attaques
pouvant surgir par moyens na-
turels, comme surprises, as-
sauts, escalades, il n'avait que
peu de chose à en craindre, per-
ché qu'il était sur le plus haut
plateau d'une montagne ardue,
en précipices de tous les côtés,
sauf un seul, et celui-ci n'ayant
pour attache au plateau voisin
qu'une étroite chaussée coupée
de sept ponts-levis, sous lesquels
mugissait un torrent avec la voix
d'une hydre à sept gueules.

Les ponts-levis passés, on
se trouvait devant un porche
massif et bas, flanqué de deux
tours énormes et surplombé par
un corps de garde en frontail
de mâchecoulis. Impossible de
découvrir autre brèche à la mu-
raille dont se couronnait le bord
du plateau, muraille qui sem-
blait avoir pris racine dans le
roc même de la montagne, ou
plutôt en continuer le raide et
inexpugnable à-pic. Aussi le
chemin de ronde et le parapet
crénelé qui la terminaient par
le haut avaient-ils la mine de
curieux et inutiles ornements
d'architecture, où quelque in-
génieur et patient tailleur de
pierre s'était amusé, en multi-
pliant les meurtrières, guérites,
angles rentrants et sortants,
poivrières octogonales, gar-
gouilles tortes, à sculpter une
dentelle de granit pour son seul
ébattement et celui des oiseaux.

A qui aurait pu forcer la
porte ou sauter (grâce à quelles
ailes !) par-dessus ce mur d'en-
ceinte, le château n'eût pas en-
core appartenu. Certes, parmi
tous les corps de logis épars

dans la grand'cour, il eût pris possession des étables, des écu-
ries, des poulaillers, des chenils et des citernes, à ras du sol.
Mais de rudes escaliers barrés de herses l'eussent empêché de
gravir aux étages supérieurs, pour pénétrer dans les chambres
en voûtes.

Et comment eût-il connu le secret des trappes menant aux
souterrains, par de ténébreux corridors où s'ouvriraient des
chappechutes en oubliettes ? Et, même s'il se fût emparé des corri-
dors, et des souterrains, et des escaliers, et de tous les corps de
logis épars dans la grand'cour, eût-il pu dire que le château était
à lui ? Non pas ; car le proverbe a raison, qui chante en sages
rimes :

Sans donjon tenir château,
C'est sans fève avoir gâteau.

Et il eût fallu plus que des forces ou des ruses humaines, il
eût fallu l'intervention du Diable en personne, pour prendre le
donjon de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Sachez, en effet, que le donjon de la Hourgnie-Saint-Elme-
en-Saint-Elmois s'élevait, au-dessus du plateau, à quatre-vingt-
dix pieds dans les airs, que la maçonnerie en était épaisse de cinq
coudées à la moindre épaisseur, qu'il était revêtu jusqu'au mitan,
par le bas, d'une seconde bâtisse formant cuirasse en pierres de
taille cimentées, que la base avait pour défense un fossé circulaire
large de trente empan et profond du double, que les planchers
des chambres d'avant-combles plongeaient sous la provende accu-
mulée pour un an, que les caves recélaient un puits de source
intarissable, et qu'enfin la chapelle coiffait d'une sorte de heaume
sacré l'inaccessible chef du donjon.

Or ce proverbe-là non plus n'a pas tort, auquel il est dit :

Cil s'appuye sur un jonc,
Qui sans chapelle a donjon.

A supposer, donc, que par magie, féerie ou diablerie, on fût
arrivé à mettre le pied dans le donjon, on aurait eu, par surcroît,
à entrer en vainqueur dans la chapelle, pour pouvoir se vanter de
tenir tout le château. Et, ne l'oubliez pas, aucune chapelle n'avait
relique plus précieuse, plus uniquement rare, et partant plus effi-
cace, que la relique conservée dans une buire de diamant au châ-
teau de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Aussi, dans le château, vivaient en sûreté les maîtres et les
hôtes, qu'il est temps maintenant de vous faire connaître.

Or, d'hôtes, il n'y en avait point, sinon d'invisi-
bles. Car, estimer que le château fût vide de gens d'armes
et de varlets et de serviteurs, n'était-ce pas
déraisonnable, en cette demeure où chaque
matin les bannières se hissaient à la coupette

des toits, parmi les fanfares des
olifants, cors, trompettes et sac-
quebutes, où chaque nuit les
bannières étaient remplacées
par des pots à résine flam-
boyants, où les cuisines ron-
flaient pour préparer les deux
larges repas quotidiens réguliè-
rement dressés à dix heures et
à six heures dans la grand'salle
des fêtes, où les bêtes, chevaux,
boeufs, vaches, moutons, co-
chons, volailles et pigeonnailles
prouvaient en leur bonne mine
qu'on les pensait et nourrissait
bravement, où l'on pourvoyait
enfin à toutes les besognes de
la vie et pour une nombreuse
maison ? Mais, d'autre part,
force était bien de confesser
qu'à toutes ces besognes on ne
voyait jamais vaquer en chair
et en os personne. Et donc, les
hôtes qui vivaient là et y rem-
plissaient chacun leur devoir, y
étaient sans y être, du moins
pour les yeux.

Il ne faudrait pas croire ce-
pendant que ce fût là un habi-
tacle d'esprits ou gobelins venus
de la forêt d'Ardenne. Honnêtes
chrétiens ils étaient, tous ces
fantômes dénués de corps appa-
rent, et ils en rendaient témoi-
gnage pieux par leur assistance
à la messe que célébrait, basse
les jours de la semaine et grande
le dimanche, un chapelain invi-
sible comme eux.





PEINT PAR CHARLES DELORT.

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

CHROMOTYPOGRAVURE BOUSSOD, VALADON ET C^{ie}.

EN FORÊT

Ayuntamiento de Madrid

Et c'était merveille d'ouïr alors, dans la chapelle qui semblait déserte, le dévotieux murmure des oraisons pareil au ronronnement d'une fraîche eau courante, le dialogue des versets et des répons, les mouvements rythmés par le claquoir, et surtout les chants de gloire ou de lamentation des hymnes et des proses prenant leur essor à pleines ailes sonores dans le vent que soufflaient les orgues en traînées de thrènes ou en triomphales rafales. De cette merveille, qu'eussent aimé à savourer les anges, jouissait seul, hélas! le plus jeune maître de céans, sans pouvoir exprimer (trois fois hélas!) quelle extase en éprouvait son cœur; car le pauvre était muet.

Quant à l'autre maître, le bisaïeul de l'infortuné, plus infortuné encore on devait le dire; car le malheureux était sourd.

Mais la plus misérable de tout le château était certes la Maugrabine tenue prisonnière dans le cul de basse-fosse le plus profond du donjon; car, n'étant pas muette, elle n'avait personne jamais à qui parler; n'étant pas sourde, elle n'entendait autour d'elle que l'éternel silence; et ses yeux, à force de regarder la nuit absolue, avaient acquis une telle clairvoyance qu'elle en était obsédée et occupait tout son temps à compter les fils d'ombre dont se trame en nombre infini la toile d'araignée des ténèbres.

Le jeune seigneur, Edme-Alain-Alban-Doctrové-Rosemond de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois, marquis de basse Thiérache, prince des deux Ardennes, roi des Iles Perdues, et, nonobstant tous ces titres et bien d'autres, encore simple écuyer du Saint-Pleur, était un damoiseau de dix-huit ans.

Le vieux seigneur, Huon-Hurtaud-Bruyn-Magde-Agrapal de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois, marquis de Thiérache haute, prince d'Ardenne qui comprend l'apanage entier des treize Ardennes sauf deux, roi des Iles Retrouvées, et, par-dessus tout, dernier grand-maître et unique chevalier du Saint-Pleur, entrait dans son année cent et unième.



Et, bien que la langue fût abolie, on s'accordait à croire que ces trois vers signifiaient :

Vieille triste emprisonnée jeune
Reverdira, pousse printanière toujours
Pousse avec cœur femme enfant vierge.

Et personne ne mettait en doute que cela prouvait l'éternelle jeunesse de la Maugrabine, malgré tant et tant d'heures qu'elle avait passées à compter dans la nuit les fils des ténèbres.

D'autant que la seconde chanson de l'Oiseau-Mage avait été maintes fois ouïe par de véridiques ermites qui l'avaient rapportée, et que sur le sens de cette seconde chanson aucune hésitation n'était permise, puisqu'elle chantait, celle-ci, orgueilleuse comme l'épanouissement d'une rose de juin, et en clair latin liturgique :

Turri flammâ fiet rima
Et postrema semper prima
Apparebit pulcherrima.

De quoi n'importe quel escholier, pourvu qu'il fût clerc un tantinet, pouvait donner la traduction nette ainsi qu'il suit :

Au donjon par la flamme se fera fente
Et la dernière toujours la première
Apparaîtra la plus belle.

Pour ce qui est de sa troisième chanson, l'Oiseau-Mage devait la chanter en une langue qui n'était pas inventée encore, et c'est seulement au refrain de cette chanson nouvelle que serait enfin ressuscité le nom mort de la prisonnière.

Ainsi, du moins, racontait-on les choses dans les pays voisins du château, au temps où régnait le bon Roi, et sans doute à la cour du bon Roi lui-même. Mais d'y aller voir et s'enquérir auprès du vieux seigneur sourd ou du jeune seigneur muet, c'eût été peine inutile. Aussi bien, même le vieux sachant entendre et le jeune parler, on n'en eût pas couru le risque. Car il était avéré qu'on ne

Touchant la Maugrabine, nul ne pouvait dire son âge, et elle-même l'ignorait, depuis tant et tant d'heures qu'elle était assise dans la nuit, à compter les fils des ténèbres sans jamais arriver au bout du compte; et son nom oublié n'était plus connu que par l'Oiseau-Mage aux trois chansons, le mystérieux oiseau envolé dans la forêt des Enchantements, l'oiseau après lequel court, dans la forêt, le Renard-Sorcier, sans pouvoir l'attraper ni sortir de la forêt, jusqu'à la consommation des siècles probablement.

Ce qu'on savait d'elle, en revanche, c'est que la première chanson de l'Oiseau-Mage, chanson fraîche comme l'éveil de l'aube en avril, avait pour refrain ces trois vers d'une langue abolie :

Nebul gabral zinioudzef nabul
Derzizolra guem nakiem guibul
Guem mizi nouz lilit zazo zabul.

pouvait entrer dans le château, ni tant seulement en approcher d'une lieue de France à la ronde, sans aussitôt devenir soi-même sourd et muet. Et donc les plus hardis chevaliers des environs et le bon Roi en personne préféraient là-dessus s'en tenir aux narrés des vilains, lesquels n'en bavardaient d'ailleurs qu'à voix basse, le soir, chez eux, portes et lanternes closes, et après s'être signés trois fois.

De ces narrés confus, dûment mis en ordre par dom Athanasius, chartrier du bon Roi, on pouvait toutefois tirer une histoire assez limpide éclairant l'origine de cette étrange maison et le cas de sa Relique, et cela comme il suit, ou à peu près, si la mémoire ne me fault.

Quand le Seigneur Jésus dit à son voisin de supplice, le larron repentant et charitable, que bientôt tous deux ils se retrouveraient en Paradis, le premier élu du Nouveau-Testament, le pauvre larron sauvé, versa un pleur.

Or, de même qu'au pied de la croix divine se désolaient les saintes femmes, pareillement se lamentait, au pied de la croix larronique, une femme navrée de douleur, elle aussi, mais non point sainte, et au contraire la plus démoniaque des démoniaques. C'était la maîtresse du larron, sorcière et fille folle, d'une de ces races maudites ayant Caïn pour ancêtre, comme Syriennes, Philistines, Égyptiennes et Libyques, ou, à tout dire en un mot, Maugrabines.

Qui avait poussé le larron à larroner, sinon le besoin de satisfaire aux caprices de la drôlesse, conseillère de péchés et de crimes? Et ainsi c'est bien pour elle qu'il avait été mis en croix, le pauvre homme, et qu'il allait y mourir.

Mais elle ne l'en aimait que plus et mieux, et vraiment beaucoup, à sa façon; car il ne faut pas croire que de telles créatures, pour avoir aimé à tout venant, ne sachent pas aimer une fois dans leur vie avec la plus profonde et une parfaite passion. Et cette fois-là, au cœur de la Maugrabine, était venue. Justice doit se rendre, fût-ce à qui en est le moins digne. Et, justice commande de le confesser, Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même n'était pas, pour les saintes femmes en personne, objet de dévote adoration plus dévotement adoré que n'était le larron par la Maugrabine.

A quoi il est équitable aussi d'ajouter que le larron, d'autre part, choyait la mauvaise fille d'un culte idolâtrique. Non pas à cause de son corps seulement, qu'elle avait d'ailleurs le plus beau du monde, étant merveille de membres gracieux, et de face délectable (quoique un peu bisette en sa peau couleur de citron vert), et de chevelure nonpareille, aux boucles mi-partie d'or et mi-partie de velours ténébreux, comme si elle eût été coiffée d'un gâteau de miel grouillant d'abeilles noires. Et ce n'était pas non plus uniquement pour ses yeux qu'il la divinisait, pour ses yeux extasiants, si doux et si faux, et d'un glauque si pâle, qui semblaient une mer infinie et sans fond, câline et tempétueuse, à l'horizon fleuri de nuages féériques et promettant la découverte de voluptueux et toujours nouveaux archipels. Mais pour son cœur, autant et plus encore, elle lui était religieusement chère, pour son cœur tendre, de sœur caressante et de mère dévouée jusqu'au martyre, pour ce cœur en miséricorde où lui, le vagabond las, le révolté meurtri, le gueux méprisé, le triste, le proscrit, le désespéré, l'infâme, il avait enfin trouvé l'auberge de bon repos, le baume à panser ses blessures, le bain à laver ses souillures, et encourageant réconfort, et absolue consolation, et l'estime et l'orgueil de soi, et comme une patrie, et ce réel et sublime paradis sur terre, d'être deux qui ne font qu'un.

Et sachez de plus que, sachant tout cela, vous ne sauriez rien

encore de leur amour, si vous demeuriez ignorants de ce qui me reste à vous en dire; c'est que, pour arriver jusqu'au pied de la croix, la Maugrabine avait dû écarter les soldats en criant :

« Si, j'ai droit d'assister à sa mort! Si, je suis de sa famille! Laissez-moi passer! L'enfant que je porte est son enfant. »

Et du haut de sa croix, le larron supplicié avait vu, en effet, que la taille de la Maugrabine n'avait point son ordinaire sveltesse de roseau; et un grand flot de pitié, de respect, et d'amour plus amoureux que tout son amour d'antan, lui avait bouleversé le corps et l'âme.



A ce moment, juste, et non à un autre, Notre Seigneur venait de prononcer la parole d'élection. A ce moment, juste, et non à un autre, le larron versa son pleur. Et aussitôt, il expira.

Dans la gorgerette de la Maugrabine, au bout d'un collier en perles d'Ophir, pendait une buire creusée dans un diamant, si précieuse que jamais on n'avait osé y enclorre aucun parfum, aucun n'étant assez rare pour flacon tant miraculeux. Au petit goulot de la buire tomba le pleur. Et, comme tout en cette buire devait être miracle, à peine le pleur fut-il tombé dans la buire, que la buire se referma, tandis que Notre Seigneur Jésus-Christ murmurait doucement :

« Nulle relique ne vaut et ne vaudra plus que ce Saint-Pleur, versé en témoignage de moi. »

Mais, hautaine et farouche, la Maugrabine s'était redressée :

« Tu mens! criait-elle. Ce pleur est mien. »

Puis, secouant le larron sur sa croix, et folle de jalousie :

« Dis qu'il est mien! Dis qu'il est mien! »

Le larron n'avait point répondu; car il était au Paradis déjà et il en avait goûté les délices qui font tout oublier.

« O lâche, s'écria la Maugrabine. Si tu m'avais aimé comme je t'aime, tu

ressusciterais pour affirmer que ce pleur est mien. » Et, se haussant sur les pieds du crucifié, le colletant de ses bras, elle lui mit un baiser sur les lèvres, puis lui cracha au visage.

Tant de haine prouvait tant d'amour, que Notre Seigneur Jésus-Christ en eut compassion. En même temps il entendait le Diable ricasser dans l'ombre derrière la croix et grommeler :

« Qu'est-ce de vos fidèles, voyez, au prix des miens? »

Et, tant pour riposter au défi du Diable, que pour donner à la pécheresse loisir d'entrer un jour en repentance, le Christ dit :

« Ce bon larron a été sauvé par moi *in extremis*; quelques instants seulement il a joui de mon Paradis; mais, quand même, je suis sûr que toujours il en préférera les joies à toutes autres. Je permets donc qu'il se réincarne en ce fils de lui qui va naître, et qui ainsi ne sera pas son fils, mais bien lui-même, et que toujours de la sorte il revive en la suite des fils qui naîtront de ce fils, jusqu'à la trente-deuxième génération, et je permets aussi que cette femme reste pendant ce temps à jamais jeune, belle et vierge, et qu'elle tâche par tous les moyens à lui faire renier le pleur versé pour moi. Mais, en revanche, les serviteurs et amis de ces trente-deux générations seront conquis au Paradis avec lui-même, quand il y reviendra au bout de cette épreuve. »

— Et s'il y succombe? insinua le Diable.

— Alors, répondit Notre-Seigneur, je verrai ce que... »

Mais en cet instant l'heure était venue d'accomplir ce qui est relaté dans les Écritures, si bien que le Diable n'en put savoir plus long touchant la teneur de l'étrange pari. Les conditions n'étaient guère à son avantage. Néanmoins le Diable se dit :

« Ce n'est pas pour rien que je suis nommé le Malin. Arra-

cher un bienheureux au Paradis, voilà un enjeu qui mérite tout risque. Bah ! Trichera bien qui trichera le dernier ! »

Et il cria *tope*, en poussant un tonitruant éclat de rire, qui fut la cause, non rapportée par les saints Evangiles, pourquoi le voile du temple se déchira en deux.

Apprenez maintenant que la Maugrabine, tenue prisonnière dans le donjon, était cette même Maugrabine maîtresse du bon larron, et que depuis trente-deux générations révolues c'était ce bon larron, en rupture de Paradis, qui revivait sans le savoir avec les serviteurs et les amis des trente-deux générations, fantômes en

espérance de salut, sous et à la garde du Saint-Pleur, au mystérieux château de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois.

Mais, sans doute, on ne va pas manquer de m'arrêter ici pour me demander par suite de quel prodige le perpétuel larron pouvait se trouver réincarné à la fois, aujourd'hui, dans le bisaïeul et dans l'arrière-petit-fils.

Les bonnes gens du pays, mères-grands et meneurs de veillées à légendes, n'y cherchaient pas tant malice et se contentaient de répondre que le vieux était bel et bien trépassé, quoiqu'il eût l'air de vivre. N'était-il pas tout naturel qu'en ce château magique,



de même qu'il y avait les serviteurs et amis invisibles qui étaient des âmes sans corps, il y eût aussi un mort visible qui était un corps sans âme ?

Ames sans corps, et corps sans âme, et âme avec corps qui était le jeune seigneur, tous furent bien étonnés d'entendre, une nuit, un peu avant la mi-nuit, retentir un chant de trompe qui demandait l'entrée au château.

Celui qui soufflait dans cette trompe devait avoir des poumons monstrueux pour souffler si fort. Car le bruit fut tel qu'il domina le vacarme de l'hydre à sept gueules, et qu'il alla d'écho en écho réveiller tous les échos, jusqu'aux plus lointains, de l'infinité forêt d'Ardenne. Et l'on eût dit que c'était la forêt elle-même qui se mettait à pousser un éclat de rire interminable.

Plus réveillés encore, si c'est possible, que tous les échos de la forêt, furent tous les hôtes du château, par cet extraordinaire appel de trompe. Les serviteurs invisibles d'abord, cela va sans dire, vu qu'ils avaient le sommeil très léger. Le jeune seigneur presque aussitôt, quoiqu'il reposât en damoiseau, presque en enfant, les poings clos, et la tête sous le traversin. La Maugrabine moins vite ; car c'est de son rêve les yeux ouverts qu'il la fallait secouer, de son rêve absorbé à compter désespérément les fils des ténèbres ; et nul n'ignore que les dormeurs les plus difficiles à ressusciter sont ceux qui dorment sans dormir. Tout de même, et à travers l'épaisseur des murailles, et sous l'édredon de terre qui recouvrait l'oubliette, le chant fut si aigu et si pénétrant que la pauvre folle en eut comme un coup de marteau sur le crâne et comme un rouge éclair devant ses yeux, qui se fermèrent pour la

prime fois depuis tant de longues années, tandis qu'elle cessait enfin de compter les fils des ténèbres. Mais songez combien était surnaturel ce chant de trompe, puisque le vieux seigneur lui-même, le centenaire, le mort, le sourd, soudainement se trouva l'entendre !... Et à tous vint cette pensée unique :

« C'est sans doute la trompette du Jugement dernier. »

Sur quoi tous, sauf la Maugrabine, se mirent dévotement en prière et à confesser leurs péchés en implorant grâce et merci. Mais elle, toujours hautaine et farouche ainsi qu'au pied de la croix, s'était dressée et clamait dans l'ombre, implacablement :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

Cependant le chant de la trompe avait recommencé ; et, cette fois, comme on n'avait plus l'ahurissement du réveil en sursaut, on distinguait fort bien que ce n'était point là l'air épouvantable de l'Archange sonnant la diane aux trépassés, et que la fanfare, en clair langage d'olifant, signifiait seulement la venue de quelque chevalier demandant l'entrée au château. Mais, en vérité, l'Archange en personne n'eût pas plus stupéfait que cet étrange chevalier qui forçait à s'esclaffer de rire toute la forêt d'Ardenne, et qui n'avait pas craint d'arriver jusqu'ici malgré la malédiction menaçant de mutisme et surdité quiconque approchait le château d'une lieue à la ronde.

Or celui-ci sans peur avait approché, et de moins d'une lieue, puisqu'il se tenait à l'autre bord du torrent. Et il faut croire que sa folle hardiesse désenchantait l'enchantement et faisait mentir la malédiction ; car si ce preux était sourd, certes il n'était point muet, comme il le prouva par ce cri rugi à voix de tonnerre :

« Asile ! Asile ! Asile ! »

Jamais personne au monde n'avait quêté asile sur ce ton for-

midable. La haute montagne en trembla, elle-même prise de fièvre. Et pris de fièvre pareillement furent les hôtes du château, si fort que l'on entendit les âmes sans corps claquer des dents.

Avec quelle violence, d'ailleurs, fut jeté ce cri, on en jugera par ce seul fait, que l'haleine du crieur déchaina dans l'air une bise dont s'éteignirent à la fois les septante-sept flammes allumées aux septante-sept phares du château.

A ce coup, nul ne pouvait plus conserver de doute sur ce visiteur, et tout le monde comprit que c'était messer Satanas.

Vite, vite, le jeune seigneur entraîna l'aïeul vers la chapelle, où déjà les âmes sans corps avaient entonné un chant d'exorcisme, cependant que l'invisible chapelain brandissait la buire en diamant qui contenait le Saint-Pleur. Et comme c'était merveille d'ouïr à l'ordinaire, dans la chapelle d'apparence déserte, résonner les hymnes, c'était merveille plus grande encore, cette fois, de voir, dans l'air plein de ces voix aux bouches absentes, la Relique se tenir suspendue ainsi toute seule, illuminant l'ombre de la nef, et pareille à une étoile que rien ne supporte,



fleur sans tige, bulle de clarté flottant parmi les vides ténèbres.

Tellement vive était cette clarté, que le rayonnement en traversa murailles et planchers jusqu'au cul de basse fosse où gisait la Maugrabine, à six-vingts pieds sous terre. Brusquement, dans sa nuit, elle aperçut cette coulée de jour.

« Ah ! s'écria-t-elle, je le savais bien, qu'à force de compter les fils j'arriverais au bout de la toile. Voici que l'obscurité a pris fin. J'y vois ! J'y vois ! »

Et non seulement cette clarté était vive à ce point ; mais aussi elle était comme solide. Car la Maugrabine, ayant vers elle tendu les mains, sentit que ses doigts s'y agrippaient. De toutes ses forces elle la saisit et l'embrassa, et tenta de se hisser contre elle ainsi qu'elle eût fait contre un mât résistant. Un effort, un autre, un autre encore, dans l'angoisse haletante, avec la terreur que cette chose de rêve tout d'un coup vint à fuir sous elle, à glisser, à se fondre ! Mais non, non ! O joie ! O folie ! Cela tenait, cela était ; et brave, fougueuse, le cœur battant d'espoir, les nerfs tendus de bon vouloir, les pieds crispés, les genoux serrés, les poignets bandés, tout l'être jaillissant en haut, la Maugrabine se mit à grimper le long de la miraculeuse colonne de lumière.

Dans la chapelle, le chant d'exorcisme retentissait toujours, et toujours le chapelain brandissait la sainte Relique. Toutefois, à mesure que lentement montait la Maugrabine, lentement aussi les voix perdaient de leur sonorité, et lentement s'abaissaient

les bras du chapelain, comme las du fardeau qu'ils portaient.

« Hélas ! mes frères, murmura soudain sa bouche invisible, je ne sais quelle langueur me prend et quelle force mystérieuse tire mes bras en bas ; mais je suis à bout ; je n'en puis plus ! »

Épuisé, il allait lâcher la buire, sous le poids de laquelle il s'agenouillait déjà, et qu'il sentait près de rouler à terre bientôt. Tous les chanteurs invisibles, éperdus, firent silence. Le jeune seigneur tremblait. Le vieux pleurait. Et voilà qu'au dehors la voix de messer Satanas, aigre et méchante maintenant, et avec un bruit de plomb fondu qui grésille, glapissait ironique :

« Ah ! ah ! où sont-ils donc les chevaliers du Saint-Pleur ? »

Et le centenaire répondit en sanglotant :

« Je suis le dernier et je suis mort. »

Car il avait entendu la parole du Diable, perçante comme une vrille de feu, même à son tympan sourd de trépassé ; mais il n'entendait point celle des serviteurs invisibles qui cependant lui criaient tous à tue-tête dans les oreilles :

« Armez un autre chevalier, vite, vite ! »

Et il ne comprenait rien aux gestes désespérés du muet damoisel, qui devant lui se prosternait, et d'une mine suppliante lui demandait l'investiture.

Cependant le chapelain s'inclinait de plus en plus vers le sol ; et de cela, quoiqu'il fût invisible, on pouvait clairement juger, à regarder la buire descendre peu à peu, bulle tout à l'heure haut flottante, et qui, dans un instant, toucherait le plancher et peut-être s'y briserait.

Ah ! qu'elle se brisât, n'était-ce pas l'inférieur espoir de messer Satanas ? Certes, certes, il n'attendait que cela pour pénétrer en vainqueur dans le donjon ! Déjà, sans doute, il avait franchi les sept ponts-levis de la chaussée, et enfoncé la porte massive du château, malgré son corps de garde en frontail de mâchecoulis, corps de garde où personne ne montait plus la garde, puisque tout le monde s'était réfugié dans la chapelle ! Déjà, pour sûr, il était au milieu de la grand'cour, devant le fossé même du donjon ! On le devinait à sa voix plus proche, plus insolente aussi, à cette voix qui répétait avec des crisements d'huile bouillante :

« Eh ! eh ! les pauvres chevaliers du Saint-Pleur ! »

Et, la buire brisée, la Relique profanée, certainement le Saint-Pleur s'évaporerait en rosée vers le ciel, tandis que dans le donjon sans défense monterait l'horrible voleur d'âmes qui, d'un coup, précipiterait à la damnation éternelle tous les serviteurs et tous les amis et tous les châtelains passés et présents de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois !

Hélas ! il comprenait cela, lui, le malheureux damoisel, et vaillant il était, et loyal, et pur, et ne méritant pas l'enfer ; et pourtant il ne pouvait rien là-contre. Car de prendre en ses mains, pour la garder de chute, la tant précieuse Relique, il savait bien qu'il n'en avait point le droit, ni même la faculté, aucun vivant n'y étant admis autre qu'un chevalier du Saint-Pleur ; et il n'en était que simple écuyer jusqu'à son année vingt-et-unième, à moins de spéciale investiture *in extremis* ou miraculaire.

..

Mais qu'est-ce, je vous prie, qu'un miracle de plus, en cette histoire ? Et si vous avez cru aux précédents, aurez-vous donc grand-peine à croire encore en ce nouveau que je vais vous dire ? Non pas, m'est avis ; et vous devez être étonnés seulement que celui-ci ait tant tardé à se produire. C'est de quoi s'étonnait lui-même le damoisel, tellement vive et profonde était sa foi ! Mais il trouva toute naturelle, comme vous la trouverez sans doute, l'intervention divine qui fit alors sortir des orgues une grave et fière mélodie prononçant ces paroles :

« Edme-Alain-Alban-Doctrové-Rosemond de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois, marquis de basse Thiérache, prince des deux Ardennes, roi des Iles Perdues, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ je t'arme chevalier du Saint-Pleur. »

Au même instant, deux éperons fleurirent comme des boutons d'or aux talons du damoisel ; à son poing droit, raide et d'un seul jet une longue épée poussa comme un glaïeul ; et dans sa main gauche, placée sur son cœur, vint se poser comme un oiseau de flamme la buire en diamant qui le cuirassa de clarté.

A présent il se savait fort. La buire étant très lourde, et le tirant en bas ainsi que tout à l'heure le chapelain, il pensa :

« C'est là un avertissement du ciel. On veut que je les gagne, mes éperons de chevalier, et que j'aie à affronter le Diable face à face. Allons-y ! Allons où me conduit le Saint-Pleur ! »

Et, l'épée haute, les éperons sonnans, il descendit l'escalier du donjon pour marcher au-devant de l'ennemi, tandis que le long de la colonne lumineuse, toujours jaillissante de la buire, continuait à grimper de dessous terre la Maugrabine, infatiguée, infatigable, d'autant plus ardente maintenant qu'elle se sentait gravir vers le cœur même de son bien-aimé.

Lui descendant, elle montant, ils arrivèrent ensemble et se joignirent au rez-de-chaussée du donjon. Elle s'était, d'un dernier effort, comme élançée hors du sol et accrochée au cou du damoisel, s'y suspendant de ses deux bras, et sa tête lasse reposée sur la poitrine où flamboyait la Relique. Mais lui, il ne la vit pas,

ne la sentit pas non plus. Il lui sembla seulement que le poids du Saint-Pleur était devenu très léger, et qu'il tenait à la main une rose sur laquelle dormait un papillon. De regards et d'attention consciente, il n'en avait que pour le prodigieux spectacle surgi devant ses yeux hagards.

La porte du donjon était grande ouverte, le pont-levis baissé, et la cour du château grouillait d'une foule compacte, aux types et aux costumes les plus divers. Il y avait des larrons juifs, crochus de nez, chevelurés en vrilles noires; des matelots grecs, larges de dos, fins de taille, à demi nus et barbouillés de goudron; des Romains rasés, chauves, drapés dans leurs toges; de rudes Barbares, longues moustaches pendantes et jaunes, corps énormes vêtus en peaux de bêtes; des chevaliers errants aux armures ténébreuses; des seigneurs haut empanachés et habillés de couleurs éclatantes; des pages en soie et velours; des barons en fer; des abbés mitrés; des chapelains sous de raides dalmatiques; des vachers et des porchers hirsutes, en sayons de bure et braies de toile; des majordomes écussonnés d'armoiries; des chartriers, l'écritoire à la ceinture; des mires barbus, coiffés de toques carrées; des varlets aux jambes de ton disparate; des cuisiniers tout en blanc; des tourmenteurs tout en rouge; des nains et des fols barriolés; des fauconniers, l'oyseau au poing; des enfants de chœur pareils à des coquelicots sur lesquels il aurait neigé; des astrologues en robes zodiacales et casqués d'un éteignoir; des moines blancs et bruns qui semblaient de vivantes cloches en argent ou en bronze; des sonneurs d'olifant aux joues comme des outres; de pâles mitrons, les joues creuses; des chantres pansus et la trogne enluminée de vermillon septembré; des mimes glabres, grimaçant ainsi que singes; des trouvères maigres, caquetant ainsi que perroquets; des jongleurs à la bouche lippue plus éculée que celle des gargouilles, cracheuses d'eau torrentielle; des palefreniers brutaux; des chambellans polis; des argentiers clignant de l'œil et pesant de la monnaie à faux poids; des forgerons en tablier de cuir; des bouchers qui avaient l'air de s'être roulés dans un écrasé de fraises; des veneurs menant couples de chiens en laisse; des écuyers en train de harnacher et caparaçonner leurs chevaux; des musards ne faisant rien sinon regarder les autres; des gens d'armes à muffle de dogue; des gens de loi à museau de fouine; des gens d'église à mine béate de chat qui dort; des mendiants et gueux de l'hostière, les uns doux et bétant en agneaux qu'on égorge, les autres farouches et avec des yeux de loup pris au piège; et enfin des hommes de tous les temps et de plusieurs pays, depuis l'an un jusqu'à ce jour, et depuis la Judée jusqu'à la Thiérache, en passant par la Grèce, Rome, les Barbares, l'empire de Charlemagne et la légendaire féodalité d'Ardenne; des hommes de tous les états à peu près, et de toutes les figures et de tous les poils, grands, petits, gros, menus, forts, débiles, basanés, roses, rougeauds, blêmes, bis, blafards, noirs, châains, blonds, fauves, roux, et portant toutes les étoffes de toutes les nuances, comme si on leur eût distribué pour garde-robe l'arc-en-ciel déchiqueté, et la lune, et le soleil, et aussi la nuit et la brume; et tout cela pêle-mêle, sans distinction d'âge, de contrée ni d'époque; tout cela dans ce petit espace de la grande cour, où ils tourbillonnaient, fourmilière multiforme et multicolore, ayant au-dessus d'eux, dans le firmament éclairé par une lueur d'Apocalypse, un nuage qui flottait en forme de bande-roule, avec cette inscription d'une ligne onduleuse et serpentine :

Cy sont les serviteurs et amis des xxxix générations.

Combien de temps le damoiseau demeura-t-il à contempler ce



tableau? Lui-même n'aurait su le dire. Et sans doute il y serait encore à l'admirer, s'il n'eût été réveillé de sa vision par ces paroles que proféra le diable :

« Les trente-deux générations sont révolues, en effet, et c'est à présent que nous allons rire. »

Et il se mit à rire, comme il l'annonçait, le mauvais rieur, mais, cette fois, d'un rire discret et quasi lointain, et vraiment agréable à entendre, car il ressemblait au tireli trillé d'une alouette planant très haut, invisible dans les profondeurs de l'azur.

Ce n'est pas dans l'azur, pourtant, que le damoiseau essaya de chercher quelle bouche avait flûté ce rire. Car, en même temps qu'il l'avait ouï tomber de là-haut, il était sûr de l'entendre encore grisoller ici, très près, tout près, d'où il paraissait fuser en montant, comme si l'alouette ne planait pas dans le ciel, et y envoyait seulement l'écho de son tireli, et comme s'il la portait, trillant de la gorge et des ailes, dans son propre cœur. C'est donc en bas qu'il regarda, et alors, enfin, il la vit, la Mau-grabine!

Elle ne riait point, elle, toutefoix; et de ses lèvres, entrouvertes doucement, ne s'était certes pas essorée cette alouette. Tout son visage, qu'elle avait relevé et tourné vers lui, souriait sans doute; mais d'une extase absolument silencieuse.

Et il l'admira si fort, qu'il en cessa d'apercevoir, auprès de ce visage radieux, la radieuse Relique, devenue pour lui chose terne.

Il admira ce front d'un grain plus uni que celui d'un marbre ambré par le soleil ou que celui d'un cuivre patiné de sinople, ce petit front bas, étroit et bombé, sur lequel tant d'années avaient roulé leur flux et leur reflux, sans y laisser plus de traces que l'Océan n'en laisse au

galet poli par les baisers des vagues.

Il admira ces joues à la peau de citron vert, fruits délicieux où semblaient à la fois s'éveiller les plus fraîches pousses d'avril et s'endormir les plus mélancoliques feuilles mortes d'automne.

Il admira cette bouche mi-close, telle qu'une rose fanée en bouton, aux pétales froncés, d'une pourpre blêmée, que glaçait de reflets bleuâtres la clarté nacrée des dents, pâles opales.

Il admira cette chevelure étrange dont s'encadrait la face en un cadre d'or et de velours, cette chevelure lourde et bouclée, ténébreuse et lumineuse, en brouillard traversé de fauves fulgurations, en nuit phosphorée de fugitives aurores jaunes, cette chevelure animée, bougeante, vivante, faite d'abeilles au corselet noir nouant et dénouant leurs grappes dans un gâteau de miel, chaud et parfumé, qui grisait l'odorat et appelait la morsure.

Il admira surtout, et bientôt uniquement, ces yeux où le visage entier se résumait, pour ainsi dire; car leurs regards avaient tout ensemble la dureté froide du marbre et le mordoré du soleil dont le marbre attiédit son ambre, et le roux vert-de-grisé du cuivre, et l'acidité du citron, et le sucre du miel, et la mate obscurité du velours, et l'aiguillon de l'abeille, et le charme triste et tendre des roses fanées, et la pâleur chatoyante de l'opale, et l'avril, et l'automne, et la nuit, et l'aurore, et le brouillard, et l'éclair, et bien d'autres choses encore, dans leur glauque profondeur, transparente, fausse et douce, irisée, changeante, infinie, indéfinissable, comparable seulement à une mer dont l'horizon est fleuri de nuages féériques et promet la découverte de voluptueux et toujours nouveaux archipels.

Et dans ces yeux, qui alors étaient noyés d'extase, il se noya, extasié lui aussi, ne voyant plus qu'elle, abîmé en elle.

Vainement la foule grouillante des serviteurs et des amis lui criait, en toutes les langues qu'ils avaient parlées jadis, de prendre garde. Il n'écoutait rien, n'entendait même pas. Vainement le

vieux seigneur, avec sa voix de sourd, lui hurlait à l'oreille :
« Fils ! fils ! as-tu donc perdu l'ouïe plus que moi-même ? Ne regarde point en bas ! Regarde devant toi ! Regarde ! »

Il ne voulait, lui, regarder que ces yeux ; et les paroles du vieux lui bourdonnaient à l'ouïe ainsi qu'un vague murmure, dont il ne saisissait pas, et ne cherchait pas à saisir, le sens inutile.

Ainsi qu'un vague murmure aussi, très vague et sans importance aucune, il percevait de même le vacarme, hourvarique pour tant, que menait à cette heure, là, devant lui, de l'autre côté de la grand'cour, tout un orchestre infernal de diables tapant sur d'énormes tambours en peau d'hippopotame, secouant des sistres hauts comme des grilles d'arc de triomphe, cognant des cymbales larges comme des couvercles de puits, sifflant dans des fifres en os de mort, castagnettant avec des pierres tombales, et arrachant de rauques barrits éléphanterques à des trompettes d'airain qui, posées droites sur leur pavillon pour base, auraient eu l'air de colonnes trajanes.

A peine distinguait-il aussi, tel qu'en un rêve de somnolence, la signification du boniment que tonitruait Satan, tandis que défilait, aux sons de cette cacophonie épouvantable, le cortège non moins épouvantable de sept chars à la queue-leu-leu, portant en marche triomphale les sept péchés capitaux.

Et comment eût-il pu, en effet, prêter attention à quoi que ce fût, sinon à la Maugrabine, qui seule l'occupait, et de la façon qu'on va voir ?

Comme passait le premier char, la Maugrabine avait un peu haussé sa tête et le damoiseau incliné la sienne, en sorte que la chevelure de l'une se trouva juste au niveau des dents de l'autre. Ah ! vraiment, ces dents et ce gâteau de miel odorant auraient-ils pu rester si proches sans se joindre ? Ils se joignirent donc. Et à la face du jeune homme, perdue en cette mousse de velours et d'or, monta une rougeur et s'alluma une cuisson, comme si toutes les abeilles du gâteau de miel l'avaient piqué de leurs dards.

Puis aussitôt la brûlure avait été rafraîchie, comme si toutes les abeilles l'éventaient de leurs ailes soyeuses. C'est qu'à ce moment la Maugrabine renversait en arrière son col, et présentait au souffle du jeune homme son front de marbre ambré, de cuivre poli. Et sur ce front le souffle s'était arrêté, humant le calme ; et dans le souvenir des mille et mille vagues où s'était roulé ce galet, il avait semblé à l'âme du damoiseau qu'elle se roulait aussi en un bain délicieux. Cela, comme passait le deuxième char.

Comme passaient le troisième et le quatrième, c'est sa joue droite, puis sa joue gauche, que la Maugrabine avait offertes, ainsi qu'une esclave prévenante offre à son maître, sortant du bain et las, le régal de fruits savoureux. A ces oranges mûres, à ces verts citrons, de pulpe tout ensemble douce et acide, le maître si bien servi avait mordu, naturellement. Qui eût put se soustraire à l'alloiciante tentation ? Après ce front si froid, ces joues si chaudes n'étaient-elles point la caresse du soleil où se détend le corps raidi par l'étreinte glaciale du flot ? Longuement, suavement, à cette caresse amollissante, le damoiseau s'était pâmé ; et ce n'est plus sur son visage seul qu'avait fleuri l'incarnat et flambé du feu ; c'est par tout son corps, et jusqu'à son cœur, qu'il avait senti courir, plus rouge, son sang devenu de la lave. Il en avait l'être incendié et s'imaginait avoir mangé du soleil.

Mais voici qu'avaient passé le cinquième char et le sixième ; et alors la Maugrabine, ramenant un tantinet sa tête en avant et en bas, avait, comme des papillons palpitant et en agonie, battu des paupières, comme des papillons se posant par-dessous au calice retourné d'une rose mourante. Et cette rose était sa bouche, à lui ; et ces papillons étaient ses yeux, à elle. Et la rose enivrée s'était refermée sur les papillons. Et, cette fois, le damoiseau n'avait

plus éprouvé ni froid, ni chaud, ni rien du tout ressemblant à rien. Il s'était fondu en un délice où il lui restait seulement le sentiment vague que le soleil mangé tout à l'heure était l'ombre d'une ombre de soleil, et qu'à présent il buvait à traits infinis une étoile, deux étoiles, la voie lactée, le firmament, un lac de constellations, un vin mystique d'astres en cascade, un torrentiel et vertigineux élixir dont toutes les gouttes étaient tous les soleils liquéfiés de la vendange éternelle.

Et, comme en ce moment arrivait le septième char, les lèvres de la Maugrabine touchèrent les lèvres du damoiseau ; sur quoi disparut, dans le temps d'un éclair, tout ce qui les entourait, et ils se trouvèrent seuls en haut du plateau vide et nu, lui évanoui, elle le portant dans ses bras, parmi des ténèbres opaques où pesait un silence de tombe.

Mais quel silence pouvait être silence de tombe pour l'oreille de la Maugrabine, habituée, pendant son enterrement de tant de siècles, à percevoir l'imperceptible tic-tac de la durée tombant goutte à goutte dans le néant du sépulcre ? Et quelles ténèbres pouvaient demeurer opaques pour ses yeux d'infatigable veilleuse, experts à démêler les fils d'ombre, dont la Nuit trame et tisse sa noire toile d'aragne ? Et voici donc que, bientôt, parmi ces ténèbres elle vit, et dans ce silence elle entendit.

Ce qu'elle entendit, c'était le pas, pourtant si furtif, du Renard-Sorcier, qui rôdait autour d'eux ; et c'était le vol, pourtant plus furtif encore, de l'Oiseau-Mage qui, au-dessus d'eux, planait.

Et ce qu'elle vit, c'était la Relique, que le damoiseau en s'évanouissant avait laissé choir, et dont la buire en diamant s'était brisée, devenue une impalpable poussière, tandis que par terre le Saint-Pleur roulait sur la pente du plateau, comme une perle de rosée à la surface lisse d'une feuille.

Que le subtil Oiseau-Mage voulût s'emparer du Saint-Pleur, et que le non moins subtil Renard-Sorcier s'apprêtât à happer l'Oiseau s'il approchait trop du sol, elle n'en douta pas un instant. Elle distinguait, dans le noir, le noir plus noir que faisaient leurs corps en mouvement vers le Saint-Pleur. Et tout à la fois elle ne perdait pas de vue la perle de rosée, seul point vaguement lumineux en l'épaisseur de l'ombre.

Mais, hélas ! comme elle roulait, la perle, et combien vite elle s'éloignait, plus vaguement lumineuse, plus pâle, de moment en moment ! Et que faire pour la rejoindre et la ramasser ? Fallait-il donc abandonner le damoiseau évanoui ? Oh ! non, jamais ! Et, le serrant contre sa poitrine, ainsi qu'un enfant qui dort, alourdie par ce poids inerte, sans voir où elle posait ses pas, elle se mit à marcher par les ténèbres, vers le Saint-Pleur fuyard, en criant comme jadis, comme naguère, comme toujours :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

Un devait être le sol, puisque la perle de rosée y roulait si bien, de même qu'à la surface lisse d'une feuille ; et cependant, aux pieds nus de la Maugrabine, ce sol devenait raboteux, rocailleux, effondré de trous, hérissé de silex tranchants. Elle y trébuchait. Elle s'y cognait les orteils. Elle s'y ensanglantait la plante et les talons. N'importe ! Vaillante et tenace, malgré tout, elle allait.

Entre elle et le Saint-Pleur diminuait la distance. Encore quelques enjambées, et il n'y aurait qu'à se baisser pour le prendre ! Vaillante et tenace, elle les fit doubles. Enfin ! Elle pouvait donc...

Mais soudain, quittant le sol, le Saint-Pleur fut soufflé en l'air comme un duvet, et devant la Maugrabine s'ouvrit, béante, la première des sept gueules de l'hydre qui, par un torrent, séparait le plateau de la montagne voisine. Comme un duvet, le Saint-Pleur s'était posé sur la première assise de la chaussée, à l'endroit où tout à l'heure s'accrochait le premier pont-levis, maintenant écroulé, ainsi que les six autres, dans les eaux rugissantes. D'un coup d'aile, l'Oiseau-Mage s'était élancé pour le ravir à l'instant qu'il se poserait. D'un bond, le Renard-Sorcier avait franchi le fossé pour empêcher le ravisseur. Seule, la pauvre Maugrabine demeurait en souffrance au bord du gouffre, ne pouvant rien faire sinon crier toujours désespérément :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

— Si tu veux être transportée auprès de lui, murmura une voix, tu n'as qu'à me payer le passage, à moi, la Paresse.

— Quel que soit le prix, dit-elle, je le paierai donc.

— Le prix, soupira la voix, c'est un baiser, après lequel tes cheveux vont tomber.

— Le voici, répondit-elle, et de toute mon âme.

Et elle se trouva sur la première assise de la chaussée. Mais à peine y arrivait-elle, que le Saint-Pleur prenait son essor vers la seconde, comme un pétale de fleur, et suivi de l'Oiseau-Mage et du Renard-Sorcier.

« Si tu veux aller là-bas avec eux, grinça une autre voix, il me faut mon petit bénéfice à moi aussi, l'Avarice.

— J'y consens, dit la Maugrabine. Vite !



— Mais, reprit la voix, peut-être ignores-tu que ton baiser à moi te laissera toute en parchemin ridé, comme moi ?

— Qu'importe ? répondit-elle. Je te le donne avec ivresse. »

Et elle aborda la seconde assise, d'où le Saint-Pleur rebondit comme un grêlon sur la troisième, toujours escorté de l'Oiseau-Mage et du Renard-Sorcier, tandis qu'un rauquement terrible rugissait à l'oreille de la Maugrabine :

« Et moi, la Colère, qu'aurai-je pour te porter plus loin ?

— Tout ce que tu voudras, répliqua la brave créature.

— Un baiser, riposta la Colère, où je mangerai ton cœur.

— Soit ! fit la Maugrabine, et de tout mon cœur. »

Et, comme elle touchait la troisième assise, l'Oiseau-Mage et le Renard-Sorcier en déguerpissaient au pourchas du Saint-Pleur qui s'en était enfui ainsi qu'un feu follet sautillant. Avant même que la quatrième voix eût parlé, la Maugrabine se hâta de dire :

« Qui que tu sois, toi qui vas encore me rançonner, dépêche-toi. Je suis prête à tout. Où es-tu, que je m'acquitte ?

— Ce baiser-ci, grogna l'invisible groin de la Gourmandise, te coûtera ta chair, et il ne te restera plus que la peau sur les os.

— Prends, répondit la Maugrabine. Et merci ! »

Sur la quatrième assise, où elle était à présent, l'Oiseau-Mage et le Renard-Sorcier n'étaient déjà plus, ni le Saint-Pleur, qui les avait entraînés après lui sur la cinquième en y volant comme un lampyre aux zigzags d'éclair ailé.

« Ah ! s'écria

la Maugrabine, pour-quoi

tous ces retards, puisque je suis résolue à ne rien refuser ? Qu'exige-t-on encore ?

— Un baiser, brailla une voix de paon, à moi l'Orgueil, qui te trouve trop fière de ta belle taille, et te veux boiteuse et bossue.

— Boiteuse et bossue je sois, répondit la Maugrabine ; mais que je passe ! »

Et suave lui parut ce baiser, qu'elle mit sur une bulle de savon et qui lui laissa aux lèvres une goutte d'eau sale.

La cinquième assise était sous ses pieds ; et là-bas, au bord



Et, de fait, l'affreux baiser subi, sans yeux elle vit fort bien que l'Oiseau-Mage et le Renard-Sorcier avaient fui la sixième assise, où elle-même se reconnut ; et, avec eux, de l'autre côté du torrent, elle distingua nettement le Saint-Pleur qui, d'un jet, s'y était rendu comme une étoile filante.

De l'autre côté du torrent, oui, enfin ! La dernière des sept gueules de l'hydre ! C'était la dernière à traverser ! Et, ensuite, plus d'obstacles, plus de gouffre à franchir ! En plat terrain elle pourrait courir après le Saint-Pleur, et le rejoindre et le reprendre. Les pieds sanglants et si las, et boiteuse, quand même elle courrait, allègre ! Le corps émacié, vieilli, tordu, coulant de plaies atroces, les os mous et lancinés de douleurs, quand même elle se précipiterait en avant, joyeuse ! Les yeux morts, elle y verrait, confiante ! Ah ! les empêchements de ses infirmités, qu'était-ce, sinon rien ; et le poids de plus en plus écrasant du damoiseau, toujours évanoui, ne lui semblait-il pas une plume, puisqu'elle allait pouvoir tout oublier au toucher du Saint-Pleur reconquis ? Certes, bientôt reconquis, maintenant que la pauvre femme en était séparée seulement par la dernière des sept gueules de l'hydre !

Et c'est bravement et presque victorieusement qu'elle clama :

« Suprême passeur, hâte-toi de me passer ! D'avance j'accorde tout ce qu'il te plaira vouloir. Je suis tienne, m'entends-tu ?

— Je te prends au mot, gazouilla une voix câline. Sois donc mienne, à moi, le plus doux et le plus tyrannique des sept péchés capitaux. Viens, que sur ta bouche je cueille ton amour. »

Mais à ce mot, la Maugrabine se cabra, superbe, et répondit :

« Oh ! non ! cela, tu ne l'auras point. Personne au monde ne l'aura. Mon amour est à mon aimé. »

A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'il s'éleva un vent

de la sixième, glapissait le Renard-Sorcier et planait l'Oiseau-Mage, auprès du Saint-Pleur qui s'y était élancé en tourbillonnant comme un délicat flocon de neige prêt à fondre.

A la face de la Maugrabine souffla une haleine empestée disant :

« A moi, l'Envie, tu n'oseras certes pas le donner, l'affreux baiser du péage, le baiser par lequel tout ton corps ne sera plus qu'une plaie. Et pourtant, c'est cela qu'il me faut, sans même l'ombre d'un regret.

— Sans l'ombre d'un regret je t'obéis, répondit la Maugrabine, et de bonne volonté pleine et entière.

— Mais, objecta l'Envie, songe que tes yeux rongés s'éteindront.

— Je n'ai pas besoin de mes yeux, répliqua la Maugrabine. L'âme a son regard, qui est la foi, et plus perçant que l'autre pour qui sait le darder avec amour. J'aime, et, aveugle, j'y verrai ! »

d'ouragan, dont toute la montagne fut secouée comme par un tremblement de terre, et sous lequel la forêt d'Ardenne sembla une mer tempétueuse, roulant des vagues de chênes brisés, des houles de sapins rompus et des algues de bouleaux arrachés, les racines échevelées en l'air. Et, dans les tourbillons de ce vent, fut emportée la Maugrabine, qui toujours tenait serré contre elle son bien-aimé endormi, et toujours, avec les yeux de sa foi, suivait à l'horizon, parmi les nuages monstrueux, le Saint-Pleur envolé pour jamais maintenant, pareil à une comète folle et désorbitée. Et toujours, en le suivant, toujours d'une voix vaillante et tenace, malgré les hurlements de l'ouragan, elle criait, infatigable :

« Le pleur est mien ! Le pleur est mien ! »

Et voilà que soudain se réveilla le damoiseau, et il vit la Maugrabine telle qu'elle était sortie des six épreuves où elle s'était sacrifiée pour lui, vieille, ridée, chauve, bossue, aveugle, disloquée, décharnée, saignante, épouvantable. Mais, pendant la durée de son évanouissement, à lui aussi les yeux de sa foi étaient restés ouverts, en sorte qu'il savait comment et pourquoi l'héroïque amante était ainsi devenue hideuse.

Et, quand même il l'eût ignoré, l'Oiseau-Mage le lui eût appris, qui se mit alors à chanter sa troisième chanson, en la langue non inventée encore. Oh ! cette langue inconnue, tout de suite il la comprit, lui, le bon larron réincarné pour la dernière fois, lui, l'échappé du Paradis ! Cette langue était celle de là-haut, dont les vocables ne peuvent être répétés par une bouche humaine, et sont la musique même des constellations en marche. Aux accents de cette langue, que l'écu avait parlée jadis dans les Iles Perdues, et qu'il entendait de nouveau dans les Iles Retrouvées, aux ineffables accents de cette langue, l'Oiseau-Mage chantait l'*hosannah* de la Maugrabine, et le refrain de la chanson glorifiait le nom béni de la pauvre femme, ce nom qu'il est bien inutile de révéler ici, puisque tout le monde le sait à présent !

Oui, tout le monde le sait, et tout le monde le dit, et lui-même put enfin le dire, le muet qui recouvra brusquement la parole.

D'une voix tendre, d'une voix d'enfant mort qui ressuscite, il le soupira dans l'oreille de la sacrifiée ; puis, sur la bouche de ce fantôme horrifique, il posa un baiser dévotieux, et enfin s'écria : « C'est toi le Paradis. Je n'en veux pas d'autre. Le pleur est tien. »

Aussitôt la Maugrabine, nommée du nouveau nom qui était le vrai, et recrée par cette volonté fervente qui était la décisive, redevint celle qu'elle avait si longtemps été, et que célébraient la prime et la seconde chanson, et que consacrait à jamais la troisième ; et, pour toujours, réunis furent le bon larron et sa belle aimée, à qui le Saint-Pleur reconquis fit un halo de céleste lumière, tandis qu'un Archange proférait cette sentence latine :

Inferi sunt ubi non amator, ibi solum.

Ce que messer Satanas, docteur en toutes Universités, n'eut

pas grand'peine à traduire ainsi : « L'enfer est où l'on n'aime pas, là seulement. »

Etil en demeura quinaud, traitant Notre Seigneur Jésus-Christ de tricheur. En quoi il mentait assurément, le vilain ! Car Notre-Seigneur, on s'en souvient sans doute, n'avait rien affirmé jadis touchant la fin finale du pari, rien sinon :

« Alors, je verrai ce que.... »

Toutefois, comme il ne faut être injuste envers personne, fût-ce le Diable, on lui abandonna en toute propriété le vieux seigneur de la Hourgnie-Saint-Elme-en-Saint-Elmois. Mais le Malin cracha sur cette vaine dépouille, disant :

« Je n'en veux point. Qu'en ferais-je ? Un corps sans âme ! Et j'avais droit à toutes ces âmes sans corps, que l'on me vole. »

Car tous les serviteurs et amis des trente-deux générations venaient de monter au ciel.

Quant au dernier chevalier du Saint-Pleur et à celle qui l'avait gagné sur le Paradis lui-même, bien entendu est-il qu'en toute équité on ne pouvait leur ouvrir ce Paradis qu'ils refusaient ; mais non plus ne devait-on les laisser prendre par l'Enfer, puisqu'ils aimaient d'amour infini. Force fut donc qu'ils demeurassent sur la terre.

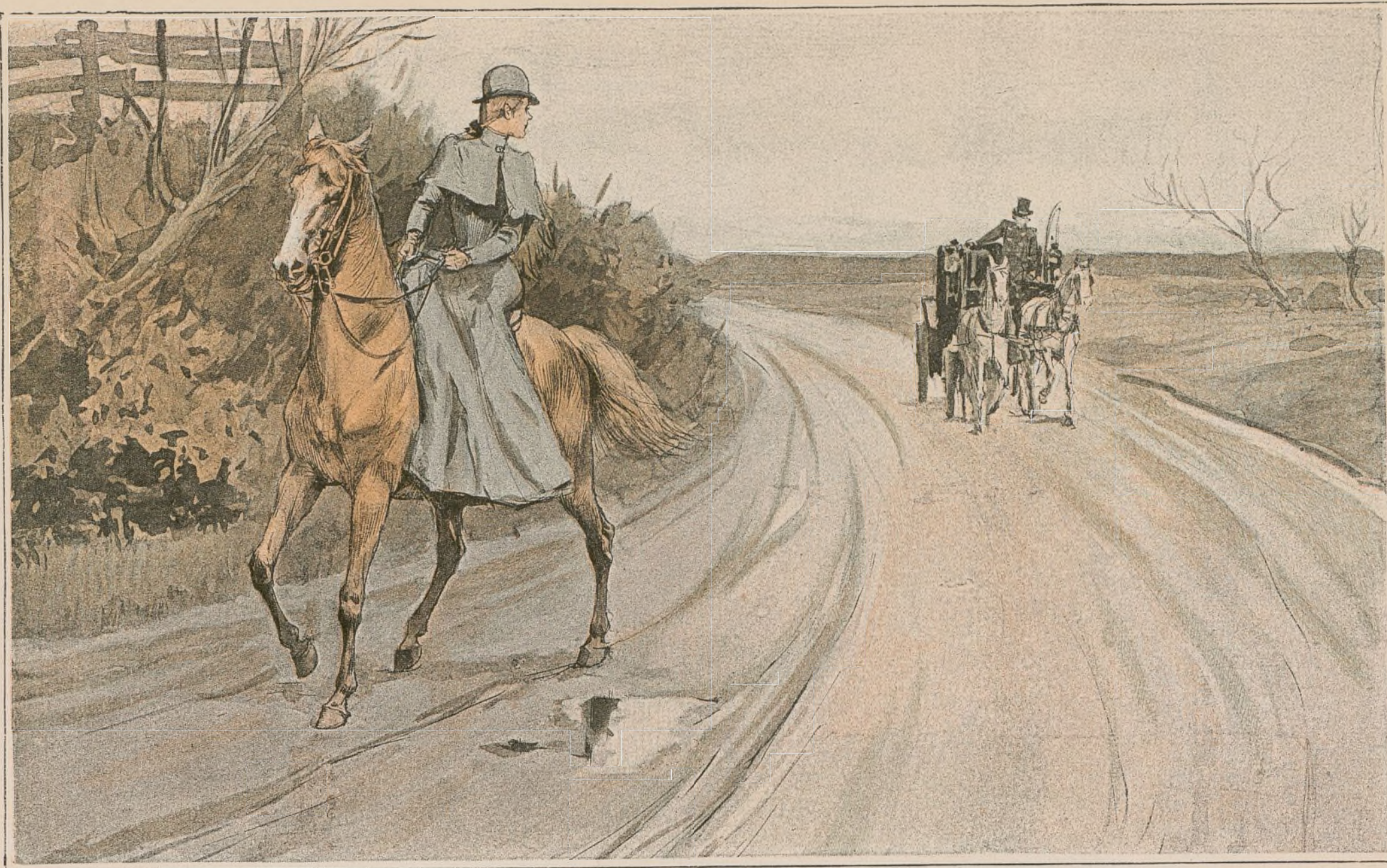
Et c'est pourquoi ils y sont restés, toujours jeunes, toujours épris, toujours heureux, toujours radieux dans le halo de céleste lumière dont les enveloppe et les illumine et les immortalise l'immortel Saint-Pleur symbolisant leur amour.

Que si, gens de peu de foi qui mettez en doute cette histoire, que si vous n'avez jamais eu l'heur de les rencontrer, c'est qu'alors vous n'êtes pas d'un pays où le soir, devant l'âtre, les mères-grands égrenent le merveilleux rosaire des vieilles légendes, c'est que dans votre sang ne sommeille pas le souvenir de races conteuses, c'est que vous ne savez point voir en fermant les yeux ni entendre en vous bouchant les oreilles, c'est que vous êtes indignes, incurablement indignes, de suivre à la piste le Renard-Sorcier et de vous égarer à la chasse de l'Oiseau-Mage, par les fourrés de la vaste et profonde et drue et vierge et impénétrable forêt d'Ardenne, laquelle, je l'avoue, n'est plus marquée sur aucune carte et passe pour avoir été depuis longtemps déboisée, mais laquelle cependant existe encore et ne cessera point d'exister jusqu'à la consommation des siècles et au delà, puisqu'elle était, est, et sera toujours la fantastique forêt éternelle, sans limite dans la durée comme dans l'espace, la forêt féerique, la forêt mystique, la forêt multiflore où, parmi tant et tant de fleurs étranges, il m'a plu de cueillir et même (je puis le confesser à présent) de faire éclore pour vous, au roncier de mon imagination, cette blanche églantine du Saint-Pleur !

JEAN RICHEPIN.

(Illustrations de Eugène Grasset).





Le Mariage de Miquette

PAR GYP

NON, Monsieur... en troisièmes si vous voulez, pas autrement...

— Mais quand je vous dis que j'ai pris un billet de chien...

— Ça n'y fait rien... nous avons la consigne...

— Et moi, je n'ai plus le temps d'aller mettre mon chien ailleurs... vous voyez bien que le train part ?...

Et le comte de Trène, enlevant par son collier un grand griffon chocolat, le hissa dans le compartiment et y monta derrière lui, tandis que l'employé refermait la portière en haussant les épaules.

— Mon pauvre vieux Pierrot, — dit M. de Trène au chien qui, assis en face de lui, le regardait de ses bons yeux jaunes, confiants et tendres, — je serais resté si on ne t'avait pas laissé partir...

Il ajouta, en dépliant un plaid qu'il étendit sur ses genoux :

— Et je ne t'aurais pas fait un grand sacrifice !... Ça m'ennuie, à présent, de me déplacer... nous vieillissons, mon Pierrot, c'est positif !...

Il s'allongea à demi sur la banquette, s'installant pour dormir ; mais il resta les yeux ouverts, regardant filer les arbres et les champs, et songeant :

— Je ne vais pas m'y amuser aux Vieilles-Roches ! Oh ! non !... mais je ne pouvais guère me dispenser d'y aller... autrefois, j'y passais un mois tous les ans... et depuis cinq ans je n'y ai pas mis le pied !... cette fois je n'avais pas d'excuse... Paul et sa femme m'en auraient voulu... et je les aime beaucoup, ces bons Montreu !... beaucoup... ce sont des amis charmants !... Et puis la duchesse m'a formellement invité à la rejoindre aux Vieilles-Roches dans le plus bref délai... et ne pas me rendre à son invitation, c'était rompre... pas commode, la duchesse !... autoritaire en diable !... je sais bien qu'elle m'adore et qu'il est très flatteur d'être adoré d'elle, mais enfin... Quels seront les autres invités ?... les Grandpré probablement... le beau Gérard, madame de Brize, les Norval... la vieille marquise de Vieille-Roche et la petite Miquette... elle passe tout l'été chez son neveu pour faire prendre l'air à Miquette... Miss Polly, la gouvernante de ladite Miquette... qui, entre parenthèses, est bien l'enfant la plus affectueuse et la plus drôle que j'aie jamais vue... Qui encore ?... la duchesse !... et le duc, hélas !... le duc qui m'aime, lui aussi !... Enfin je ne resterai pas longtemps !... je n'ai envoyé qu'un cheval... Trois chasses, un point, c'est tout !... et la duchesse rentrera à Paris ou sera privée de mes bons et loyaux services... n'est-ce pas, mon vieux Pierrot ?...

Tandis que M. de Trène roulait vers les Vieilles-Roches dans le coupé qui était venu le chercher à la gare, il regardait la grande route blanche et poussiéreuse, la campagne désolée, et il se disait

que vraiment il faut avoir le diable au corps pour quitter Paris au mois de janvier. C'était lugubre ! Pas une charrette, pas un paysan, rien !... Il arriverait jusqu'au château sans rencontrer un être vivant !

Le trot d'un cheval le tira de sa torpeur. Il se pencha et vit passer sur un pur sang alezan un peu efflanqué, une femme mince et souple. Elle portait un long pardessus mastic très collant, qui recouvrait entièrement l'amazone. Une crinière blonde, épaisse et brillante sortait du chapeau à haute forme et sautait sur les épaules à chaque mouvement ; et elle était d'un blond si pâle et si doux, cette crinière, qu'elle se fondait avec le ton du pardessus et la robe lavée du cheval, formant un ensemble tout d'une nuance.

La jeune femme filait à fond de train ; un groom en livrée bleue et en bottes suivait sur un très beau cob gris.

En dépassant la voiture, elle aperçut le comte et se mit à rire, d'un large rire bien frais, qui découvrit des dents éclatantes.

— Tiens ! pensa-t-il, ça doit être une nouvelle voisine des Vieilles-Roches, ce tourbillon blond !... je n'ai jamais connu, dans cet assommant pays, de femmes tournées comme ça !... elle est ravissante !... et toute jeune !... et pas polie !... pourquoi m'a-t-elle ri au nez ?... j'avais probablement l'air très bête en la regardant... Brrr !... quel froid !... Ça ne doit pas être une empaillée, la petite voisine !... une femme qui monte à cheval par un temps pareil n'est évidemment pas une femme à névralgies et à rhumatismes... elle suit les chasses, bien sûr ?... alors, je la reverrai et je saurai pourquoi elle a ri ?... Ah !... nous arrivons !... voici Paul sur le perron !...

Le marquis de Montreu venait au-devant de son ami.

— Enfin, te voilà !... c'est que tu ne nous accables pas de tes visites !... ma femme va être ravie de te voir !... Micheline, voilà Jacques...

Une jolie femme, infiniment gracieuse et élégante, traversa en courant le grand vestibule.

— A la bonne heure !... c'est gentil tout plein d'être venu !... je n'y croyais plus, moi, vous savez !...

— Viens, — dit M. de Montreu, — je vais te conduire à ta chambre... inutile d'entrer au salon à présent... tu n'y trouverais que la tante de Vieille-Roche, et tu la verras aussi bien au moment du dîner...

— Ah ! elle est ici la tante de Vieille-Roche ?...

— Oui, elle est ici... avec Miquette...

— Elle va bien, Miquette ?...

— A merveille !... Tu vas trouver aussi les Grandpré... madame de Brize... Gérard...

— Quand je le disais !... — pensa M. de Trène, qui eut envie

de rire, — je ne me suis pas trompé d'un seul invité!... parions que les Norval sont là aussi!... Charmants, les Montreu!... mais pas d'imprévu chez eux, oh! non!...

— Nous avons aussi les Norval, — continua le marquis; et, d'un ton indifférent, il ajouta : — et le duc et la duchesse de Bouillon... tu les connais beaucoup, je crois?...

— Beaucoup... A propos, dis-moi donc qui peut être une jolie femme que j'ai rencontrée sur la route en venant ici?...

— Déjà!... tu as de la veine de rencontrer des jolies femmes sur la route des Vieilles-Roches, toi!... c'est pas à moi que ces choses-là arrivent!...

— Elle est très jeune... elle...

— Tu me diras plus tard comment elle est!... Habille-toi... je te connais... tu seras en retard pour le dîner...

Quand, à sept heures et demie, M. de Trène entra dans le salon, il aperçut tout de suite la duchesse en étourdissante toilette; madame de Brize sortant d'un nuage de tulle bleu mourant; madame de Norval dans une robe à la mode de demain; madame de Grandpré étranglée dans l'étonnant fourreau de velours noir, brodé d'argent, qu'elle ne quitte pas depuis dix ans, et au milieu de ce lot de femmes trop parées, « le tourbillon blond » de tantôt, vêtu d'une blouse de mousseline de soie blanche, tombant en plis souples et transparents, sans aucun ornement.

Il traversa le salon et fut d'abord s'incliner devant la douairière de Vieille-Roche, qui lui tendit affectueusement la main.

— Je suis ravie de vous revoir, mon cher Jacques, et j'avoue que je n'espérais presque plus avoir ce plaisir...

Et comme tous s'approchaient de M. de Trène, elle continua :

— Rien de changé aux Vieilles-Roches, vous voyez?... vous retrouvez les mêmes amis... personne ne manque à l'appel...

— Mais, — dit le comte qui regardait autour de lui, — mais je ne vois pas...

— Qui donc?...

— Miquette...

— Comment, vous ne voyez pas Miquette!... — s'écria la douairière en riant, — mais elle vous crève les yeux!...

— Ça!... — murmura-t-il abasourdi, — c'est ça, Miquette?...

Le tourbillon blond s'avança.

— Mon Dieu oui!... c'est ça, Miquette!

Et comme il restait immobile, stupéfait de retrouver dans cette jolie jeune fille la gamine de la veille, elle s'écria en riant :

— Ben, c'était pas la peine de tant la réclamer, Miquette!... car vrai, pour ce que vous lui dites d'aimable!...

— Miquette!... — fit la douairière d'un ton de reproche.

— Grondez pas, grand'mère, grondez pas!... je ne le ferai plus!...

Et s'éloignant d'une immense glissade, elle s'en fut causer avec Gérard de Champreu et le petit de Grandpré. La duchesse avait appelé près d'elle M. de Trène, d'un signe perceptible pour lui seul, croyait-il. Il lui sembla pourtant que, tandis qu'elle lui parlait à demi-voix, Miquette, debout à l'extrémité du salon, les examinait d'un œil rieur. Il en ressentit un profond dépit et, uniquement préoccupé de la moquerie qu'il devinait dans le regard clair de la jeune fille, il écouta distraitemment les protestations de tendresse dont madame de Bouillon l'accablait.

Après le dîner, il s'approcha de Miquette qui s'appêtait à servir le café.

— Vous ne m'en voulez plus de mon ahurissement stupide?...

— Je ne vous en ai jamais voulu, monsieur!...

— Monsieur?... Si vous saviez combien ça me semble étrange d'être appelé *Monsieur* par vous?...

— Dame!... comment voulez-vous que je vous appelle?...

— Autrefois, vous disiez Jacques...

— Oui... autrefois... quand j'avais douze ans!... mais j'en ai dix-huit!... c'est pour le coup que la famille se dresserait comme

un seul homme pour crier que je suis mal élevée!... et, pour une fois, elle aurait raison, la famille!... il faut être juste!...

— Soyons juste!... mais cherchons un biais?...

— Un biais?... quel biais?... je ne peux pourtant pas vous dire « mon vieux », comme mon oncle Paul?...

— Non... mais enfin... ça me chagrine, ce cérémonial!... je suis si heureux de vous revoir!... Et vous, ça vous fait-il plaisir de me retrouver?...

— Mais oui... les petites filles aiment les revenants, vous savez!...

— Que vous êtes gentille!... Vous rappelez-vous quand nous jouions au mail?... nous montions sur un banc, moi à un bout... je conduisais... vous, derrière... avec la trompette d'appel...

— Je me rappelle que vous étiez très bon pour moi, — dit Miquette en riant, — et j'abusais de votre bonté!...

— Pas du tout!... j'étais ravi!... dans ce temps-là vous me faisiez l'honneur de m'aimer un peu, n'est-ce pas?...

— Mais oui...

— Et quand je vous disais, répondant à vos protestations d'amitié...

car vous me faisiez des protestations d'amitié...

— Fallait bien!... pour vous décider à jouer au mail!...

— Bon!... je m'étais toujours méfié de ça!... aussi je répliquais :

« Vous m'aimez à présent, Miquette, mais quand vous serez grande, vous ne me reconnaîtrez seulement pas... »

— Alors, savez-vous ce que vous répondiez?...

— Flûte!...

— Vous dites?...

— Je dis : je répondais « flûte!... »

— Mais non...

— Alors, j'ai changé!...

— Ah!... à présent vous répondriez : « Flûte?... »

— Certainement!... c'est-à-dire, ça dépend à qui... pas à quelqu'un à qui je dois du respect, bien sûr!...

— Eh bien! dans ce temps-là, à moi, à qui vous ne deviez aucun respect...

— Oh! si!... vous êtes tellement plus vieux que moi!... Pardon!...

— Il n'y a pas de quoi!...

— Si! c'est bête ce que je viens de dire là!...

— Puisque vous insistez, je vais vous répéter ce que vous me répondiez, voulez-vous?...

— Oui...

— « Au contraire, Jacques, je vous aimerai bien plus, puisque « je serai plus grande!... » — Est-ce gentil, ça?... hein?... vous ne dites rien?...

— Dame!... vous ne pensez pas que je vais me pâmer d'admiration devant moi-même?...

— Et, — continua M. de Trène en prenant les petites mains de la jeune fille qu'il garda dans les siennes, — vous étiez si câline, si gaie, si bonne, que je me sentais le cœur tout gros en vous quittant...



UNE JOLIE FEMME INFINIMENT GRACIEUSE (p. 111).

Miquette retira brusquement ses mains et, s'éloignant en emportant une tasse qu'elle prit sur la table :

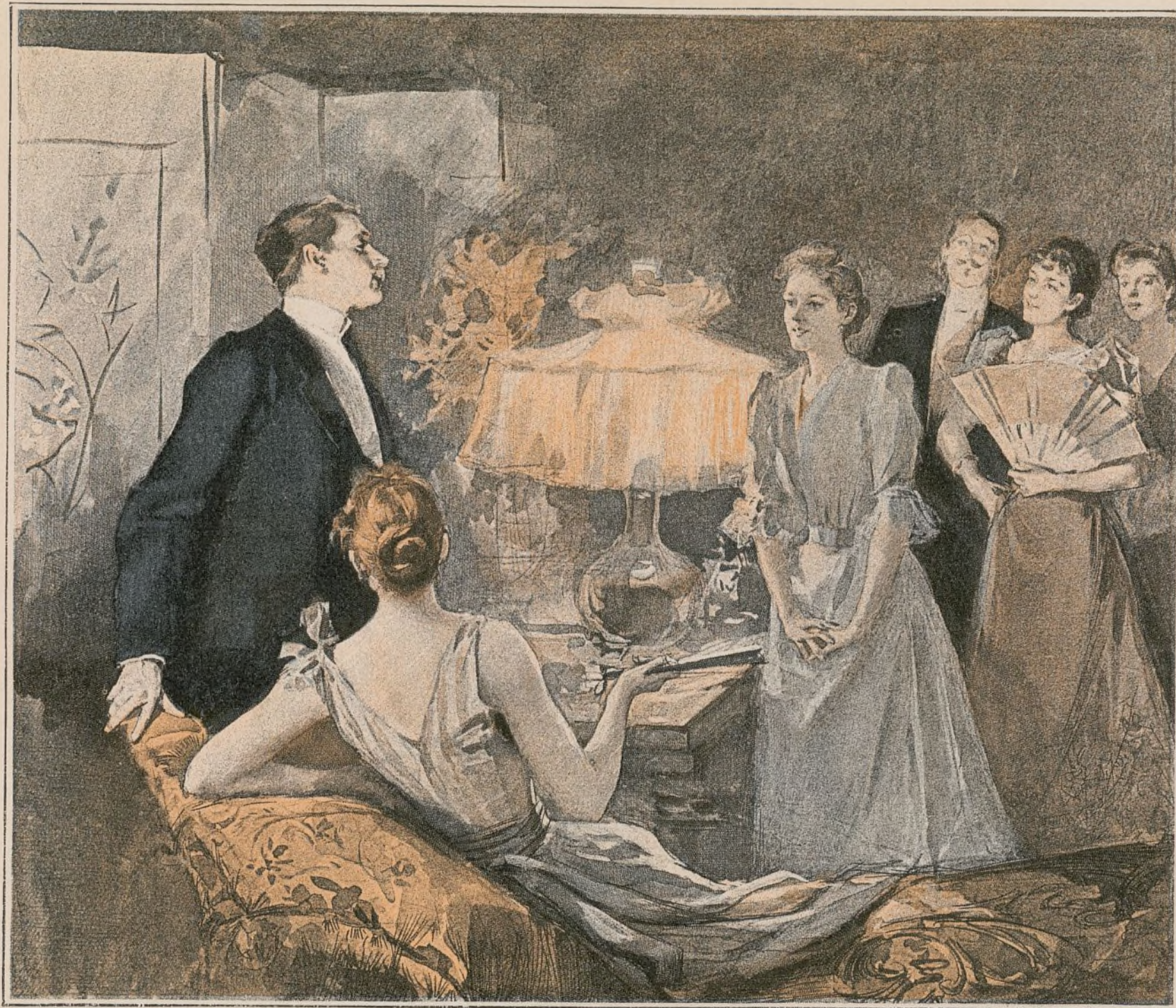
— Oh !... vous savez... faut pas me la faire à l'émotion !... je n'aime pas ça !...

— Allons bon ! — pensa-t-il, — la petite fille caressante et tendre est devenue une petite bonne femme sèche et mal élevée !... Oui, mais crânement jolie tout de même !... « Faut être juste ! » — comme elle disait tout à l'heure, — il est impossible de voir un être plus singulièrement délicieux !...

Pendant les huit jours qui suivirent son arrivée aux Vieilles-Roches, Jacques de Trène eut à subir les taquineries et les boutades de Miquette.

Horriblement gâtée par sa tante Micheline, qui est en même temps sa marraine ; se sachant adorée de la douairière, dont la rudesse n'est qu'apparente, Miquette fait absolument ce qu'elle veut, et est, ainsi que l'avait dit le comte, « une petite bonne femme très mal élevée ».

Absolument innocente, ignorante de tout ce qu'elle doit ignorer, elle a une façon de parler de toutes choses qui la fait sévèrement juger. Déjà, avant l'arrivée de Jacques, elle avait « flairé » que la duchesse s'intéressait vivement à lui. Mille nuances, mille détails, saisis au passage par sa curiosité toujours en éveil, avaient confirmé ses soupçons. Et, depuis qu'elle était sûre de ce qu'elle appelait « le flirt de madame de Bouillon et de



COMMENT, VOUS NE VOYEZ PAS MIQUETTE ? (p. 112).

M. de Trène », elle s'occupait uniquement à gêner, à blaguer, et à ridiculiser ce flirt qui l'agaçait. Elle trouvait le moyen de se transporter en cinq minutes de la serre à la bibliothèque ; du corridor des chambres au pavillon javanais du parc ; enfin dans tous les endroits écartés ou déserts où elle savait les retrouver. Et, lorsqu'elle les rejoignait, elle avait un sourire si moqueur, elle leur demandait d'une voix si infiniment gouailleuse : « si elle pouvait se promener avec eux ? » ou « si ça ne les dérangeait pas qu'elle cherchât, sur les rayons du haut, un livre pour grand-mère, » que M. de Trène interdit, effarouché par cet étonnant aplomb, avait fini par perdre contenance devant les apparitions subites et cependant prévues de son petit espion. Il rougissait et balbutiait comme un enfant pris en défaut, et son trouble surprenait et divertissait profondément Miquette.

Un jour elle entra doucement dans la serre, où la duchesse faisait une scène à Jacques, qui regimbait faiblement. Elle s'arrêta, riant de son large rire éclatant, et dit d'une voix flûtée :

— Oh !... que je ne vous empêche pas de causer !... je viens seulement chercher deux gardénias et je file !

Exaspérée, madame de Bouillon sortit brusquement, sans plus s'occuper du comte qui n'osa pas la suivre.

— Eh bien ! — interrogea railleusement Miquette, qui semblait examiner attentivement les gardénias — Eh bien ! vous venez encore d'écoper ?...

— Mais, Mademoiselle...

— Oh !... je sais bien que ça ne me regarde pas !... mais je vous plains tout de même, parce que, vrai, ça ne doit pas être rigolo... à la longue ?...

— En vérité, — dit M. de Trène mécontent, — je ne sais ce que vous supposez... mais je ne saurais permettre...

— Qu'on soupçonne madame de Bouillon ?... soyez tranquille !... je la respecte, madame de Bouillon !... à cause de son

âge, d'abord... et puis aussi à cause du... du sentiment... tout à fait respectable qu'elle a pour vous...

Il demanda d'un air qu'il s'efforçait de rendre surpris :

— Pour moi ?...

— Oh ! ne faites pas celui qui fait l'étonné !... elle vous adore...

Et, après un instant, elle reprit en riant :

— Elle vous adore, mais elle vous bassine ferme, hein ?...

Cette fois, Jacques répliqua sévèrement :

— Ce qui me « bassine », Mademoiselle, pour parler un langage aussi imagé que le vôtre, c'est d'être sous le même toit et en quelque sorte l'hôte d'une petite personne impertinente, mal élevée et inhospitalière... à laquelle je ne peux pas dire, comme je le voudrais, ce que je pense de sa tenue et de son caractère...

Voyant que Miquette rougissait et baissait le nez, M. de Trène continua : Et si votre grand-mère savait ce que vous...

La petite se redressa brusquement :

— Grand-mère ! Ah oui ! parlons-en de grand-mère !... Elle serait certainement ravie si elle se doutait que vous choisissiez la maison de mon oncle et de ma tante pour... pour...

Elle s'arrêta, cherchant à exprimer sa pensée.

— Mademoiselle, — balbutia Jacques rougissant à son tour, — je vous assure que j'ai respecté toujours la maison de votre oncle, et que je n'ai rien fait qui...

— Rien fait ?... Ah ! elle est sévère, celle-là !... je vous ai vu !...

— Vous m'avez vu ?... vu quoi faire ?... — demanda-t-il, parfaitement sûr qu'il n'avait en rien manqué à ses hôtes.

Elle cria, en arrachant rageusement un gardénia dont elle ébranla toute la tige :

— Je vous ai vu embrasser madame de Bouillon, dans le corridor !... il y a deux jours !...

— Ah !... — fit M. de Trène tranquilisé, — c'est ça ?...

Elle répondit indignée :

— Dame!... je me demande ce que vous auriez pu faire de plus?...

Le comte, stupéfait, regarda Miquette qui ne bronchait pas. Les sourcils froncés, la lèvre fâchée, elle continuait à fourrager brutalement à travers les fleurs. Alors il éclata de rire.

— Mademoiselle Miquette, — commença-t-il, — je...

Il s'arrêta court.

Laissant violemment, au milieu des plantes, le petit panier aux gardénias et les ciseaux d'or dont elle se servait, Miquette venait de s'enfuir.

— Drôle de petite bonne femme!... — murmura-t-il, — mauvaise comme la gale... et candide avec ça!... un vrai petit produit

fin de siècle!... un petit champignon plus vénéneux en apparence qu'en réalité!... un petit phénomène qui sera intéressant... pour la génération qui me suit!...

Et, sortant à son tour de la serre, il ajouta d'un air résigné :

— Il faut retrouver madame de Bouillon, à présent!... où diable a-t-elle pu passer?...

* *

Un mois s'écoula et M. de Trène restait toujours aux Vieilles-Roches. Il avait fait venir son second cheval et ne manquait pas une chasse.

La duchesse commençait à parler de rentrer à Paris; elle



ET, S'ÉLOIGNANT D'UNE IMMENSE GLISSADE (p. 112).

s'ennuyait. Jacques lui semblait grincheux, préoccupé, distrait, et elle espérait que Paris lui rendrait sa belle humeur habituelle.

Quant à Miquette, toujours plus fraîche, plus vigoureuse, plus drôle, plus étourdissante de gaieté et d'entrain, elle passait ses jours à cheval et ses nuits à valser; se laissant faire la cour par tous les chasseurs, mais surtout par le beau Gérard de Champreu qui, pour la première fois de sa vie, s'occupait d'une jeune fille; et qui, lui non plus, ne parlait pas de départ.

— C'est singulier, — disait parfois, en regardant Miquette, la douairière qui, mieux que personne, connaissait sa petite-fille, — c'est singulier!... vous êtes tous à vous extasier sur la bonne mine et la belle humeur de Miquette, et moi je ne suis pas du même avis que vous!... elle a quelque chose, cette petite!...

— Moi, ma tante, — répondait M. de Montreu, — je regarde ses joues, j'entends son rire, et je suis pleinement rassuré!...

— Et, justement c'est ça qui m'inquiète, moi!... les pommettes sont trop roses et le rire sonne trop haut!... ça n'est pas

naturel, n'est-ce pas, Jacques?... voyons, vous qui la voyez tout le temps, et avec qui elle ne se gêne pas, quel effet vous fait-elle?...

— Mais, — répondait M. de Trène un peu embarrassé, — un très bon effet... Mademoiselle Miquette semble se porter à merveille, et elle devient tous les jours plus jolie!...

La vérité est qu'il eût difficilement renseigné la douairière sur l'état de sa petite-fille. Depuis la scène de la serre, Miquette ne lui avait jamais parlé; l'évitant avec un tact infini, sans que personne pût s'apercevoir qu'elle n'était plus la même avec lui.

Enfin, le duc et la duchesse annoncèrent leur départ et demandèrent à Jacques de faire le voyage avec eux. Ils acceptaient *Pierrot* que son maître ne quittait jamais.

Il était convenu qu'on chassait une dernière fois, malgré le froid; mais, au moment de monter à cheval, madame de Bouillon recula, craignant, dit-elle, d'attraper une névralgie pour rentrer à Paris.

Jacques, grelottant et hargneux, partit avec les autres chas-

seurs; et, comme Miquette se trouvait à côté de lui, sur la route qui menait au rendez-vous, il lui dit d'un ton rogue :

— Comment, c'est vous, Mademoiselle, qui me faites l'honneur de marcher à côté de moi?... le beau Gérard n'est donc pas des nôtres, aujourd'hui?...

Miquette releva les sourcils d'un air étonné, comme si elle apercevait seulement M. de Trène, et ripostant du tac au tac :

— Tiens!... Vous êtes-là, vous?... j'aurais parié que vous ne chassiez pas non plus...

Il demanda :

— Et pourquoi donc n'aurais-je pas chassé, je vous prie?...

— Mais je ne sais pas, moi!... peut-être parce que vous avez aussi des névralgies?...

Vexé, Jacques répondit :

— Je vois, Mademoiselle, à l'air de vos insinuations, que je vous ai blessée en vous parlant de mon ami Gérard, mais...

Elle l'interrompit vivement :

— Blessée?... Oh! pas du tout!... M. de Champreu me fait la cour, je le vois... tout le monde le voit d'ailleurs!... car ça se passe sous l'œil bienveillant de la famille qui s'arrangerait très bien de ce mariage... convenable, en somme...

— Ah!... — murmura Jacques en haussant les épaules, — vous trouvez que ce serait un mariage convenable?...

— Pardon... je n'ai pas parlé de moi, mais de ma famille... et puis, qu'est-ce que tout ça peut vous faire — ajouta-t-elle en plantant bien droit, dans les yeux de M. de Trène, son beau regard clair — vous n'avez pas l'intention de m'épouser, n'est-ce pas?...

Interloqué, ému, il répondit en riant pour cacher son embarras :

— Oh! Mademoiselle!... j'ai trente-huit ans, vous en avez dix-sept... les petites filles n'aiment pas les vieux messieurs...

— Pourquoi ça? — s'écria rageusement Miquette, — vous aimez bien les vieilles dames, vous autres!...

Il répéta machinalement :

— Les vieilles dames?...

— Oui, les vieilles dames!... comme madame de Bouillon, par exemple!...

Et avec cette férocité des jeunes femmes, des jeunes filles surtout, elle se mit à détailler les imperfections de la duchesse.

— Vous allez peut-être me dire qu'elle est fraîche, madame de Bouillon?... mais vous ne l'avez donc jamais regardée?... un navet malade!... et ses dents?... on a tellement gratté, raïssé, raboté, qu'il y a de la place pour une dent entre deux... quand elle rit, on croirait voir un râteau... qui a beaucoup servi!... et ses... ses rondeurs, donc?... si elle appuie son bras sur quelque chose, il s'aplatit comme une glace qui fond!... c'est révoltant!... Et notez que je ne parle que de... des morceaux qu'on voit... les autres, je ne sais pas comment ils sont... ni vous non plus...

Et, comme M. de Trène, effaré de ce mélange d'effronterie et de candeur, la regardait curieusement, elle continua :

— Mais enfin, on peut avoir sur eux une quasi certitude... — comme vous dites en parlant de vos renseignements de courses, — et M. de Bouillon est fixé, lui!... Pauvre M. de Bouillon, va!...

— Mademoiselle, — dit Jacques, très mal à l'aise, — si, pour changer, nous parlions un peu de Champreu?...

— Eh bien! qu'est-ce que vous lui reprochez, à M. de Champreu?...

— Ce que je lui reproche?... Eh! grand Dieu!... mais rien, Mademoiselle, rien!... il est beau, il est riche, il est chic!... tous les hommes s'efforcent de lui ressembler, et toutes les femmes le... l'admirent!... et quand, pour finir, il sera le mari d'une ravis-

sante personne telle que vous, il n'aura vraiment pas à se plaindre de son étoile...

— Oh!... je ne vous demande pas de compliments!... je sais que je ne suis pas ravissante... je suis fraîche, je suis jeune, mais c'est tout!...

Et comme M. de Trène ébauchait un geste de protestation :

— Je me connais parfaitement... avec mes défauts et mes qua-



ELLE S'ARRÊTA, RIAN DE SON LARGE RIRE ÉCLATANT (p. 113).

lités... je sais que je ne pourrais corriger les uns qu'au détriment des autres; c'est pourquoi je préfère garder le tout!... — Mais telle que je suis, — continua-t-elle d'une voix devenue presque grave, — je n'épouserai jamais M. de Champreu, ni aucun autre de ce modèle-là!... vous dites qu'il est beau, qu'il est chic?...

— Mais, sans doute...

— Allons donc!... il ressemble à un bonbon!... et il est de ceux que les échos des journaux appellent : « un de nos plus élégants mondains »... c'est grotesque!... vous dites aussi que tous les hommes l'imitent et que toutes les femmes l'admirent?... et vous savez très bien qu'il y a des hommes comme vous, par exemple, qui seraient au désespoir de lui ressembler, et des femmes comme moi qui se moquent de lui...

— Mais je vous affirme, Mademoiselle, répondit Jacques très surpris, que je n'ai jamais cru que vous vous moquiez de lui...

Elle le regarda.

— Oui... vous avez vraiment l'air de penser ce que vous dites!... Vous me jugez sévèrement, M. de Trène... puisque vous avez pu croire que je consentirais à être la femme d'un monsieur qui passe sa vie à essayer des cravates, à inventer des coupes de cheveux, et à combiner des parfums...

Jacques pensa qu'il devait, au moins pour la forme, défendre son ami.

— Mon Dieu! Mademoiselle, Champreu ne passe pas uniquement son temps comme vous le croyez... il fait autre chose...

Miquette l'interrompit :

— Parfaitement... il a des aventures!... du moins, c'est lui qui le dit!... ou qui le fait entendre... il est — c'est lui qui l'insinue — aimé par madame de Brize... par madame de Garde et par bien d'autres... c'est parce que — c'est toujours lui qui parle — elle a une passion pour quelqu'un qui ne veut pas l'épouser, que Germaine de Treille ne se marie pas... et il fait comprendre clairement que le quelqu'un c'est lui!... Eh bien! vous savez, moi, tout ça, je ne crois pas du tout que c'est arrivé!... et puis ça serait vrai que ça ne m'emballerait pas!...

— Ça emballe cependant presque toutes les femmes, ces histoires-là!...

— Pas moi!... Voyez-vous, M. de Trène, je ne suis pas du tout ce qu'on croit... et, comme vous partez demain, je ne voudrais pas vous laisser emporter de moi une impression trop mauvaise... Oh! ne protestez pas!... je sais ce que vous croyez, permettez-moi de vous dire ce qui est?... Il y a la Miquette qui gavrochine et qui rigole, celle que vous connaissez... et la Miquette brave fille et sérieuse... oui... ne riez pas, sérieuse... la vraie Miquette que vous ne connaissez pas, ni vous, ni personne... et que probablement on ne connaîtra jamais...

Le comte étonné regardait la jeune fille et la trouvait transformée. Avec son beau regard profond baigné de lumière, elle lui rappelait l'enfant caressante et douce d'autrefois. Les yeux s'étaient voilés d'une tendresse infinie; elle ne souriait pas et restait sans rien dire, semblant attendre qu'il parlât. Et Jacques, étonnamment troublé, se sentait la tête vide et la gorge sèche. Un bond du cheval de Miquette le tira de sa torpeur. Il la vit filer devant lui au grand trot. Avec sa crinière blonde, argentée par le pâle soleil de février, et le grand pardessus mastic collé à son corps souple et jeune, elle lui apparut en « tourbillon blond », telle qu'il l'avait entrevue sur la route, le jour de son arrivée. Elle rejoignit un peloton de chasseurs, et bientôt un rire éclatant apprit à M. de Trène que la jeune fille était redevenue la Miquette « première manière », celle qui « gavrochine et qui rigole ».

* * *

Le lendemain, Miquette ne parut pas au déjeuner. La douairière annonça qu'elle avait mal à la tête et ne voulait pas manger,

mais elle était levée; elle descendrait pour dire adieu aux voyageurs.

Lorsque le landau qui emmenait le duc et la duchesse, et Jacques et Pierrot, avança devant le perron, la jeune fille parut, descendant l'escalier, mais si blanche dans son peignoir blanc, si défaite, si changée depuis la veille, que le beau Gérard s'écria avec intérêt :

— Ah! mon Dieu!... Est-ce que vous êtes gravement malade, mademoiselle Miquette?...

Elle répondit en riant et en secouant sa toison blonde et embroussaillée :

— Gravement? Oh! non!... Mademoiselle Miquette ne peut pas être quelque chose de grave!

Et voyant que sa grand'mère et M. de Trène, frappés en même temps de l'accent douloureux de son rire et de sa voix, l'examinaient attentivement, elle reprit :

— Un petit mal de tête pas bien méchant!...

M. et madame de Bouillon étaient déjà montés en voiture. Jacques s'approcha de la douairière pour lui baiser la main, et il remarqua qu'elle suivait d'un œil anxieux Miquette, laquelle Miquette, agenouillée devant Pierrot, embrassait passionnément sa grosse tête velue.

Se sentant regardée, elle se redressa brusquement, rougit jusqu'aux cheveux et balbutia :

— J'adore Pierrot!...

Puis comme le regard de sa grand'mère l'interrogeait, elle perdit la tête et répéta machinalement :

— Ce n'est qu'un mal de tête... un tout petit mal de tête!...

Et elle enfouit de nouveau son visage dans les poils du chien.

M. de Trène s'avança :

— Mademoiselle Miquette, — dit-il d'une voix mal assurée, — si Pierrot et moi nous ne partions pas?... si nous restions avec vous... avec vous, toujours?... est-ce qu'il passerait, ce tout petit mal de tête?... dites?...

Elle lâcha Pierrot si brusquement qu'il roula sur lui-même comme une boule, et poussant un cri joyeux, un bon cri sincère et chaud, elle courut à Jacques et lui sauta au cou en pleurant.

— Eh bien! mes enfants, — murmura la douairière stupéfaite et ravie, — ne vous gênez donc pas!...

Tous les invités riaient en pensant à la tête qu'allait faire la duchesse; mais Miquette ne voyait rien.

Elle leva sur M. de Trène son regard bleu tout voilé de larmes, et lui dit en riant :

— Alors, comme ça, ça y est!... c'est vous qui la connaissez, la vraie Miquette?...

GYP.

(Illustrations de Albert Lynch).





PEINT PAR FRANÇOIS FLAMENG.

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

CHROMOTYPOGRAPHIE BOUSSOD, VALADON ET C^{ie}.

LA BALANÇOIRE

Ayuntamiento de Madrid



L'OMBRE DE FEU BERNARD

PAR RENÉ DE PONT-JEST

APRÈS avoir assez patiemment attendu, pendant quelques années, la rentrée des créances qui constituaient à peu près toute la fortune laissée par son père, Wilhem Kœnig comprit enfin qu'il n'obtiendrait pas grand'chose de ceux de ses débiteurs qui habitaient les Indes, s'il ne se mettait en personne à leur poursuite, et il résolut de se rendre à Java.

Rien ne put le détourner de son projet, ni les conseils d'un vieux parent, Bernard Verbeck, que, par affection, il appelait son oncle, ni les plaisanteries de son cousin Léopold Diérix, garçon spirituel et sceptique, qui, d'ailleurs, ne paraissait le blâmer que pour la forme, ni même les larmes de sa jolie cousine Emma, avec laquelle il avait échangé les plus doux serments. Emma, désespérée, lui proposa de devenir immédiatement sa femme s'il renonçait à son excursion; elle finit par lui jurer de l'attendre, lorsqu'elle vit que sa résolution était irrévocable.

Il est vrai que Wilhem, beau cavalier de vingt-cinq ans, avait dit à la jeune fille, en la pressant sur son cœur :

« C'est précisément parce que je t'aime que je veux être riche, afin de te donner tout le bonheur possible. Je sais que le cousin est épris de toi; il aura bientôt, grâce à son talent d'avocat, une situation brillante; l'oncle Bernard dont nous devons hériter, chacun pour un tiers, quoique Léopold soit, lui, son seul et vrai neveu — mais il fera son testament en conséquence, — l'oncle Bernard a toujours eu un grain d'ambition; pour que tu prennes place dans la grande bourgeoisie, il voudra un jour te faire épouser le cousin. Si tu refuses à cause de moi, il se fâchera et te menacera de nous déshériter tous les deux. Alors tu ne pourras résister; tu deviendras madame Diérix, et moi, je me jetterai dans l'Escaut; tandis que si je vais aux Indes, tu auras le droit de répondre à toutes les propositions : « C'est pour moi que le pauvre Wilhem est parti; je lui ai promis de ne pas me marier pendant son absence, ce serait mal de me forcer à lui manquer de parole. Attendons tout au moins son retour. »

Et Emma lui avait répondu, entre deux baisers :

« Eh bien! soit, pars; moi, je prierai pour toi! »

Et voilà comment, un soir, Wilhem Kœnig quitta Gand, muni d'une foule de lettres de recommandation; riche, en plus de son propre avoir, d'une grande bourse de soie gonflée de doubles ducats d'or que le vieux Verbeck, malgré sa parcimonie ordinaire, lui avait donnée en même temps qu'un dernier conseil, et accompagné, jusqu'au coche, des sourires ironiques de son rival, mais aussi en emportant le cœur de son adorable cousine, qu'elle lui avait abandonné dans un suprême regard de ses yeux bleus remplis de larmes; myosotis baignés par la rosée du matin.

Le lendemain, il était arrivé à Anvers, car c'est en pays fla-

mand que s'est passée, il y a déjà bien des années, l'histoire que nous racontons, et trente-six heures plus tard, il s'était embarqué sur le *Van-Dyck*, beau trois-mâts-barque, qui avait déjà fait une dizaine de fois les cinq mille lieues qu'il fallait alors franchir avant d'atteindre la riche colonie hollandaise.

Wilhem n'eut pas trop à se plaindre de la traversée. A la fin de son quatrième mois de navigation, il aperçut, un soir, à l'horizon rose, les sommets feuillus de l'île des Princes; les parfums pénétrants des forêts tropicales réveillèrent ses sens endormis; il longea Krokotoa qu'un épouvantable cataclysme devait un jour engloutir en partie, et, le lendemain, au lever du soleil, le *Van-Dyck* courait à travers les bosquets flottants des mille Iles, pour gagner la rade de la capitale des Indes néerlandaises.

Moins de deux heures plus tard, le neveu de l'oncle Verbeck était installé à l'hôtel de Hollande, à Batavia, et ne songeait plus qu'à poursuivre énergiquement le but de son voyage. Il était décidé à ne penser à celle qu'il aimait que pour puiser dans ce souvenir la force et le courage nécessaires à l'accomplissement de son œuvre.

Les choses, malheureusement, ne devaient pas marcher au gré des désirs impatients de l'exilé par amour. Il mit assez facilement la main, dans la ville même, sur quelques-uns de ses débiteurs, dont il obtint des parcelles de ses créances, mais les plus intéressants parmi les anciens clients de son père avaient quitté Batavia.

Wilhem dut se mettre à leur recherche. Les uns ne s'étaient pas trop éloignés, ils habitaient toujours Java, mais dans l'Est, là où les Hollandais laissaient encore une ombre de pouvoir aux petits souverains indigènes. Les autres avaient franchi les Détroits. On les supposait dans les îles voisines. Certains, disait-on, s'étaient rendus plus loin encore, à Singapour.

C'était, pour notre jeune Flamand, tout l'archipel Malais à visiter. Il n'hésita point et, pendant trois ans, il courut du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, sans voir en quelque sorte ni la splendeur de la flore, ni la bizarrerie des mœurs, ni la beauté mièvre des Javanaises à la peau dorée comme les fruits des Hespérides, ni la majesté des ruines qui rappellent la puissance et la civilisation de tant de royaumes disparus.

Ce n'était plus un voyageur, mais un garçon de recette, n'ayant qu'un objectif : remplir sa sacoche; qu'une pensée : Emma; qu'un désir : retourner où il était attendu et où l'on priait pour lui.

Durant les deux premières années de sa pittoresque excursion, Wilhem Kœnig ne sentit pas faiblir un seul instant son courage. Il avait reçu de Gand de bonnes nouvelles : l'oncle Bernard était en parfaite santé, le cousin Léopold devenait un personnage, et la petite cousine lui conservait son cœur. Mais, tout à coup, plus de lettres! Il est vrai que, là-bas, on ne devait pas trop

savoir où lui écrire ! Néanmoins, l'inquiétude le saisit et il n'eut plus qu'une idée fixe : regagner l'Europe. D'ailleurs il avait réussi, et lorsqu'il quitta Singapour, il emportait en argent et en créances solides une fortune qui lui permettrait d'épouser celle qu'il aimait, avec ou sans la permission du vieux Verbeck.

Cent vingt-deux jours après, n'ayant rêvé pendant toute la traversée qu'au bonheur qu'il avait si vaillamment conquis, il revoyait Anvers. Il y avait près de cinq ans qu'il s'y était embarqué sur le *Van-Dyck*. On pense s'il avait hâte de regagner sa ville natale. Aussi ne voulut-il point patienter jusqu'à ce que le voilier sur lequel il avait fait route fût dans le port. Les formalités de douane et de santé remplies, il sauta dans un bateau de passage et, vingt minutes plus tard, il entra dans le bureau des voitures publiques qui faisaient le service entre Anvers et Gand.

Un de ces lourds véhicules, que traînaient trois solides mecklembourgeois, allait précisément partir ; il y prit place, et après six heures d'un voyage qui lui parut interminable, il revit enfin la vieille cité d'Artevelde. Son émotion était grande ; en mettant pied à terre, place du Marché-aux-Grains, il lui sembla tout d'abord qu'il pouvait à peine se tenir debout, et que les deux tourelles de l'église Saint-Nicolas vacillaient. Comment retrouverait-il tous les siens ? L'oncle Bernard devait être bien vieux ; le cousin Léopold avait sans doute pris place parmi les grands avocats de la ville. Et Emma, l'aimait-elle encore ? Avait-elle eu la patience de l'attendre ; était-elle toujours belle comme autrefois ?

Et tout en se questionnant ainsi, il jetait autour de lui des regards en même temps interrogateurs, inquiets et charmés. Ah ! c'est qu'il existe des sensations que ressentent seuls ceux-là qui ont souffert de l'exil. Il serait en effet difficile d'exprimer avec quelle curiosité d'enfant on revoit, après une longue absence, les lieux où l'on a passé sa jeunesse. Une maison détruite, une construction récente, des arbres disparus, un jardin nouveau, choses auxquelles jadis on n'eût prêté aucune attention, tout cela ravive mille souvenirs, éveille mille pensées, émeut le cœur et mouille les yeux. On se rappelle s'être promené là avec tels ou tels amis ; on se souvient, avec un sourire qui rajeunit l'âme, d'avoir pressé ici, sous les ombrages du chemin, quelque petit bras blanc sous son bras d'écolier. L'amour-propre s'en mêle, ce doux et naïf amour-propre du clocher, si ridiculisé, bien à tort ; et l'on veut voir sa ville plus florissante que jamais ; on en cherche les embellissements ; on y salue les habitations neuves, tout comme si elles étaient à soi, et, sur chacun des visages inconnus que l'on rencontre, l'on veut retrouver une ressemblance, mettre un nom, lire un signe d'amitié. On s'étonne d'avoir pu quitter tout cela.

Wilhem Koenig resta sous l'empire de ce phénomène psychologique pendant quelques minutes, puis il revint à lui et s'élança

à travers les quais et les ponts, en s'orientant avec autant d'assurance que si, la veille, il avait parcouru le même chemin.

Bientôt il fut sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qu'il franchit rapidement, sans honorer d'un regard le vénérable beffroi au campanile flanqué de tourelles, et il gagna la rue du Haut-Port, où devaient toujours demeurer ceux qu'il allait enfin revoir. Son émotion était si grande qu'il riait et pleurait tout à la fois. A l'angle de la rue, il se mit à courir, et, d'un bond, en quelque sorte, se trouva devant la porte de la vieille maison où s'étaient écoulées ses premières années. Cette porte était fermée. Cela ne le surprit pas ; la nuit était venue et l'oncle Bernard avait de la prudence. Il souleva le lourd marteau de fer et le laissa retomber. Le bruit du choc se répercuta sous la longue voûte qui conduisait à la cour.

Puis il attendit, heureux par avance de la joie qu'il apportait à son vieux parent et à sa jeune cousine, et souriant un peu aussi à la déception jalouse qu'allait éprouver Léopold Diérix, en le voyant revenir riche et follement amoureux. Cependant le silence avait succédé au bruit, et on ne répondait pas. La maison était grande ; sans doute on n'avait rien entendu. D'une main un peu fiévreuse, malgré le calme qu'il s'efforçait d'avoir, il frappa de nouveau et prêta l'oreille. Le même écho retentit, bientôt suivi du même silence. Fort surpris, il fit un pas en arrière et leva la tête pour examiner les lieux.

S'était-il donc trompé ? Non, c'était bien là le grand hôtel à la façade espagnole et aux toits pointus où il avait été élevé. Il retrouvait à gauche de la porte, émergeant du mur comme une enseigne rouillée, le grand éteignoir de fer dans lequel jadis, en rentrant le soir, les valets engouffraient les torches de résine qui leur avaient servi à éclairer leurs maîtres à travers la ville, et que le père Verbeck, respectueux des antiques usages, n'avait jamais voulu faire enlever. Alors il revint à la porte et, tout tremblant, saisi d'une indéfinissable inquiétude, reprit le marteau ; mais au moment où il allait le laisser retomber pour la troisième fois, quelqu'un qui s'était approché, sans qu'il l'eût vu arriver, lui dit :

« Oh ! vous pourriez frapper longtemps ; ça ne vous avancerait à rien : la maison est inhabitée. »

— Comment ! inhabitée ? Et M. Verbeck ?

— Vous êtes donc étranger, Monsieur ? Il y a déjà deux ans que le malheur a eu lieu !

— Le malheur ! Quel malheur ?

— Eh ! le brave M. Verbeck est mort. Un matin, on l'a trouvé tué d'un coup de couteau. On l'avait assassiné pour le voler ! »

Wilhem était atterré. Le passant était parti avant qu'il fût revenu de sa stupeur. Aussitôt il alla de porte en porte chercher des détails et s'informer de ce qu'étaient devenus Léopold et Emma. On finit par lui dire où il pourrait les trouver tous les deux.

Trébuchant comme un homme ivre, il se dirigea vers la demeure de l'avocat Diérix qui habitait à l'autre bout de la ville, tout près du Palais de Justice.

Notre jeune héros était à ce point ému de ce qu'il venait d'apprendre que, le long du chemin, il ne fit aucune réflexion. Son esprit avait été comme subitement paralysé par l'inattendu du choc. Où étaient tous ses rêves, toutes ses espérances ? Lorsqu'il arriva devant la maison qu'on lui avait indiquée, il lui sembla qu'il venait à peine de quitter la rue du Haut-Port. Cependant il avait marché près d'une demi-heure.

Personne ne répondit à son premier coup de marteau. Il frappa une seconde fois, et il entendit enfin aller et venir dans le couloir, mais à pas craintifs, comme si l'on hésitait à ouvrir.

Enfin la porte de la rue s'entre-bâilla.

« Monsieur Léopold Diérix ? » demanda-t-il à la servante qui dirigeait sur lui les rayons de la lanterne qu'elle tenait à la main.

— Monsieur est très souffrant, fit vivement cette femme, et...

— Je suis son cousin Wilhem, de retour des Indes. Je suis sûr qu'il me recevra ! Il y a cinq ans que je ne l'ai vu ! »

Et il poussa doucement la porte, certain d'avance de la bonne réception dont il allait être l'objet.

En effet, de l'intérieur, on lui cria : « Entre, entre donc ! »

C'était Léopold qui avait reconnu sa voix et l'appelait.

Il s'élança vers la pièce d'où cette invitation était partie, mais sur le seuil de cette salle il hésita, car elle était à peine éclairée par une petite veilleuse dont les faibles rayons ne permettaient de rien distinguer.

Heureusement que le cousin Diérix éleva la voix de nouveau, pour dire que c'était bien là qu'il se trouvait, et Wilhem, en effet, l'aperçut dans l'ombre. D'abord il pensa que la servante allait apporter une



lampe, mais, au contraire, elle avait disparu; ses pas pesants faisaient gémir le parquet, à l'étage supérieur.

« Par ici ! » répétait Léopold, que l'hésitation et l'étonnement de son visiteur ne devaient pas surprendre cependant.

Il l'avait saisi par la main; seulement Wilhem ne reconnaissait pas la main tiède et solide de son joyeux compagnon d'enfance. Elle était sèche, osseuse et brûlante.

« Mais, je n'y vois pas, lui dit-il.

— Ah ! pardon, répondit Diérix, en l'attirant vers un fauteuil,

c'est que je ne puis supporter aucune lumière artificielle. Dès que le jour baisse, je suis presque condamné à l'obscurité.

— Pauvre ami ! C'est sans doute depuis le malheur... »

A ces mots, l'avocat avait fait un brusque mouvement. Il tenait sa tête entre ses deux mains et répétait d'une voix sourde :

« Oui, le malheur, le malheur !... Tu sais donc tout ?

— Depuis quelques minutes seulement. »

Et Wilhem raconta de quelle manière il avait appris les choses. Puis les questions se pressèrent sur ses lèvres. Comment cela



était-il arrivé ? Qu'avait-il donc fait ? Qu'était devenue Emma ?

Léopold ne tentait pas de l'interrompre. Très probablement le souvenir de la fin terrible de son oncle lui était particulièrement douloureux à évoquer. Alors Koenig n'insista point, mais ce fut seulement lorsqu'il lui demanda pour la troisième fois des nouvelles de leur jeune parente que Diérix rompit le silence pour répondre, avec un accent plein d'amertume :

« Ah ! Emma ! Chère cousine ! Après la... le malheur, je lui ai offert de la prendre ici, avec moi, mais elle a préféré accepter l'hospitalité de nos vieux amis Merens. Je l'ai laissée libre, car elle parlait de se retirer dans quelqu'un de ces béguinages qui sont les antichambres des couvents. Je la vois fort peu. Du reste, je ne reçois personne ; je ne sors que pour aller au Palais. »

Cette façon de parler par phrases entrecoupées était étonnante de la part de Léopold, si communicatif, si bavard, si railleur jadis. Il lui répugnait visiblement de donner aucun détail sur l'événement tragique où l'oncle Bernard avait trouvé la mort, et il était évident aussi qu'il ne disait pas toute la vérité à propos de la jolie Emma. Il avait dû se passer entre elle et lui quelque chose qu'il taisait, peut-être un refus bien net de la chère fiancée de devenir sa femme. Or cette pensée occupait si délicieusement le cœur de Wilhem, qu'il répondait à peine aux questions que son cousin s'était mis tout à coup à lui faire sur son voyage, et que, soudain, l'interrompant, il lui demanda l'adresse des Merens, puis, lorsqu'il la connut, se dirigea vers la porte de la pièce, après lui avoir promis de revenir le lendemain.

Diérix ne fit rien pour le retenir. Il appela au contraire sa servante pour qu'elle l'éclairât, mais au moment où la bonne femme arrivait avec sa lanterne, il se rejeta en arrière, tant il craignait la moindre lumière pour sa vue affaiblie.

« Comme l'assassinat de notre oncle l'a frappé ! se dit alors Koenig en s'éloignant à grands pas. Allons ! Emma seule me renseignera. »

Et, oubliant tout pour ne plus songer qu'à celle qui l'avait fidèlement attendu, il gagna rapidement la maison des Merens.

Dix minutes plus tard, on l'annonçait à Emma qui, après un premier cri de stupeur, suivi d'un cri de joie, se jeta dans ses bras, en présence des braves gens qui l'avaient recueillie.

Mais bien vite, discrètement, les Merens les laissèrent seuls, comprenant tout ce qu'ils avaient à se dire, et aussitôt la jeune fille s'affaissa dans un fauteuil, en sanglotant.

Wilhem se mit à genoux devant elle, la força doucement à lever sur lui ses beaux yeux remplis de larmes, prit ses petites mains dans les siennes, la calma par de douces paroles, et quand il la vit plus maîtresse d'elle-même, il lui demanda :

« Comment cet épouvantable crime a-t-il été commis ? Pourquoi ne vois-tu presque jamais Léopold ? »

A ce nom, Emma rougit un peu, puis reprenant entre ses deux mains celles de son cousin, elle lui dit, comme si elle suivait l'une de ses plus intimes pensées avant de répondre à celui qui l'interrogeait : « Ah ! il était temps que tu revinsses, ami, j'aurais fini par mourir de chagrin ! Oui, je vais tout te raconter, tout ce que je sais du moins. Il y a deux ans que cela est arrivé, et c'est encore aujourd'hui un mystère pour tout le monde. Oh ! c'est horrible !

— Courage, ma bien-aimée, courage, je t'écoute. »

Et il prit place auprès d'elle, ses regards fixés avec ravissement sur son doux et gracieux visage, où le chagrin avait déjà esquissé d'imperceptibles rides.

Après un instant de recueillement, elle commença :

« Tu te rappelles combien était bon notre oncle Bernard, malgré son ordre et son économie ; aussi, lorsque j'eus le malheur de perdre ma grand'mère, il y a plus de trois ans, il me fit immédiatement venir chez lui et m'installa dans la chambre du second étage, là où tu as passé ta jeunesse. Ne voulant pas lui être à charge et surtout rester inutile, je m'occupais de la maison. Il vieillissait et ma présence semblait lui être agréable. Il est vrai que je le soignais comme s'il eût été mon père et qu'il me traitait comme sa fille. J'étais bien heureuse, car je pensais que tu allais rentrer en Europe, et avec Léopold qui, trois ou quatre fois par

semaine, venait partager notre repas du soir, nous parlions souvent de toi, et il ne me faisait pas trop la cour.

« Un jour que nous avions dîné ensemble, tous les trois, notre oncle alla reconduire M. Diérix jusqu'au bout de la rue, et lorsqu'il revint, il me dit, tout embarrassé, qu'il était chargé pour moi d'une communication importante. Le pauvre homme ne savait comment s'y prendre; c'était bien certainement la première fois qu'un semblable message lui était confié. Bref, Léopold l'avait prié de me demander de devenir sa femme. Tu penses que je refusai bien vite. Notre vieil ami, tout honteux de son insuccès, me fit presque des excuses et m'assura qu'il ne me parlerait plus jamais de ce mariage. Seulement, à partir de ce moment-là, le cousin vint moins souvent rue du Haut-Port. Je crois qu'il m'aimait vraiment, car, en face de moi, il ne savait quelle contenance tenir, quoique je lui eusse dit, en lui tendant la main : Restons bons amis; ce n'est pas ma faute si mon cœur n'est plus à moi depuis longtemps. Il appartient tout entier à Wilhem! »

Koenig remercia avec un baiser, dans un tendre enlacement. La charmante enfant, qui ne s'était pas défendue, poursuivit :

« Je le surprenais souvent à me regarder d'une façon étrange; il me faisait presque peur. Il n'était plus joyeux comme jadis; il avait évidemment une idée fixe qui le préoccupait, et je m'en voulais beaucoup en pensant que j'étais peut-être la cause du changement qui s'était opéré en lui.

« Quelques mois se passèrent ainsi, et notre brave oncle, tout triste de la solitude qui s'était faite autour de lui et aussi de ne pas recevoir de tes nouvelles, tomba malade. Je le soignai de mon mieux, et Léopold voulut me seconder. A tour de rôle, nous passions les nuits dans la chambre du cher parent. Lui et M. Diérix avaient souvent ensemble de longues conversations, qui cessaient brusquement à mon arrivée. Je les trouvais parfois causant d'affaires, rangeant des papiers, et alors je me retirais pour ne pas les gêner. Enfin, un jour, une lettre annonça que tu avais en partie atteint ton but et que tu ne tarderais pas trop à revenir. M. Verbeck en éprouva un mieux sensible. Moi, je remerciai Dieu, et le cousin partagea notre joie. Pour la première fois, depuis longtemps, il nous parut plus gai que de coutume, et je lui fus reconnaissante de ce mouvement d'affection pour toi. Son amour avait disparu; j'en étais enchantée. La perspective de ton retour, l'amélioration qui s'était manifestée dans la santé de notre vieil ami, le retour à l'expansion de Léopold, tout cela avait ramené le bonheur dans la maison. Eh bien! c'est à ce moment-là que cet épouvantable événement devait avoir lieu.

« C'était le 17 mars, je m'en souviens; M. Diérix nous avait quittés après le déjeuner, en nous disant qu'il ne pourrait nous voir que le jour suivant. Un travail pressé le retiendrait chez lui; il serait obligé de veiller fort tard. Je dinai donc seule avec notre oncle, et lorsqu'il fut couché, lorsque j'eus fini de lui faire la lecture, comme tous les soirs, je renvoyai Marie, notre femme de journée, et je montai dans ma chambre pour me mettre au lit.

« Que s'est-il passé pendant cette nuit où je n'entendis rien d'anormal? Encore aujourd'hui, Dieu seul le sait! Le lendemain, vers sept heures et demie, je fus réveillée par des cris répétés qui venaient du premier étage. Je pris à peine le temps de me vêtir et me précipitai dans l'escalier. Mais je fus arrêtée au passage par Marie, pâle, tremblante, qui me repoussa chez moi en me disant :

« Ne descendez pas, Mademoiselle, c'est trop affreux! Pauvre M. Bernard! »

« A mes questions, elle ne répondait que par des sanglots, et c'est bien difficilement que j'obtins quelques détails.

« En arrivant dans la chambre de M. Verbeck, elle l'avait trouvé étendu le long de son lit et percé d'un coup de couteau si violent que l'arme était restée dans la plaie. Le garçon bou langer avec qui elle était entrée dans la maison était monté à son cri d'épouvante et avait appelé les voisins. L'un d'eux était allé avertir le cousin. On avait eu quelque peine à l'éveiller, car il s'était couché peu de temps avant le lever du jour, et il accourut, les yeux encore gonflés par son travail de la nuit.

« Dès que je le sus là, je descendis et le trouvai affaissé sur un siège, dans un état d'aneantissement qui me fit craindre un instant pour sa raison. J'eus à peine le courage de jeter un coup d'œil sur le lit où l'on avait couché le pauvre oncle recouvert d'un drap. Une large tache de sang rougissait le parquet. C'était horrible! A cet instant les magistrats arrivèrent.

« Ils restèrent là plus d'une heure, fouillèrent la maison du haut en bas et questionnèrent longuement Marie, mais ils interrogèrent vainement M. Diérix. Il ne pouvait prononcer une parole; on fut obligé de le reconduire chez lui. Quant à moi, je n'avais rien à dire, je ne savais rien; je racontai comment j'avais été réveillée par les cris de notre servante.

« Puis les choses suivirent leur cours ordinaire. On fit une enquête et l'autopsie du malheureux. Les médecins reconnurent qu'il n'avait reçu qu'un seul coup, mais mortel. Il avait été frappé avec un large et

fort couteau que l'assassin avait pris dans la cuisine. Par conséquent, l'arme ne pouvait mettre sur aucune piste. De plus, ni empreintes de pas dans la cour, ni traces d'effraction à la porte de la rue. Le secrétaire seul avait été forcé pour y prendre tout l'argent qu'il renfermait. Ce qu'il y avait de certain, disaient les magistrats, c'est que le même couteau avait tué la victime et servi à ouvrir le meuble, car on avait trouvé sur les bords de la plaie des petits morceaux de bois provenant du secrétaire. L'assassinat avait donc suivi le vol. C'était tout ce qu'on pouvait affirmer. Probablement, le voleur, surpris par M. Verbeck, s'était jeté sur lui et l'avait tué pour cacher son premier crime.

« Tu penses si ce malheur fit du bruit. On aimait tant notre oncle! L'enterrement eut lieu trois jours après. Toute la ville suivit le convoi. Léopold, lui, était si malade qu'il ne put y venir. J'allais le voir tous les jours, mais nous évitions de parler de l'événement. Notre affection pour celui qui n'était plus faisait qu'aux premières paroles sur ce triste sujet, nous éclations en sanglots.

« Une quinzaine plus tard, M. Verbeck n'ayant pas eu le temps de nous partager son bien, comme il nous l'avait promis si souvent, M. Diérix, son plus proche parent, son unique neveu, car nous n'étions, nous, que ses cousins, fut mis en possession de sa fortune. Il me constitua aussitôt une pension de deux cents ducats, et je me retirai chez les Merens.

« A partir de cette époque, Léopold parut de plus en plus triste. Il s'éloigna de ses amis; c'est à peine si on le vit de temps en temps au Palais, où souvent il ne venait que pour s'en aller tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, après s'être livré à quelque excentricité. Ainsi, il lui arrivait parfois de s'arrêter brusquement dans sa plaidoirie et de quitter l'audience sans motif apparent.



Evidemment, son cerveau n'était plus en équilibre. Il dut cesser de plaider. Je le vois très rarement. »

C'est par ces paroles qu'Emma termina son récit, souvent interrompu par les larmes. Wilhem resta encore de longs instants avec elle, mais il dut la quitter pour chercher un gîte, puisque cette vieille maison familiale où il aurait été si heureux de rentrer était fermée. Il désirait, du reste, être seul pour mettre un peu d'ordre dans ses idées. Il lui semblait qu'il était revenu, lui, pour découvrir l'assassin de l'infortuné Verbeck.

Le jour suivant, il retourna chez M. Diérix, qui le reçut de la façon la plus amicale, en pleine lumière cette fois.

Alors il fut frappé de l'altération de ses traits et du changement qui s'était fait dans son caractère. Il était maigre, hâve, décharné, presque chauve. Ses paupières se soulevaient et s'abaissaient incessamment sous l'influence de mouvements nerveux; ses yeux ne se fixaient sur rien, et ses regards étaient oscillants, inquiets; on eût dit qu'il voulait voir derrière lui. Sa gaieté d'autrefois avait disparu. Il était grave, sombre, taciturne. Lorsque



son cousin lui parla du pauvre oncle, il ne put retenir ses larmes, dominer son agitation, et ce qu'il lui dit de l'événement ne lui apprit rien de nouveau. On n'avait jamais pu trouver le coupable; il n'en savait pas davantage, comme tout le monde.

« Alors rapportons-nous-en au hasard, ou plutôt à cet enchaînement fatal qui dirige tout, » lui répondit Wilhem.

Et lorsqu'il vit que son jeune cousin allait le quitter, Léopold s'informa de ses projets, mit généreusement sa bourse et son crédit à sa disposition. Mais le fiancé d'Emma était, nous le savons, revenu presque riche; il remercia donc son parent de sa générosité, et n'accepta que l'hospitalité dans l'ancienne maison de feu Bernard. Personne, jusqu'alors, n'avait voulu la louer, mais il n'éprouvait, lui, aucune terreur ridicule à l'habiter. Au contraire, il y rentrait avec une douce et respectueuse mémoire du passé. Il s'y installa le jour même. Son intention était d'y attendre l'encaissement de quelques créances solides qui devaient assurer sa situation de fortune, puis d'y ramener le plus vite possible sa jolie cousine, devenue enfin madame Kœnig.

C'est de cette même pièce où un misérable avait assassiné le bon Verbeck qu'il avait fait sa chambre à coucher. Aucun meuble n'en avait été enlevé, sauf le secrétaire; Wilhem l'avait remplacé par une grande table de travail, toujours entre les deux fenêtres, en face du lit. Mais tout cela n'éveillait dans l'esprit du jeune homme aucune lugubre pensée. Lorsque, seul, il parcourait ces vieilles choses du regard, il puisait dans le spectacle qu'elles lui offraient et dans les souvenirs qu'elles évoquaient la conviction de plus en plus profonde en son esprit que le ciel lui permettrait un jour de découvrir le lâche meurtrier.

D'un commun accord, les deux amoureux avaient fixé à un an plus tard la date de leur mariage, et ils commencèrent cette existence charmante de ceux qui ont le droit de compter sur un avenir de bonheur. Wilhem donnait à Emma tout le temps qu'il pouvait enlever à ses occupations, et assez souvent il voyait Diérix, qui semblait revenir à la vie ordinaire. Cependant sa bizarrerie préoccupait toujours son cousin, surtout depuis un fait inexplicable dont il avait été témoin.

Un jour, il était allé le trouver à l'audience — car il s'était remis aux affaires. Il lui avait dit qu'il terminerait sa plaidoirie vers quatre heures, mais, contre son attente, le temps s'était écoulé rapidement, et la tombée de la nuit le surprit au milieu de sa discussion. Alors, quand les gardes apportèrent de la lumière, il s'arrêta tout à coup, comme si la voix lui manquait brusquement, et, sans s'excuser, sans même prendre le temps de réunir ses papiers, il se glissa à travers la foule et disparut. Personne n'avait pu se rendre compte de ce qui lui était arrivé. Wilhem le pensa malade et courut après lui, mais il marchait si vite qu'il ne put le rejoindre qu'au moment où il franchissait le seuil de sa porte.

« Qu'as-tu donc ? lui dit-il, c'est de la folie ! Voyons, écoute-moi, sois donc plus calme ! »

Léopold ne répondit pas, et, se jetant dans son cabinet à peine éclairé par une petite lampe, dont la clarté n'aurait même pas suffi pour lire, il tomba dans un fauteuil. On entendait ses dents claquer les unes contre les autres. Kœnig lui prit les mains; elles étaient glacées. Ses yeux, brillants de fièvre, parcouraient avec effroi les angles les plus obscurs de la pièce. Malgré toutes ses instances pour qu'il acceptât ses soins, il le pria si énergi-

quement de le laisser seul, que Wilhem partit, désespéré de l'état dans lequel il le quittait.

Aussi, le lendemain, fut-il tout étonné de le voir arriver chez lui, malgré la répugnance qu'il avait toujours manifestée à rentrer dans la maison de la rue du Haut-Port. M. Diérix s'excusa de ce qui s'était passé la veille, et, de lui-même, proposa à son cousin d'aller faire une promenade dans la campagne.



Le temps, assez sombre jusqu'à cette heure de la journée, s'était subitement éclairci, et, à la grande joie de celui qui avait si longtemps habité les pays tropicaux, le soleil avait percé les nuages et réchauffait tout de ses rayons. Le côté de la rue où se trouvait le vieil hôtel de feu Bernard était dans l'ombre. Le fiancé d'Emma ne fit qu'un bond pour traverser la chaussée, et, là, il se retourna, pensant que Léopold l'avait suivi. A son grand étonnement, il l'aperçut au contraire sur le pas de la porte, jetant à droite et à gauche des regards effarés, et ne paraissant pas disposé à le rejoindre. Il l'appela.

« Non, non, » fit-il par signes, en remuant la tête.

Kœnig, stupéfait, traversa de nouveau la chaussée pour se rapprocher de son parent, qui lui dit aussitôt, de cette voix étranglée qu'il avait dans ses crises :

« Je te demande pardon, mais j'avais oublié un travail pressant ; je retourne chez moi. Je te reverrai ce soir ou demain ! »

Et, sans autre explication, il se mit à marcher à grands pas, en se glissant à l'ombre, le long des maisons. Dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose, Wilhem le suivit, et il assista alors à un spectacle tout à la fois bizarre et navrant.

L'avocat paraissait assez calme tant qu'il marchait à l'ombre, mais dès qu'il arrivait à un endroit fortement éclairé par les rayons du soleil, s'il avait un carrefour à traverser, il s'arrêtait un instant, regardait de tous côtés, attendait qu'il fût seul et, d'un bond, la tête baissée, courait jusqu'à l'ombre la plus proche.

Son cousin se tenait à quelques pas derrière lui, de façon à ne pas être vu, mais à un carrefour qu'il se préparait à traverser, il l'arrêta à temps, car une lourde voiture venait du côté opposé au soleil et il ne l'avait pas aperçue. Kœnig le tira à lui, et ils se trouvèrent en pleine lumière, au milieu de la voie.

L'étrange maniaque poussa aussitôt un cri rauque et voulut s'échapper, mais Wilhem le retint vigoureusement et lui dit :

« Ah ! ça, décidément, tu es fou ! Tu vas te faire tuer pour ne pas rester une seconde au soleil. On dirait vraiment que tu as peur de ton ombre ! »

A ces mots, Léopold devint affreusement pâle et fixa son sauveur, non pas d'un œil inquiet, troublé, comme cela lui arrivait fréquemment, mais avec un regard dur, profond, interrogateur. On eût dit qu'il voulait lire au fond de sa pensée. Sa voix était brutale, saccadée, presque menaçante, en lui disant :

« Quoi ! peur de quoi ? C'est toi qui es fou ! Je suis pressé, voilà tout ! Ah ! ah ! peur de mon ombre... de mon ombre ! ah ! ah !... mon ombre ! »

Et le malheureux riait, d'un rire d'insensé, à faire pleurer.

Puis il s'élança de l'autre côté de la rue, et son cousin le laissa aller, puisqu'il ne voulait pas de ses services.

Le soir même, Kœnig raconta tout à Emma, et celle-ci fut de son avis. Décidément le pauvre Diérix, qu'ils avaient cru guéri, perdait la raison. Il ne s'agissait plus que de le surveiller affectueusement. Malheureusement, moins d'un mois après, Wilhem tomba lui-même assez sérieusement malade d'un rhumatisme articulaire, qui affectait surtout son bras droit. Il ne pouvait s'en servir et fut obligé d'avoir recours à l'obligeance de son parent, qu'il avait revu et qui semblait plus calme.

Avec un dévouement parfait, l'avocat se mit à la disposition du patient, qui le chargea de sa correspondance, car il avait souvent des courriers auxquels il fallait répondre sans aucun retard.

Grâce à sa future femme, aucuns soins ne manquaient à notre héros. Malgré toutes ses prières, sachant bien que sa réputation était à l'abri du moindre soupçon, l'adorable enfant avait voulu se faire sa garde, et elle était rentrée dans sa petite chambre, au second étage de l'hôtel de la rue du Haut-Port.

Or, un soir que Wilhem avait passé la journée entière sans voir Léopold, et qu'il avait reçu plusieurs lettres auxquelles il était indispensable de répondre immédiatement, il l'envoya chercher. M. Diérix s'empessa d'accourir.

Au moment même où il franchissait le seuil de la maison, Emma était assoupie dans un fauteuil, et afin qu'elle pût reposer tranquillement, son fiancé avait descendu l'abat-jour de la lampe. La chambre était donc peu éclairée. Etendu sur son lit, l'ancien voyageur par amour rêvait au passé, et sa mémoire évoquait tous les événements qui lui étaient survenus depuis son départ de Gand, jusqu'à son installation dans cette même pièce où son oncle avait trouvé une fin si mystérieuse.

Soudain, il entendit Léopold monter l'escalier, puis il le reconnut qui, avant d'entrer, entre-bâillait la porte et parcourait la chambre du regard. Mais il était si bien habitué à cette singulière manie qu'il y fit à peine attention. Depuis longtemps, il avait remarqué cette bizarre précaution qu'il prenait toujours avant de pénétrer dans un endroit quelconque. Ou il craignait de rencontrer d'autres personnes que celles qu'il venait trouver et se garant, pour ainsi dire, contre la surprise, ou il agissait ainsi pour se rendre compte de la façon dont était éclairée la pièce dans laquelle il devait entrer.

Wilhem n'avait jamais pu être bien fixé à cet égard, mais il n'en plaignait pas moins son parent, et il respectait cette susceptibilité nerveuse qui devait être pour lui une intolérable souffrance.

« C'est toi ? lui demanda-t-il », en lui indiquant un siège.

Satisfait sans doute de son examen, Diérix poussa entièrement la porte, vint serrer doucement la main d'Emma qui avait ouvert les yeux, demanda avec affection de ses nouvelles au malade, et s'enquit du service qu'il réclamait de lui. Kœnig le lui dit et ils se mirent à causer de leurs affaires, à demi-voix, ce qui permit à la charmante enfant de clore de nouveau les paupières et de bientôt s'endormir complètement.

« Et bien ! fit l'avocat, lorsque son cousin lui eut minutieusement expliqué comment il devait mettre à jour sa correspondance, confie-moi ces lettres, j'y répondrai demain matin.

— Elles sont sur mon bureau, fit Wilhem ; la cousine va te les donner.

— Non, laisse-la dormir, je vais les prendre ! »

Et il se leva pour gagner la table placée, nous l'avons dit, entre les deux fenêtres, à l'endroit même où se trouvait jadis le secrétaire que l'assassin de l'oncle Bernard avait forcé.

Pendant ce temps, Kœnig avait instinctivement arrêté ses yeux sur le doux visage de sa fiancée, qui avait succombé à la fatigue, mais souriait en dormant.

« Je ne les trouve pas, dit brusquement Léopold, qui examinait tous les papiers épars sur le bureau, où sont-elles donc ?

— Sur la table, j'en suis certain, j'ai vu Emma les y ranger. Ce sont de grandes feuilles bleues. Tiens, là, au milieu ; je les reconnais d'ici !

— Non, mais non ! répétait Diérix, qui touchait fiévreusement à tout et passait devant les lettres sans les voir.

— Ah ! ça décidément tu es aveugle, mon bon ami ! Du reste, on n'y voit pas ici ; prends la lampe, au moins ! »

Et il enleva brusquement l'abat-jour. La lumière inonda la chambre et l'éclaira jusque dans les moindres angles.

La scène étrange qui se passa alors est difficile à décrire.

A ce subit éclat de la lumière, Léopold, debout entre la lampe et le mur, tendu d'un papier vert pâle, jeta un cri qui réveilla

la jeune fille et glaça de terreur Wilhem. Celui-ci se redressa épouvanté et, du geste, recommanda le silence à Emma.

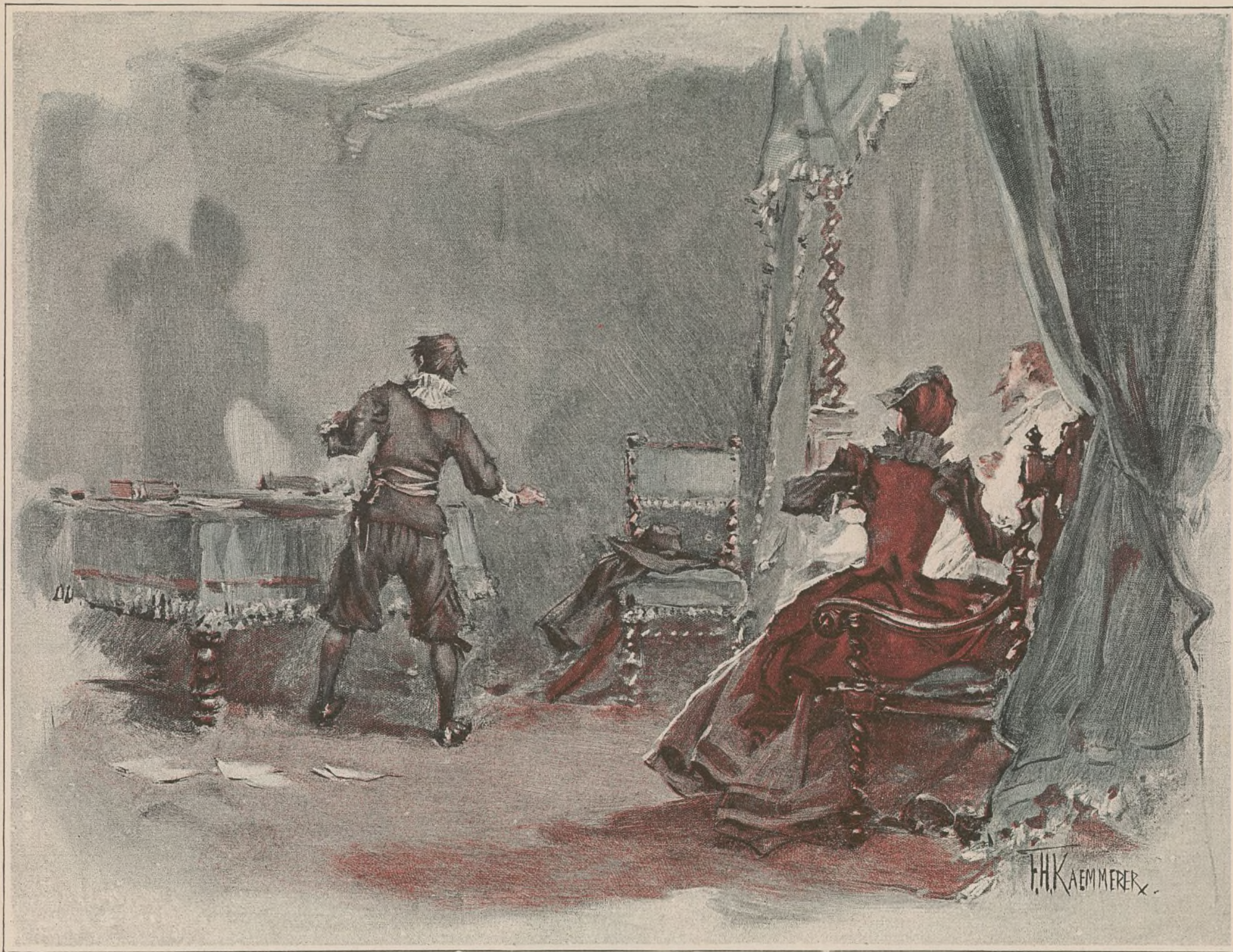
Toujours faisant face aux fenêtres et s'éloignant à reculons de la table, l'halluciné étendait ses mains tremblantes, en bégayant des mots incompréhensibles. Ses yeux ne quittaient pas une ombre, la sienne, qui se dessinait sur la muraille et, naturellement, grandissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la lampe. Ses jambes semblaient ne plus pouvoir le soutenir.

« Encore elle ! toujours elle ! malédiction ! murmurait-il,

en s'efforçant de détourner la tête, mais toutefois sans quitter l'ombre des yeux, avec ce mouvement oblique du regard qui lui était habituel. Me suivras-tu donc toujours ! Suis-je damné ! Grâce ! pardon ! »

Koenig se leva, courut à son cousin et lui mit la main sur l'épaule, en lui disant : « Qu'as-tu ? Reviens à toi ? Pourquoi donc as-tu peur de ton ombre ? »

L'avocat se retourna brusquement, les yeux hagards, les cheveux hérissés, la bouche crispée par un rictus affreux. Il répétait :



« Mon ombre ! mon ombre ! Mais je n'en n'ai plus d'ombre... il l'a emportée. Ah ! plutôt mourir que de souffrir ainsi ! »

— Mon pauvre ami », fit Wilhem en lui prenant le bras.

Diérix se dégagea brutalement. Sa voix était rauque, gutturale, profonde. On eût dit un autre individu enfermé en lui-même qui parlait. Son corps n'avait que des mouvements automatiques, comme sous la puissance d'une volonté étrangère.

« Taisez-vous, suppliait-il ; ah ! taisez-vous donc ! Eloignez la lumière. Peut-être va-t-elle m'accuser. Ah ! l'ombre, toujours l'ombre ! Il y a deux ans qu'elle ne me quitte pas. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? Pour me dénoncer ! »

— Mais Léopold, supplia son cousin à haute voix, c'est moi, c'est nous ; écoute-moi ! »

Et il le força à le regarder en face. Emma s'était approchée d'eux ; l'affolé les fixa un instant, puis ses regards se tournèrent soudain vers le lit, dont les couvertures rejetées traînaient à terre.

Il poussa alors un horrible sanglot et tomba à genoux en répétant : « Vous voyez, il n'y est plus ! Il est là-bas, dans son ombre ! Pardon ! oui, oui, c'est moi qui l'ai tué ! »

Koenig comprit tout.

« Ah ! monstre, misérable ! » fit-il, en le repoussant.

Et prenant sa fiancée dans ses bras, il s'éloigna avec horreur de l'infâme, contenant sa colère pour ne pas venger lui-même le malheureux Bernard.

Le silence s'était fait, silence terrible, navrant, désespéré, plein de haine et de terreur. Emma pleurait.

Ce fut le meurtrier qui, le premier, reprit la parole, toujours à genoux, convulsé, rampant sur le plancher.

« Oui, gémit-il de sa voix lugubre, oui, je suis un assassin ! Oui, j'ai frappé le meilleur des hommes... Je me souviens. Il était là, sur ce lit, endormi, je le croyais, et son testament était là-bas, dans un tiroir. Ce testament partageait son bien entre nous, je le savais, il me l'avait dit... Moi, je voulais tout, parce que j'aimais une femme, et je croyais que cette fortune me la donnerait. L'oncle Verbeck s'est réveillé au moment où je m'emparais de son testament. Alors j'ai perdu la tête, j'avais un couteau à la main, je l'ai frappé. Il est tombé, foudroyé ! Mais j'ai eu beau fuir, son ombre m'a poursuivi, je l'ai chaque jour à côté de moi. Elle m'apparaît partout, je ne suis plus seul ! Son ombre m'accompagne, toujours, toujours ! J'ai vécu vingt ans en deux années. Tenez ! Pardon, grâce, ne me trahissez pas, je rendrai tout ! Ah ! l'ombre, l'ombre vengeresse ! »

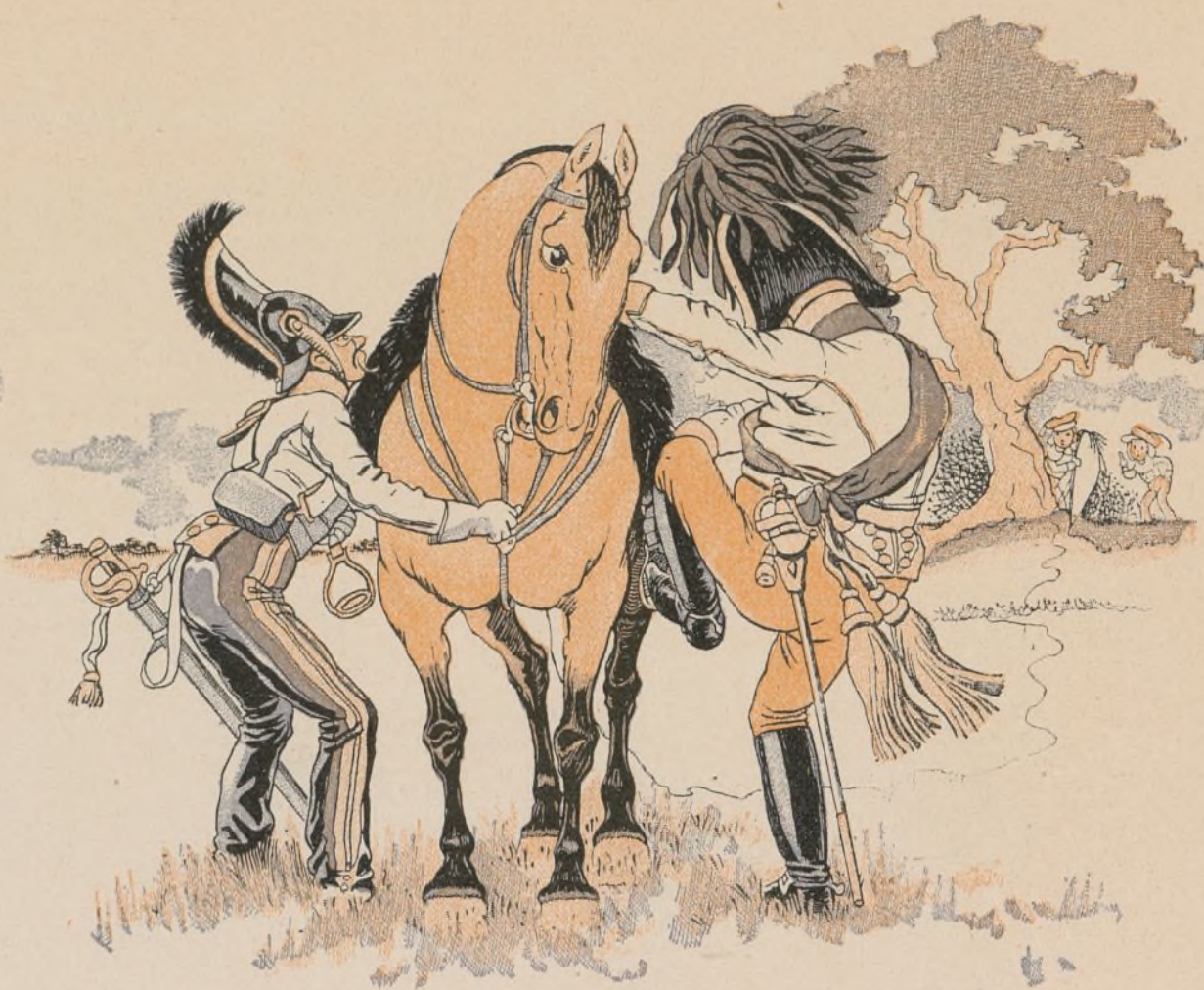
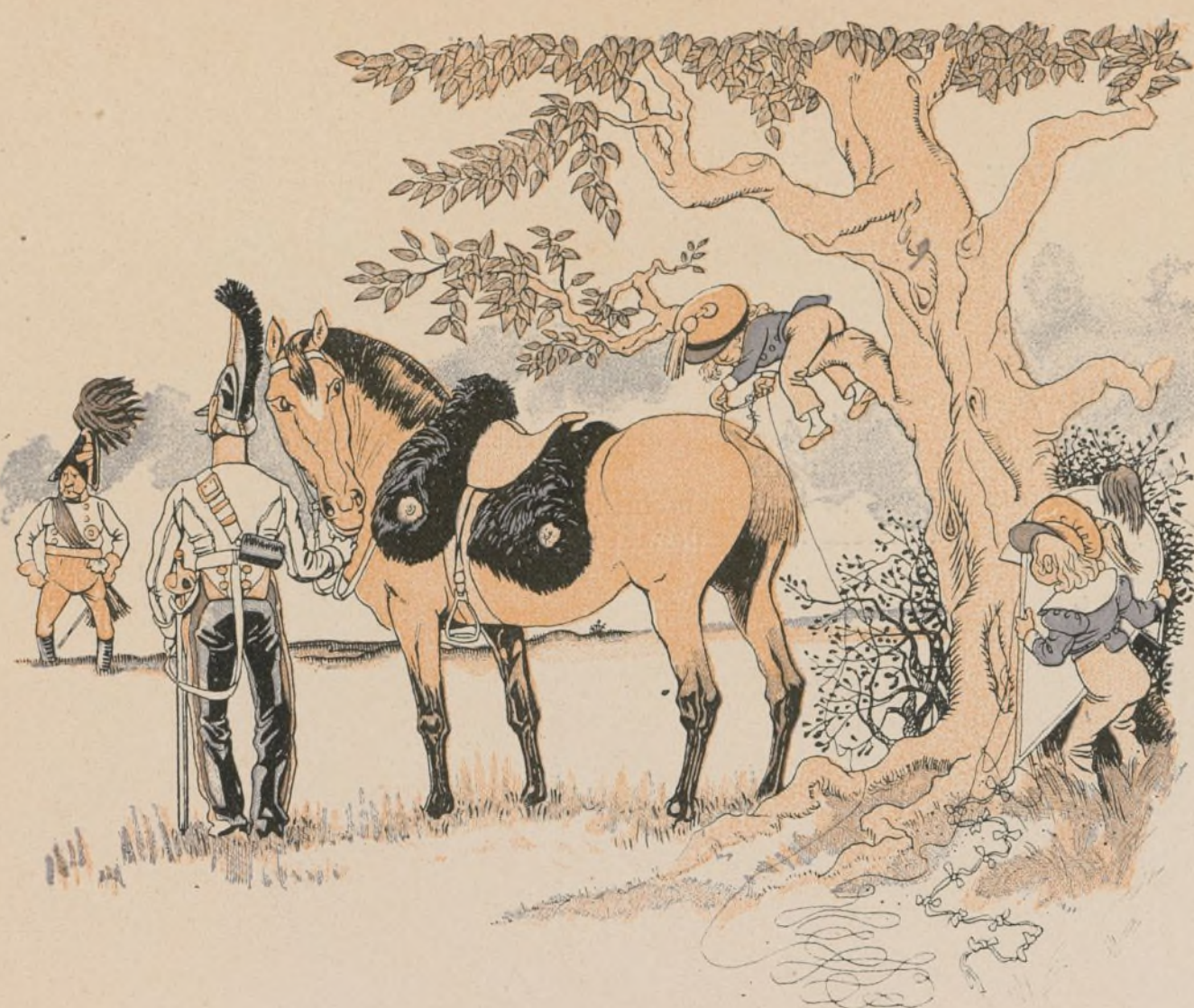
Et il s'étendit sur le sol, lourdement, comme une masse inerte.

Malgré l'horreur qu'il lui inspirait, Wilhem lui mit la main sur le cœur ; il ne battait plus. Alors il se laissa tomber sur un siège, épouvanté...

Lorsqu'il revint à lui, il vit Emma agenouillée à côté du cadavre de l'assassin qui, après avoir échappé à la justice des hommes, avait été trahi et tué par l'implacable remords !

RENÉ DE PONT-JEST.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer.)



LE GÉNÉRAL ET LE CERF-VOLANT

PAR CARAN D'ACHE

Ayuntamiento de Madrid



PEINT PAR PAUL GROLLERON.

[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

CHROMOTYPOGRAPHIE BOUSSOD, VALADON ET C^{ie}.

LES DERNIERS RETRANCHEMENTS

Ayuntamiento de Madrid

Figaro illustré

1891

TABLES DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

Janvier-Juin

SOMMAIRES DES NUMÉROS

X. — JANVIER

<i>Le Mystère de la nativité, de Maurice Bouchor</i> , par JEAN RICHEPIN; dessin de F. de MYRBACH	I ET III
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	II
<i>Les Livres d'étrennes</i> , par R. M.; illustrations de BOUTET DE MONVEL (<i>Xavière</i>) et de LAURENT-DESROUSSEAUX (<i>Reine des Bois</i>)	III
<i>Les quatre Coins</i> , nouveau jeu de combinaison, par GEORGES LAUN	IV
<i>Les Aventures de la famille Raton</i> , par JULES VERNE; illustrations en couleurs de F. de MYRBACH	I
<i>Une Fête au village</i> , par EUGÈNE DIAZ; illustrations de LOUIS MORIN	13
<i>Minuit, Chrétiens!</i> par GASTON SCHÉDLER; illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX	15
<i>L'habit de mon Oncle</i> , par LA MALENNE; illustrations de EUGÈNE COURBOIN	18

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Marinette, par GUSTAVE JACQUET.
Au Marché des Innocents, par F.-H. KAEMMERER.

COUVERTURE :

En course pour les étrennes, par JEAN BÉRAUD.

XI. — FÉVRIER

<i>Gérome dans son atelier</i> , par J.-L. GÉROME	V
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	VI
<i>Les Livres</i> , par R. M.	VII
<i>Sainte Blandine</i> , texte et dessin par GYP	VIII
<i>La Trique</i> , jeu nouveau par GEORGES LAUN	VIII
<i>Le Cours forcé</i> , histoire vraie, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS	21
<i>Le Moulin à vent</i> , par HENRY GRÉVILLE; illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI	26
<i>L'ami François</i> , par THÉODORE DE GRAVE; illustrations de ALBERT LYNCH	33
<i>Ma Photographie</i> , monologue de GROS-CLAUDE, dit par COQUELIN Cadet; photographies directes par CAMUS	38
<i>Mon chien Tom</i> , chanson d'enfants, musique de GEORGES FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY; illustration de ALBERT LYNCH	40

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Une halte au col de Mouzaïa, par ALFRED PARIS.
Le Moulin à vent, par LUCIUS ROSSI.

COUVERTURE :

Le tour du Lac, par LUCIEN DOUCET.

XII. — MARS

<i>Les Dahoméens au Jardin d'Acclimatation</i> , par T. G.; photographies directes	IX ET XI
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	X
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XII
<i>Le Ki-Ba-Kaou</i> , jeu nouveau, par GEORGES LAUN	XII
<i>Acquittée!</i> (1 ^{re} partie), par FORTUNÉ DU BOISGOBEY illustrations en couleurs de F. de MYRBACH	41
<i>Mère Nourrice</i> , par FRANÇOIS COPPÉE; illustrations en couleurs de RAFFAELLI	51
<i>Le Bésigue Chinois</i> , comédie par EDOUARD CADOL; illustrations de MENCINA-KREZ	53
<i>La Douche</i> , par ERHARD, illustrations de F. BAC	57

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Au Moulin-Rouge, par F. de MYRBACH.
Prenez garde à la peinture! par CHARLES DELORT.

COUVERTURE :

La Mi-Carême, par LUCIUS ROSSI.

XIII. — AVRIL

<i>Procession solennelle du Couronnement de LL. MM. II. l'Empereur et l'Impératrice de Russie, au Kremlin, le 15 mai 1883</i> , panorama de POILPOT (photographies directes), par T. G.	XIII ET XV
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	XIV
<i>Le dernier portrait de S. A. I. Mgr. le prince Napoléon</i> , reproduction directe d'une photographie de M. le comte Louis PRIMOLI	XIV
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XV
<i>La Porte de bronze au Vatican</i> , par PAUL RENOUD	XVI
<i>Tom et Bob</i> , par LUDOVIC HALÉVY; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	61
<i>Acquittée!</i> (2 ^e partie), par FORTUNÉ DU BOISGOBEY; illustrations en couleurs de F. de MYRBACH	67
<i>Berceuse</i> , par GASTON LEMAIRE; illustration de S. REICHAN	73
<i>Le Winning Post</i> , par PAUL DEVAUX; illustrations de CRAFTY	74

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

La Séance du Coiffeur, par ALBERT LYNCH.
Une Averse, par PIERRE OUTIN.

COUVERTURE :

Les Violettes, par F.-H. KAEMMERER.

XIV. — MAI

<i>Le Loup</i> , par JULES MACHARD (exposition des pastellistes)	XVII
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	XVIII
<i>S. A. Mgr. le prince Louis Napoléon</i> , (cliché de OTTO)	XVIII
<i>La dernière résidence du Prince Napoléon</i> , par T. G. (Reproduction directe)	XIX
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XX
<i>La légende de Juan Garin</i> , par MAURICE SPRONCK; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	81
<i>Acquittée!</i> (3 ^e partie), par FORTUNÉ DU BOISGOBEY; illustrations en couleurs de F. de MYRBACH	85
<i>Anne de Kerlaç</i> , par le comte E. de KÉRA-TRY; illustrations de JULES GIRARDET	93
<i>Zéphyrine</i> , monologue par PAUL POIRSON; illustrations de F. de MYRBACH	98

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

La légende de Juan Garin, par ALBERT LYNCH.
Le matin après le Bal, par A.-A. ANDERSON.

COUVERTURE :

Les Lilas, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

XV. — JUIN

<i>Le théâtre de Marie-Antoinette au Petit Trianon</i> , par T. G.; illustrations de F. de MYRBACH	XXI ET XXIII
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	XXII
<i>La Vache noire</i> , par VAN MARKE	XXIII
<i>La Mode</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET	XXIII
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XXIV
<i>Edward Spell</i> , par LYDIE PASCHKOFF; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	101
<i>Acquittée!</i> (4 ^e et dernière partie), par FORTUNÉ DU BOISGOBEY; illustrations en couleurs de F. de MYRBACH	105
<i>Urbain l'invincible</i> , par PAUL FOUCHER (clichés de PAUL NADAR)	113
<i>Le Crack</i> , par PAUL DEVAUX; illustrations de EUGÈNE COURBOIN	116

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Polichinelle et l'Aubergiste, par J.-G. VIBERT.
La fête du Patron, par VICTOR GILBERT.

COUVERTURE :

L'ouverture de la Pêche, par G. CLAIRIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

<i>Acquittée!</i>	XII, XIII, XIV, XV	<i>Berceuse</i>	XIII	<i>Dahoméens au Jardin d'Acclimatation (Les)</i>	XII
<i>Ami François (L')</i>	XI	<i>Bésigue Chinois (Le)</i>	XII	<i>Dernière résidence du Prince Napoléon (La)</i>	XIV
<i>Anne de Kerlaç</i>	XIV	<i>Cours forcé (Le)</i>	XI	<i>Douche (La)</i>	XII
<i>Aventures de la famille Raton (Les)</i>	X	<i>Crack (Le)</i>	XV	<i>Edward Spell</i>	XV

<i>Fête au Village (Une)</i>	X
<i>Habit de mon Oncle (L')</i>	X
<i>Ki-Ba-Kaou (Le)</i> (jeu nouveau)	XII
<i>Légende de Juan Garin (La)</i>	XIV
<i>Livres (Les)</i>	X, XI, XII, XIII, XIV, XV
<i>Ma photographie</i>	XI
<i>Mère Nourrice</i>	XII
<i>Minuit, Chrétiens !</i>	X
<i>Mode (La)</i>	XV

<i>Mois Parisien (Le)</i>	X, XI, XII, XIII, XIV, XV
<i>Mon chien Tom</i>	XI
<i>Moulin à vent (Le)</i>	XI
<i>Mystère de la Nativité (Le)</i>	X
<i>Prince Louis Napoléon (S. A.)</i>	XIV
<i>Prince Napoléon (S. A. I.)</i>	XIII
<i>Procession solennelle du couronnement de LL. MM. II. l'Empereur et l'Impératrice de Russie, au Kremlin</i>	XIII

<i>Quatre Coins (Les)</i> (jeu nouveau)	X
<i>Sainte Blandine</i>	XI
<i>Théâtre de Marie-Antoinette au Petit Trianon (Le)</i>	XV
<i>Tom et Bob</i>	XIII
<i>Trique (La)</i> (jeu nouveau)	XI
<i>Urbain l'invincible</i>	XV
<i>Winning Post (Le)</i>	XIII
<i>Zéphyrine</i>	XIV

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

BOISGOBEY (Fortuné du). <i>Le Cours forcé</i>	XI
— <i>Acquittée !</i>	XII, XIII, XIV, XV
CADOL (Édouard). <i>Le Bésigue Chinois</i>	XII
CHANCENAY (Claire de). <i>La Mode</i>	XV
COPPÉE (François). <i>Mère Nourrice</i>	XII
DEVAUX (Paul). <i>Le Winning Post</i>	XIII
— <i>Le Crack</i>	XV
DÉZAMY (Adrien). <i>Chansons d'Enfants : Mon chien Tom</i>	XI
DIAZ (Eugène). <i>Une Fête au village</i>	X
ERHARD (Georges). <i>Une Douche</i>	XII
FOUCHER (Paul). <i>Urbain l'invincible</i>	XV
FRAGEROLLE (G.). <i>Chansons d'Enfants : Mon chien Tom</i>	XI
GRANDVILLE (La). <i>Le Mois Parisien</i>	X, XI, XII, XIII, XIV, XV

GRAVE (Théodore de). <i>L'Ami François</i>	XI
GRÉVILLE (Henry). <i>Le Moulin à vent</i>	XI
GROSCLAUDE. <i>Ma Photographie</i>	XI
GYP. <i>Sainte Blandine</i>	XI
HALÉVY (Ludovic). <i>Tom et Bob</i>	XIII
KÉRATRY (comte E. de). <i>Anne de Kerlaç</i>	XIV
LAUN (Georges). <i>Jeux nouveaux : Les quatre Coins</i>	X
— <i>La Trique</i>	XI
— <i>Le Ki-Ba-Kaou</i>	XII
LEMAIRE (Gaston). <i>Berceuse</i>	XIII
MALENNE (La). <i>L'habit de mon Oncle</i>	X
PASCHKOFF (Lydie). <i>Edward Spell</i>	XV
POIRSON (Paul). <i>Zéphyrine</i>	XIV
RICHEPIN (Jean). <i>Le Mystère de la Nativité</i>	X

R. M. <i>Les Livres</i>	X, XI, XII, XIII, XIV, XV
SCHAEGLER (Gaston). <i>Minuit, Chrétiens !</i>	X
SPRONCK (M.). <i>La légende de Juan Garin</i>	XIV
T. G. <i>Les Dahoméens au Jardin d'Acclimatation</i>	XII
— <i>Procession solennelle du Couronnement de LL. MM. II. l'Empereur et l'Impératrice de Russie au Kremlin</i>	XIII
— <i>La dernière résidence du prince Napoléon</i>	XIV
— <i>Le Théâtre de Marie-Antoinette au Petit Trianon</i>	XV
VERNE (Jules). <i>Les Aventures de la famille Raton</i>	X

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ANDERSON (A.-A.). <i>Le matin après le Bal</i>	XIV
BAC (Ferdinand). <i>Une Douche</i>	XII
BÉRAUD (J.). <i>En Course pour les Étrennes</i> (Couverture)	X
BOUTET DE MONVEL. <i>Xavière</i>	X
CLAIRIN (J.). <i>L'ouverture de la Pêche</i> (Couverture)	XV
COURBOIN (Eugène). <i>Le Crack</i>	XV
— <i>L'Habit de mon Oncle</i>	X
CRAFTY. <i>Le Winning Post</i>	XIII
DELORT (Ch.). <i>Prenez garde à la peinture !</i>	XII
DOUCET (Lucien). <i>Le tour du Lac</i> (Couverture)	XI
GÉROME (J.-L.). <i>Gérome dans son atelier</i>	XI
GILBERT (Victor). <i>La fête du Patron</i>	XV
GIRARDET (Jules). <i>Anne de Kerlaç</i>	XIV
GYP. <i>Sainte Blandine</i>	XI
JACQUET (Gustave). <i>Marinette</i>	X
KAEMMERER (F.-H.). <i>Au Marché des Innocents</i>	X
KAEMMERER (F.-H.). <i>Les Violettes</i> (Couverture)	XIII

LAURENT-DESROUSSEAUX. <i>Minuit, Chrétiens ! Reine des Bois</i>	X
LEMAIRE (M ^{me} Madeleine). <i>Les Lilas</i> (Couverture)	XIV
LYNCH (Albert). <i>L'Ami François</i>	XI
— <i>Edward Spell</i>	XV
— <i>La légende de Juan Garin</i>	XIV
— <i>Mon chien Tom</i>	XI
— <i>Tom et Bob</i>	XIII
MACHARD (Jules). <i>Le Loup</i>	XIV
MARKE (Van). <i>La Vache noire</i>	XV
MENCINA-KREZ. <i>Le Bésigue Chinois</i>	XII
MORIN (Louis). <i>Une Fête au Village</i>	X
MYRBACH (F. de). <i>Acquittée !</i>	XII, XIII, XIV, XV
— <i>Les Aventures de la famille Raton</i>	X
— <i>Le Mystère de la Nativité</i>	X
— <i>Le Théâtre de Marie-Antoinette au Petit Trianon</i>	XV
— <i>Zéphyrine</i>	XIV
OUTIN (Pierre). <i>Une averse</i>	XIII
PARIS (Alfred). <i>Le Cours forcé</i>	XI

PHOTOGRAPHIES DIRECTES : <i>Ma Photographie</i> , d'après COQUELIN CADET. Clichés de CAMUS	XI
— <i>Les Dahoméens au Jardin d'Acclimatation</i>	XII
— <i>S. A. I. Mgr le Prince Napoléon</i> (son dernier portrait)	XII
— <i>La dernière résidence du prince Napoléon</i>	XIV
— <i>Urbain l'invincible</i> . Clichés de NADAR	XV
— <i>S. A. I. Mgr le Prince Louis Napoléon</i> . Cliché de OTTO	XIV
POILPOT. <i>Procession solennelle du Couronnement de LL. MM. II. l'Empereur et l'Impératrice de Russie</i> (panorama)	XIII
RAFFAELLI. <i>Mère Nourrice</i>	XII
REICHAN. <i>Berceuse</i>	XIII
RENOUARD (Paul). <i>La porte de bronze au Vatican</i>	XIII
ROSSI (Lucius). <i>La Mi-Carême</i> (Couverture)	XII
— <i>Le Moulin à vent</i>	XI
VIBERT (J.-G.). <i>Polichinelle et l'Aubergiste</i>	XV

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

X. — JANVIER	
<i>Marinette</i> , par GUSTAVE JACQUET, en regard de la page	IV
<i>Au Marché des Innocents</i> , par F.-H. KAEMMERER, en regard de la page	14
XI. — FÉVRIER	
<i>Une Halte au col de Mouzaita</i> , par ALFRED PARIS, en regard de la page	22
<i>Le Moulin à vent</i> , par LUCIUS ROSSI, en regard de la page	30

XII. — MARS	
<i>Au Moulin-Rouge</i> , par F. DE MYRBACH, en regard de la page	46
<i>Prenez garde à la Peinture</i> , par CHARLES DELORT, en regard de la page	56
XIII. — AVRIL	
<i>La Séance du Coiffeur</i> , par ALBERT LYNCH, en regard de la page	64
<i>L'Averse</i> , par PIERRE OUTIN, en regard de la page	72

XIV. — MAI	
<i>La Légende de Juan Garin</i> , par ALBERT LYNCH, en regard de la page	82
<i>Le matin après le Bal</i> , par A.-A. ANDERSON, en regard de la page	92
XV. — JUIN	
<i>Polichinelle et l'Aubergiste</i> , par J.-G. VIBERT, en regard de la page	XXIV
<i>La fête du Patron</i> , par VICTOR GILBERT, en regard de la page	112

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

JANVIER. — <i>En Course pour les Étrennes</i> , par JEAN BÉRAUD.
FÉVRIER. — <i>Le tour du Lac</i> , par LUCIEN DOUCET.

MARS. — <i>La Mi-Carême</i> , par LUCIUS ROSSI.
AVRIL. — <i>Les Violettes</i> , par F.-H. KAEMMERER.

MAI. — <i>Les Lilas</i> , par Madame MADELEINE LEMAIRE.
JUIN. — <i>L'ouverture de la Pêche</i> , par GEORGES CLAIRIN.

TABLES DES MATIÈRES

DEUXIÈME SEMESTRE

Juillet-Décembre

SOMMAIRES DES NUMÉROS

XVI. — JUILLET

<i>Mademoiselle Félicia Mallet</i> , dans <i>Figaro-Revue</i> (reproduction directe, cliché de CAMUS)	I
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	II
<i>La Dernière Cartouche</i> , d'ALPHONSE DE NEUVILLE, par T. G.	III
<i>Les Livres</i> , par R. M.	III
<i>Figaro-Revue</i> , par P. F.	III
<i>La Mode</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET	III
<i>L'Amour héroïque</i> , vaudeville chinois par le général TCHENG-KI-TONG; illustrations en couleurs de FÉLIX RÉGAMEY	I
<i>Alegria</i> , duetto en un acte, par QUATRELLES; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH	7
<i>Les Drapeaux de la France</i> , par le commandant D...; illustrations en couleurs de PAUL JAZET	10
<i>Le Tzar et la Tzarine</i> . « Les Rois chez eux », par LYDIE PASCHKOFF; photographies directes	13
<i>Un Duel chez le coiffeur</i> , par MAURICE VAUCAIRE; illustrations de A. GUILLAUME	18
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Persée et Andromède</i> , par BRYANT HOOK.	
<i>Où sont-ils ?</i> par PAUL GROLLERON.	
COUVERTURE :	
<i>Yachting</i> , par ALBERT LYNCH.	

XVII. — AOUT

<i>Le monument de Victor Hugo</i> , reproduction directe de la maquette en plâtre exécutée par le sculpteur AUGUSTE RODIN, par P. F.	V ET VII
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	VI
<i>La Mode</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET	VII
<i>La Mêlée; le Tout au blanc</i> , jeux nouveaux par G. LAUN	VIII
<i>Louis XIV en gondole</i> , épisode de la diplomatie vénitienne, par CHARLES YRIARTE; illustrations en couleurs de MAURICE LELOIR	21
<i>Marine</i> , poésie de ANDRÉ LEMOYNE, illustrations en couleurs de THÉODORE WEBER	26
<i>Les Profondeurs de Kyamo</i> , par J.-H. ROSNY; illustrations en couleurs de EDWIN LORD WEEKS	27
<i>Dans le Brouillard</i> , par JEANNE MAIRET; illustrations de A. EDELFEIT	33
<i>Permission de vingt-quatre heures</i> , par JULES MOINAUX; illustrations de STEINLEIN	37
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Les voilà !</i> par PAUL GROLLERON.	
<i>La Fête de papa</i> , par VICTOR GILBERT.	
COUVERTURE :	
<i>Dans la Montagne</i> , par GUSTAVE JACQUET.	

XVIII. — SEPTEMBRE

<i>La Caravane égyptienne au Jardin d'Acclimatation</i> (reproduction directe), par T. G.	IX ET XI
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	X
<i>Le Yacht impérial allemand le « Hohenzollern »</i> , reproduction directe	X
<i>La Mode</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET	XI
<i>La Demoiselle d'honneur</i> , par AUGUSTIN FILON; illustrations en couleurs de S. REJCHAN	41
<i>Les Pommes de Saint-Jean</i> , par JEAN RAMEAU; illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX	45
<i>La Noël de Lucette</i> , par HENRI GRÉVILLE; illustrations en couleurs de ANDRÉ BROUILLET	49
<i>Une Commission locale</i> , par LUCIEN DESCAVES; illustrations de EUGÈNE BULAND	57
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>La Demoiselle d'honneur</i> , par STANISLAS REJCHAN.	
<i>Isabelle</i> , par GUSTAVE JACQUET.	
COUVERTURE :	
<i>Pêcheuse de Moules</i> , par TH. DEYROLLES.	

XIX. — OCTOBRE

<i>Flagrant Délit</i> , de THÉODORE RIBOT	XIII
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	XIV
<i>La statue du général Faidherbe à Bapaume</i> , par le sculpteur LOUIS NOEL	XIV
<i>La statue de Garibaldi à Nice</i> , par le sculpteur DELOYE	XV
<i>La Mode</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET	XV
<i>La Course monôme</i> , jeu nouveau, par G. LAUN	XVI
<i>Monsieur Troubadin</i> (1 ^{re} partie), par P. CARO; illustrations en couleurs de FRAIPONT	61
<i>Femmes japonaises</i> , par PIERRE LOTI; illustrations en couleurs de SEIKI KOROUA	67
<i>Le Perdreau</i> , par THÉODORE DE GRAVE; illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX	73
<i>Un Duel de maîtres d'armes</i> , par VIGEANT; illustrations de FRÉDÉRIC RÉGAMEY	78
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Jeanne d'Arc</i> , par J.-J. HENNER.	
<i>Envahissement de domicile</i> , par EUGÈNE LAMBERT.	
COUVERTURE :	
<i>Les Vendanges</i> , par ÉMILE ADAN.	

XX. — NOVEMBRE

<i>Arrêtez !...</i> par JEAN BÉRAUD	XVII
<i>Le Mois Parisien</i> , par LA GRANDVILLE	XVIII
<i>S. Exc. M. de Giers, ministre des affaires étrangères de S. M. l'Empereur de Russie</i>	XVIII
<i>Explosion d'un caisson</i> , par A. PARIS; le <i>Pansement</i> , par L. MARCHETTI. (Illustrations pour les <i>Récits de Guerre</i>)	XIX
<i>Les Livres</i> , par R. M.	XIX
<i>La Mode</i> , par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET	XIX
<i>Les deux Rougets de Montagneau</i> , par HENRI ALLAIS; illustrations en couleurs de EUGÈNE COURBOIN	81
<i>Monsieur Troubadin</i> (2 ^e partie), par P. CARO; illustrations en couleurs de FRAIPONT	85
<i>Conte de Noël</i> , paroles de FERDINAND FABRE, musique de madame UGALDE; illustrations en couleurs de GUILLAUME DUBUFE FILS	91
<i>Guillerm Abgrall</i> , par N. QUEILLIEN; illustrations de F.-A. MUENIER	93
<i>Les Apparitions et leur constatation scientifique</i> , par CAMILLE FLAMMARION; illustrations de E. GRASSET	97
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Le galant Jardinier</i> , par PIERRE OUTIN.	
<i>Les deux Rivaux</i> , par F.-H. KAEMMERER.	
COUVERTURE :	
<i>Le premier Lapin</i> , par ANDRÉ BROUILLET.	

XXI. — DÉCEMBRE

<i>Le Saint-Pleur</i> , par JEAN RICHPIN; illustrations en couleurs de EUGÈNE GRASSET	101
<i>Le mariage de Miquette</i> , par GYP; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH	111
<i>L'Ombre de feu Bernard</i> , par RENÉ DE PONTJEST; illustrations en couleurs de F.-H. KAEMMERER	117
<i>Le Général et le Cerf-volant</i> , dessins en couleurs de CARAN D'ACHE	124
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS (DOUBLE FORMAT) :	
<i>En Forêt</i> , par CHARLES DELORT.	
<i>La Balançoire</i> , par FRANÇOIS FLAMENG.	
<i>Les derniers Retranchements</i> , par PAUL GROLLERON.	
COUVERTURE :	
<i>La Commère de 1892</i> , par JEAN BÉRAUD.	

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

<i>Alegria</i>	XVI	<i>Course monôme (La)</i> (jeu nouveau)	XIX	<i>Duel de maîtres d'armes (Un)</i>	XIX
<i>Amour héroïque (L')</i>	XVI	<i>Dans le Brouillard</i>	XVII	<i>Femmes japonaises</i>	XIX
<i>Apparitions (Les)</i>	XX	<i>Demoiselle d'honneur (La)</i>	XVIII	<i>Figaro-Revue</i>	XVI
<i>Caravane Égyptienne au Jardin d'Acclimatation</i>	XVIII	<i>Dernière Cartouche (La)</i>	XVI	<i>Général et le Cerf-volant (Le)</i>	XXI
<i>Commission locale (Une)</i>	XVIII	<i>Deux Rougets de Montagneau (Les)</i>	XX	<i>Guillerm Abgrall</i>	XX
<i>Conte de Noël</i> (musique)	XX	<i>Drapeaux de la France (Les)</i>	XVI	<i>Livres (Les)</i>	XVI, XVII, XX
		<i>Duel chez le coiffeur (Un)</i>	XVI	<i>Louis XIV en Gondole</i>	XVII

Mariage de Miquette (Le)	XXI
Marine	XVII
Mêlée (La) (jeu nouveau)	XVII
Mode (La)	XVI, XVII, XVIII, XIX, XX
Mois Parisien (Le)	XVI, XVII, XVIII, XIX, XX
Monsieur Troubadin	XIX, XX

Monument de Victor Hugo	XVII
Noël de Lucette (La)	XVIII
Ombre de feu Bernard (L')	XXI
Perdreau (Le)	XIX
Permission de vingt-quatre heures	XVIII
Pommes de Saint-Jean (Les)	XVIII

Profondeurs de Kyamo (Les)	XVII
Saint-Pleur (Le)	XXI
Tout au blanc (jeu nouveau)	XVII
Tzar et la Tzarine (Le) « Les Rois chez eux »	XVI

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ALLAIS (Henri). <i>Les deux Rougets de Montagneau</i>	XX
CARO (P.). <i>Monsieur Troubadin</i>	XIX, XX
CHANCENAY (Claire de). <i>La Mode</i>	XVI, XVII, XVIII, XIX, XX
D. (commandant). <i>Les Drapeaux de la France</i>	XVI
DESCAVES (Lucien). <i>Une Commission locale</i>	XVIII
FABRE (Ferdinand). <i>Noël languedocien</i>	XX
FILON (Augustin). <i>La Demoiselle d'honneur</i>	XVIII
FLAMMARION (Camille). <i>Les Apparitions</i>	XX
GRANDVILLE (La). <i>Le Mois Parisien</i>	XVI, XVII, XVIII, XIX, XX
GRAVE (Théodore de). <i>Le Perdreau</i>	XIX
GRÉVILLE (Henri). <i>La Noël de Lucette</i>	XVIII

GYP. <i>Le Mariage de Miquette</i>	XXI
LAUN (Georges). <i>Jeux nouveaux : La Mêlée</i>	XVII
— <i>Le Tout au blanc</i>	XVII
— <i>La Course monôme</i>	XIX
LEMOYNE (André). <i>Marine</i>	XVII
LOTI (Pierre). <i>Femmes Japonaises</i>	XIX
MAIRET (Jeanne). <i>Dans le Brouillard</i>	XVII
MOINAUX (Jules). <i>Permission de vingt-quatre heures</i>	XVII
PASCHKOFF (Lydie). <i>Le Tzar et la Tzarine</i>	XVI
« Les Rois chez eux »	XVI
P. F. <i>Le monument de Victor-Hugo</i>	XVII
— <i>Figaro-Revue</i>	XVI
PONT-JEST (René de). <i>L'Ombre de feu Bernard</i>	XXI

QUATRELLES. <i>Alegria</i>	XVI
QUEILLIEN (N.). <i>Guillerm Abgrall</i>	XX
RAMEAU (Jean). <i>Les Pommes de Saint-Jean</i>	XVIII
RICHEPIN (Jean). <i>Le Saint-Pleur</i>	XXI
R. M. <i>Les Livres</i>	XVI, XVII, XX
ROSNY J.-H. <i>Les profondeurs de Kyamo</i>	XVII
TCHENG-KI-TONG. <i>L'Amour héroïque</i>	XVI
T. G. <i>La dernière Cartouche</i>	XVI
— <i>La Caravane égyptienne au Jardin d'Acclimatation</i>	XVII
UGALDE (Delphine). <i>Conte de Noël</i>	XX
VAUCAIRE (Maurice). <i>Un Duel chez le coiffeur</i>	XVI
VIGEANT. <i>Un Duel de maîtres d'armes</i>	XIX
YRIARTE (Charles). <i>Louis XIV en gondole</i>	XVII

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ADAN (Emile). <i>Les Vendanges</i> (Couverture)	XIX
BÉRAUD (Jean). <i>Arrêtez !</i>	XX
— <i>La Commère de 1892</i> (Couverture)	XXI
BROUILLET (André). <i>Le premier Lapin</i>	XX
— (Couverture)	XX
— <i>La Noël de Lucette</i>	XVIII
BRYANT HOOK. <i>Persée et Andromède</i>	XVI
BULAND (Eugène). <i>Une Commission locale</i>	XVIII
CARAN D'ACHE. <i>Le Général et le Cerf-volant</i>	XXI
COURBOIN (Eugène). <i>Les deux Rougets de Montagneau</i>	XX
DELORT (Charles). <i>En Forêt</i>	XXI
DELOYE. <i>La statue de Garibaldi à Nice</i>	XIX
DEYROLLES (Th.). <i>Pêcheuse de moules</i> (Couverture)	XVIII
DUBUFE FILS (Guillaume). <i>Conte de Noël</i>	XX
EDELFEIT (A.). <i>Dans le Brouillard</i>	XVII
FLAMENG (François). <i>La Balançoire</i>	XXI
FRAIPONT (G.). <i>Monsieur Troubadin</i>	XIX, XX
GILBERT (Victor). <i>La Fête de papa</i>	XVII
GRASSET (Eugène). <i>Les Apparitions</i>	XX
— <i>Le Saint-Pleur</i>	XXI
GROLLERON (Paul). <i>Où sont-ils ?</i>	XVI
— <i>Les derniers retranchements</i>	XXI

GROLLERON (Paul). <i>Les voilà !</i>	XVII
GUILLAUME (A.). <i>Un Duel chez le coiffeur</i>	XVI
HENNER (J.-J.). <i>Jeanne d'Arc</i>	XIX
JACQUET (Gustave). <i>Isabelle</i>	XVIII
— <i>Dans la Montagne</i> (Couverture)	XXII
JAZET (Paul). <i>Les Drapeaux de la France</i>	XVI
KAEMMERER (J.-H.). <i>Les deux Rivaux</i>	XX
— <i>L'Ombre de feu Bernard</i>	XXI
LAMBERT (Eugène). <i>Envahissement de domicile</i>	XIX
LAURENT-DESROUSSEAUX. <i>Le Perdreau</i>	XIX
— <i>Les Pommes de Saint-Jean</i>	XVIII
LELOIR (Maurice). <i>Louis XIV en Gondole</i>	XVII
LYNCH (Albert). <i>Le Mariage de Miquette</i>	XXI
— <i>Yachting</i> (Couverture)	XVI
MARCHETTI. <i>Le Pansement</i>	XX
MUENIER (J.-A.). <i>Guillerm Abgrall</i>	XX
MYRBACH (F. de). <i>Alegria</i>	XVI
NEUVILLE (Alph. de). <i>La Dernière Cartouche</i>	XVI
NOËL (Louis). <i>La Statue du général Faidherbe à Bapaume</i>	XIX
OUTIN (Georges). <i>Le galant Jardinier</i>	XX
PARIS (A.). <i>Explosion d'un caisson</i>	XX

RÉGAMEY (Félix). <i>L'Amour héroïque</i>	XVI
RÉGAMEY (Frédéric). <i>Un Duel de maîtres d'armes</i>	XIX
REJCHAN (S.). <i>La demoiselle d'honneur</i>	XVIII
REPRODUCTIONS DIRECTES : <i>La Caravane égyptienne au Jardin d'Acclimatation</i>	XVIII
— <i>M. de Giers</i>	XX
— <i>Le Tzar et la Tzarine</i>	XVI
— <i>Mademoiselle Félicia Mallet dans « Figaro-Revue »</i>	XVI
— <i>Le Yacht impérial allemand « Hohenzollern »</i>	XVIII
RIBOT (Th.). <i>Flagrant Délit</i>	XIX
RODIN (Auguste). <i>Le monument de Victor Hugo</i>	XVII
SEIKI-KOROUA. <i>Femmes Japonaises</i>	XIX
STEINLEIN. <i>Permission de vingt-quatre heures</i>	XVII
VALLET (Louis). <i>La Mode</i>	XVI, XVII, XVIII, XIX, XX
WEBER (Théodore). <i>Marine</i>	XVII
WEEKS (Edwin Lord). <i>Les profondeurs de Kyamo</i>	XVII

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

XVI. — JUILLET	
<i>Persée et Andromède</i> , par BRYANT HOOK, en regard de la page	6
<i>Où sont-ils ?</i> par PAUL GROLLERON, en regard de la page	12

XVII. — AOUT	
<i>Les voilà !</i> par PAUL GROLLERON, en regard de la page	VIII
<i>La Fête de papa</i> , par VICTOR GILBERT, en regard de la page	36

XVIII. — SEPTEMBRE	
<i>La Demoiselle d'honneur</i> , par S. REJCHAN, en regard de la page	42
<i>Isabelle</i> , par GUSTAVE JACQUET, en regard de la page	56

XIX. — OCTOBRE	
<i>Jeanne d'Arc</i> , par J.-J. HENNER, en regard de la page	XVI
<i>Envahissement de domicile</i> , par EUGÈNE LAMBERT, en regard de la page	72

XX. — NOVEMBRE	
<i>Le galant Jardinier</i> , par P. OUTIN, en regard de la page	84
<i>Les deux Rivaux</i> , par F.-H. KAEMMERER, en regard de la page	96

XXI. — DÉCEMBRE	
<i>En Forêt</i> , par CHARLES DELORT, page	101
<i>La Balançoire</i> , par FRANÇOIS FLAMENG, en regard de la page	116
<i>Les derniers Retranchements</i> , par PAUL GROLLERON, en regard de la page	124
(Ces trois primes doivent être pliées par le milieu et montées sur onglet).	

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

JUILLET. — *Yachting*, par ALBERT LYNCH.
AOUT. — *Dans la Montagne*, par G. JACQUET.

SEPTEMBRE. — *Pêcheuse de Moules*, par TH. DEYROLLES.
OCTOBRE. — *Les Vendanges*, par EMILE ADAN.

NOVEMBRE. — *Le premier Lapin*, par A. BROUILLET.
DÉCEMBRE. — *La Commère de 1892*, par JEAN BÉRAUD.



TERRES CUITES D'ART

MARBRES ET BRONZES

G. CHINEAU

ÉDITEUR

7, Rue Royale

Maison principale

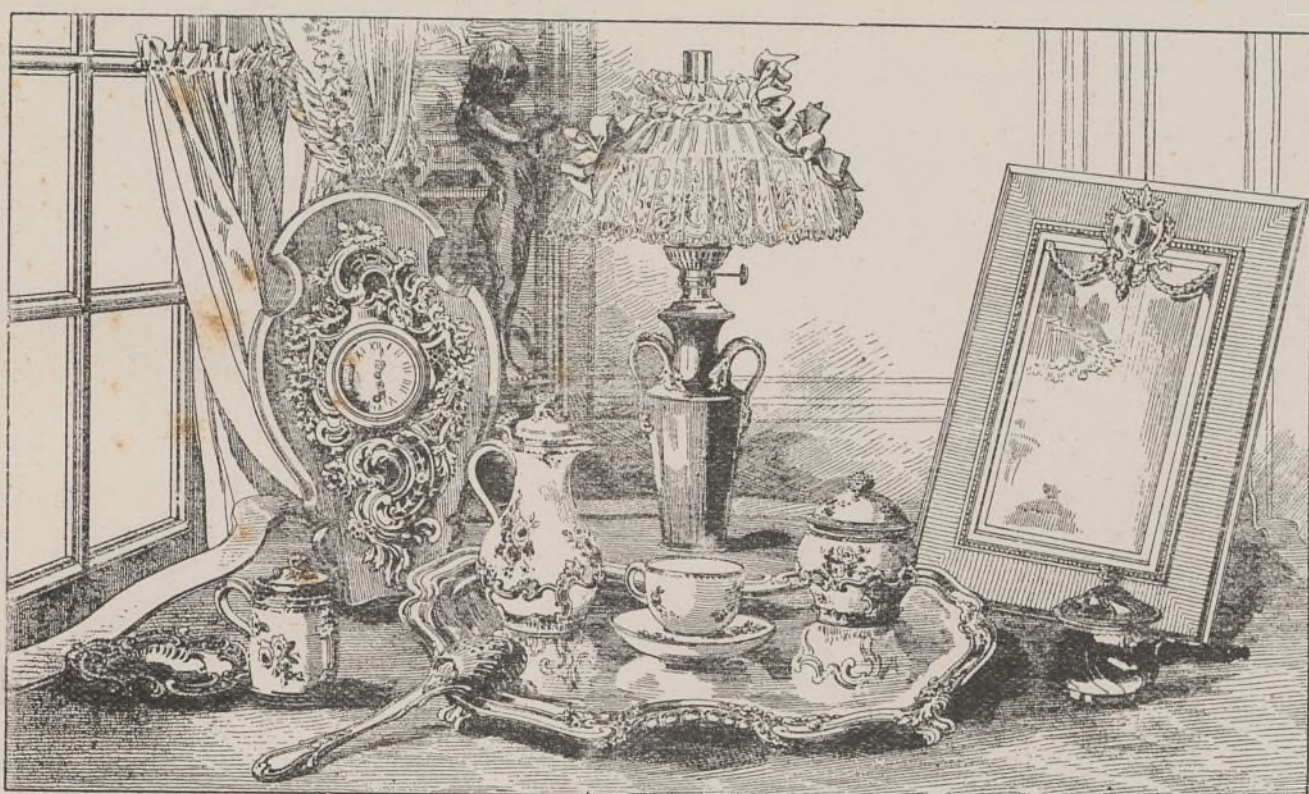
10, Boulevard Poissonnière
PARIS

Ateliers et Manufacture

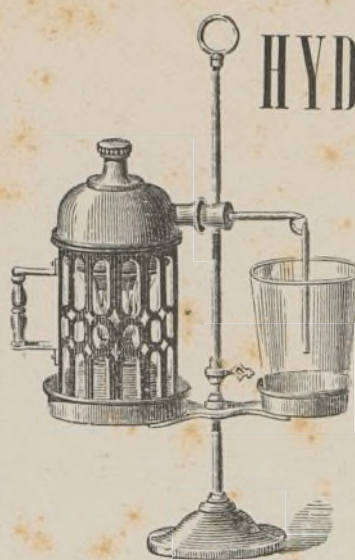
30, RUE TROYON (SÈVRES)

Prix du Catalogue artistique complet,
40 héliogravures en couleurs . . . 5 fr.

Remboursable au premier achat.



3, rue Lasquier Boin-Cabuzet Orfèvre



HYDROTHERAPIE CHEZ SOI

Récompenses aux Expositions

DE
1839, 42, 54, 55, 62, 72, 78, 79, 81, 84, 85, 86, 87, 88.

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Appareils pour douches en pluie, en lames,
en cercles, locales, verticales, vaginales, etc.

APPAREILS POUR BAINS DE VAPEUR SÈCHE ET HUMIDE, TÉRÉBENTHINÉS AU PIN MUGHO
Appareils pour chauffage de baignoires, baignoires, baignoires, baignoires à effet d'eau

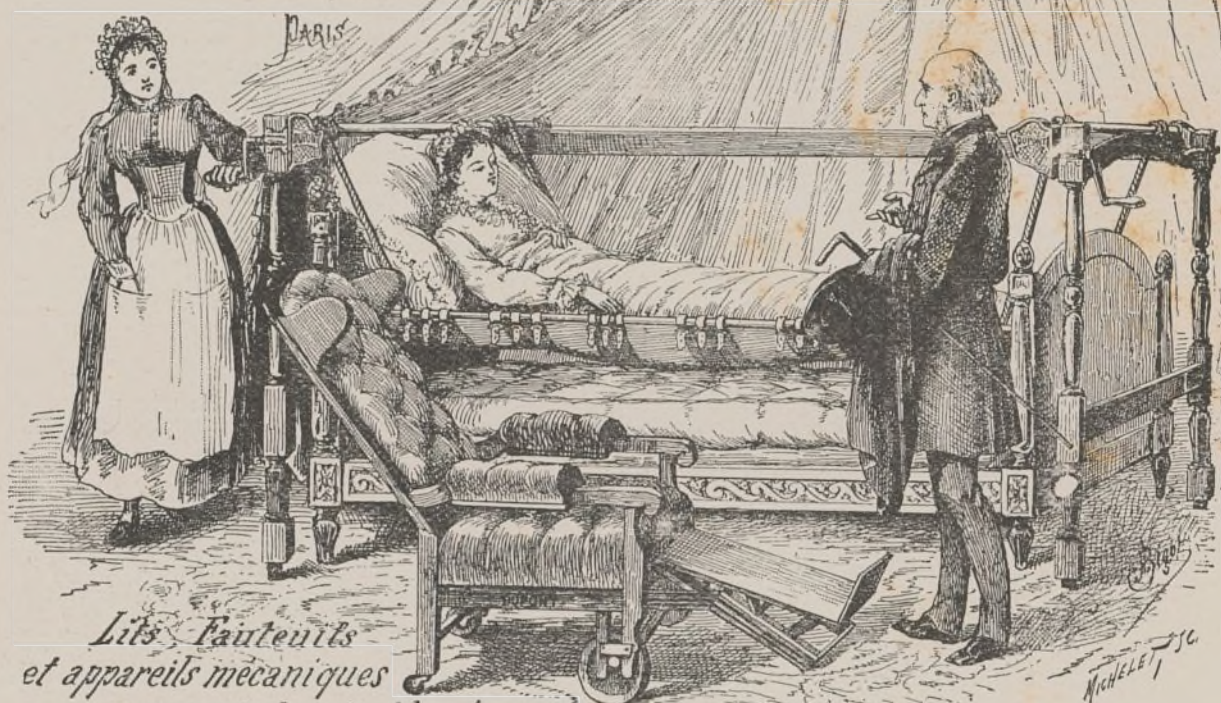
WALTER LÉCUYER

138, rue Montmartre, PARIS

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

DUPONT

10 rue Hautefeuille



Lits, fauteuils
et appareils mécaniques
pour malades et blessés

Sur demande, envoi franco du catalogue illustré avec prix. — Téléphone.



Gravure extraite de

La Mode Pratique

ÉTRENNES DE 1892

La Librairie Hachette et C^{ie} offre, cette année, aux amateurs
de beaux livres, une édition de *Trente-et-Quarante*, l'un des
romans les plus spirituels et les plus humoristiques d'Ed-

HACHETTE & C^{ie}

79, Boulevard Saint-Germain à Paris.

mond About, illustrée de dessins de H. Vogel,
gravés à l'eau-forte typographique et au burin
(40 et 50 fr.)

Elle publie encore comme superbe cadeau
d'étrennes, une nouvelle édition illustrée de
500 gravures, de l'*Histoire de France*, de
Victor Duruy, l'ancien ministre de l'Instruc-
tion publique, l'illustre historien qui a déjà
popularisé chez nous l'*Histoire des Grecs* et
l'*Histoire des Romains*, et qui a résumé en un
volume (25 fr.), sous une forme claire et sai-
ssissante, l'histoire de notre pays.

N'est-il pas curieux de visiter à la suite
de MM. Charles Garnier, l'éminent architecte
de l'Opéra, et Ammann, les habitations de
tous les temps et de tous les pays? C'est ce
que nous offre l'*Habitation humaine*, magni-
fiquement illustrée de 335 gravures (30 fr.).

Les amateurs de voyages admireront,
comme d'habitude, les belles illustrations du
Tour du monde (28 fr.), parmi lesquelles celles
de M. G. Vuillier, sur la Corse et la Sardaigne,
éclatent comme une révélation. Le récit du
voyage de *Paris au Tonkin à travers le Tibet*
inconnu, par M. Bonvalot, illustré de 108 gra-
vures d'après les photographies du prince
Henri d'Orléans (25 fr.) attirera assurément
l'attention, de même que celui du voyage du
capitaine Binger: *Du Niger au golfe de Guinée*
(40 fr.), et la relation d'Une campagne au
Tonkin (25 fr.), du Docteur Hocquard.

Dans le tome xvi de la *Nouvelle Géogra-
phie Universelle*, de M. Elisée Reclus (32 fr.),
on trouvera une description des Etats-Unis
d'Amérique avec les documents statistiques
les plus complets, basés sur les résultats du
recensement de 1891.

Signalons aussi un livre élégant qui ne

peut manquer d'être bien accueilli dans le
monde; nous voulons parler de l'ouvrage de
MM. C. Prevost et G. Jollivet sur *l'Escrime*
et le *Duel* (13 fr. 50).

Quant aux livres que l'on peut donner en
cadeau aux jeunes gens, il est presque su-
perflu de rappeler que c'est la **Librairie**
HACHETTE qui en fournit le choix le plus
abondant et le plus brillant.

Contentons-nous d'énumérer les publica-
tions les plus nouvelles: *Le Journal de la*
Jeunesse (26 fr.); dans la *Nouvelle collection*
à l'usage de la Jeunesse (6 fr. et 10 fr. le
vol.), *La Charité en France à travers les siè-
cles*, par M^{me} de Witt, née Guizot; *Papillon*,
par M^{lle} Zénaïde Fleuriot; la *Famille Hamelin*,
par M^{lle} Jeanne Schultz, auteur de la *Neuvaine*
de Colette; les *Jumeaux de la Bouzaraque*, par
H. Meyer; *Une Poursuite*, par M^{me} de Nanteuil;
les *Conquêtes d'Hermine*, par M^{me} J. Colomb.
— Dans la *Bibliothèque des Merveilles* (3 fr. 50
le vol.), le *Forum*, par M. Augé de Lassus; le
Journalisme, par M. Dubief; les *Manuscrits*,
par M. Molinier.

Pour le reste, nous rappellerons seule-
ment la riche collection d'*Albums à images*,
la *Bibliothèque des Écoles et des Familles*
(6 fr. 50 et 12 fr. le vol.); les *Bibliothèques*
Rose et des Petits enfants (3 fr. 50 le vol.); et
Mon Journal (2 fr. 50).

Mais le clou des étrennes de cette année,
sera le plus élégant cadeau que l'on puisse
faire à une jeune fille ou à une maîtresse de
maison: un abonnement à *La Mode Pratique*,
le plus littéraire, le plus artistique, le plus
coquet, le plus varié et le mieux informé, en
un mot le plus à la mode des journaux de
Mode (12 fr.).

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express.

C^{ie} INTLE DES WAGONS-LITS
Ayuntamiento de Madrid
"Sleeping-Cars" "Dining-Cars"

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express.

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

21&23, Rue Drouot

PORCELAINES, FAÏENCES, CRISTAUX



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

LE PERDRIEL

THAPSIA

Ch. Leberre

PARIS

DANS TOUTES

ANTIPYRINE EFFERVESCENTE

FUCOGLYCINE

CARBONATE DE LITHINE EFFERVESCENT

LE PERDRIEL

JAMBONS COLEMAN

MARQUE « GENUINE »

3
GRANDS DIPLOMES
D'HONNEUR



EXIGER LA MARQUE « GENUINE »

4
MÉDAILLES
D'OR

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPOT EN FRANCE

2, RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS, 21 & 23, rue Drouot. — PARIS

PORCELAINES, FAÏENCES & CRISTAUX

ENVOI FRANCO
DU
Catalogue d'objets d'Étrennes
Contre mandat de 2 fr.
qui sont remboursés
au
premier achat.



Vue générale des Magasins d'Exposition et de Vente du GRAND DÉPOT

ENVOI FRANCO
DU
Catalogue d'objets d'Étrennes
Contre mandat de 2 fr.
qui sont remboursés
au
premier achat.

La Première Maison du Monde pour les Services de Table et Dessert
GRAND CHOIX DE PIÈCES ARTISTIQUES. — OBJETS D'ÉTRENNES

ALBUMS & CATALOGUES ILLUSTRÉS AVEC PRIX, ENVOYÉS SUR DEMANDE

SUGCURSALE : 33, rue Saint-Ferréol, 33. — MARSEILLE



Composée de poudres végétales et aromatiques, la véritable
« POUDRE LAXATIVE DE VICHY »
est le laxatif le plus sûr, le plus facile à prendre pour combattre
la constipation.

Une cuillerée à café, délayée dans un peu d'eau et prise le soir en se
couchant amène le lendemain matin, sans fatigue, l'effet attendu.

Ayuntamiento de Madrid

N.-B. — Prière d'éviter les contrefaçons et d'exiger le vrai nom



